

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1906

THÈSE

N°

26

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 17 Mai 1906, à 1 heure

PAR

Alphonse DESDOUITY

Ancien Externe des Hôpitaux

Les Colonies de Vacances

Etude d'Hygiène Sociale

Président : M. CHANTEMESSE, professeur

Juges { *MM. RAYMOND, professeur*
HUTINEL, professeur
MÉRY, agrégé

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

BONVALOT-JOUVE

15, RUE RACINE, 15

1906

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....		M. DEBOVE.
Professeurs.....		MM.
Anatomie.....		P. POIRIER
Physiologie.....		Ch. RICHET.
Physique médicale.....		GARIEL.
Chimie organique et Chimie minérale.....		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD
Pathologie médicale.....	}	HUTINEL.
		BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE
Anatomie pathologique.....		CORNIL.
Histologie.....		MATHIASDUVAL
Opérations et appareils.....		SEGOND.
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET.
Thérapeutique.....		GILBERT.
Hygiène.....		CHANTEMESSE
Médecine légale.....		BROUARDEL
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....		ROGER.
Clinique médicale.....	}	HAYEM
		DIEULAFOY.
Maladies des enfants.....		DEBOVE
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		LANDOUZY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		GRANCHER.
Clinique des maladies du système nerveux.....		JOFFROY.
Clinique chirurgicale.....	}	GAUCHER.
		RAYMOND
Clinique ophtalmologique.....		LE DENTU.
Clinique des maladies des voies urinaires.....		TERRIER.
Clinique d'accouchements.....	}	BERGER.
		RECLUS.
Clinique gynécologique.....		DE LAPERSONNE
Clinique chirurgicale infantile.....		GUYON.
Clinique thérapeutique.....	}	BUDIN.
		PINARD.
		POZZI
		KIRMISSON.
		A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.

AUVRAY	DESGREZ	LAUNOIS	POTOCKI
BALTHAZARD	DUPRE	LEGRY	PROUST
BRANCA	DUVAL	LEGUEU	RENON
BEZANCON	FAURE	LEPAGE	RICHAUD
BRINDEAU	GOSSET	MACAIGNE	RIEFFEL (chef
BROCA (ANDRÉ)	GOUGET	MAILLARD	des travaux anat.
CARNOT	GUIART	MARION	TEISSIER
CLAUDE	JEANSELME	MAUCLAIRE	THIROLOIX
CUNEO	LABBE	MERY	VAQUEZ
DEMELIN	LANGLOIS	MORESTIN	WALLICH

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*Témoignage de mon affectueuse
et filiale reconnaissance.*

A MA MARRAINE

MEIS ET AMICIS

A MES MAITRES
DE LA FACULTÉ LIBRE DE LILLE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LEMIERRE

Professeur d'Hygiène et de Bactériologie
à la Faculté libre de Lille
Membre du Comité directeur du bureau d'hygiène
de la ville de Lille

Que M. le professeur Lemière daigne agréer l'expression de toute ma reconnaissance pour la bienveillance qu'il m'a montrée et l'attention particulière avec laquelle il a suivi le développement de ce modeste travail.

A M. LE PROFESSEUR CHANTEMESSE

Médecin des Hôpitaux
Professeur à la Faculté de Médecine
Membre de l'Académie de Médecine
Inspecteur général des services sanitaires
Officier de la Légion d'honneur

Que M. le professeur Chantemesse daigne agréer l'expression de ma respectueuse gratitude pour le grand honneur qu'il m'a fait en acceptant la présidence de cette thèse.

Les Colonies de Vacances

ÉTUDE D'HYGIÈNE SOCIALE

AVANT-PROPOS

Depuis quelques années, l'hygiène a fait de tels progrès, qu'hier à peine encore inconnue, elle occupe aujourd'hui une place prépondérante dans l'esprit des médecins et des philanthropes.

Elle devient chaque jour plus scientifique, ses indications se précisent, elle étend chaque jour son action et pénètre de plus en plus dans les masses populaires. Elle soulève aussi bien des questions et s'efforce de leur donner une solution dans la mesure du possible.

Mais s'il en est une, où elle est appelée à jouer un rôle important, c'est dans la prévention contre les maladies, car, aujourd'hui plus que jamais, on est convaincu qu'il est plus facile de les prévenir quand elles nous menacent, que de les guérir quand une fois elles nous ont atteints.

Vrai pour toutes les maladies en général, ce rôle a

été surtout mis en lumière, dans les récents congrès, pour lutter avec efficacité contre une plaie sociale vaste et étendue, la tuberculose, qui chaque année fait des milliers de victimes, en France en particulier.

Beaucoup de moyens de lutte ont été employés. Dans une conférence faite à la Sorbonne en mars 1903, le professeur Landouzy les énumérait par ordre d'importance : dispensaire, sanatorium hospice ; puis il en ajoutait un quatrième, « qui peut être appelé médico-social, car, servant à la fois des intérêts de prévention et de cure, il compte parmi les meilleures armes préventives que nous opposons à la tuberculose. Il est fait de toutes les « œuvres » qui par placement d'enfants et d'adolescents à la campagne se donnent la mission de les éloigner des contacts bacillaires autant que d'assoler leur terrain, de robustifier leur constitution, de changer leur tempérament. C'est à cette fonction de puériculture, que pourvoient les colonies de vacances et par lesquelles, cette année, 8.000 enfants de Paris Saint-Etienne et de Reims ont pu être envoyés à la campagne, à la mer, à la montagne pour jouant au petit paysan, y vivre de la vie de lumière, d'air pur et de liberté, dont nous les avons vu revenir transformés. »

Pour donner à ces colonies de vacances tout le développement qu'elles méritent, on avait pensé de s'adresser à l'Etat. Mais c'est peut-être trop lui demander, car les lois sociales récentes, les charges lourdes qu'il supportait déjà auparavant, grèvent for-

tement son budget et l'empêchent de trouver les ressources nécessaires.

Aussi les bons esprits sont-ils unanimes à penser qu'il faut encourager l'initiative privée et susciter, à l'exemple de ce qui existe en Allemagne, au Danemark et en Angleterre, la création de nombreuses œuvres qui s'occuperaient de l'envoi au grand air des enfants chétifs et malades des villes.

Que faut-il pour cela ? Un peu de dévouement et de bonne volonté de la part des favorisés de la fortune. Car la tâche n'est pas si ardue qu'on pourrait le croire au premier abord, et il n'est pas de ville, pas de société privée, si modeste soit-elle, qui ne puisse faire œuvre utile dans cette voie.

Devant les résultats si consolants, que sont unanimes à relater tous les comptes rendus d'œuvres s'occupant de favoriser le séjour au grand air pour quelque temps, notre modeste ambition a été, en prenant les colonies de vacances comme sujet de notre thèse inaugurale, de faire connaître et de vulgariser les différents modes employés. Heureux si nous avons pu réussir dans notre tâche !

Paris, le 24 avril 1906.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHAPITRE I

Tuberculose et prophylaxie

Depuis une vingtaine d'années, et plus, une question véritablement passionnante préoccupe médecins, philanthropes et tous ceux qui s'intéressent au sort de l'humanité : trouver le moyen d'endiguer le flot toujours croissant de la mortalité tuberculeuse, qui semble ne pas vouloir s'arrêter dans sa marche envahissante. Notre pays entre autres paye un lourd tribut à ce fléau social puisque, d'après le professeur Landouzy, 150.000 tuberculeux succomberaient chaque année. Mais, fait important à signaler, un tuberculeux avant de mourir vit une certaine période de temps, deux, trois, parfois même quatre ans ; de plus, en dehors des tuberculoses ouvertes, il y a les tuberculoses latentes, ganglionnaires ou autres, assez nombreuses, si bien que pour avoir un nombre exact des tuberculeux existants en France, il faudrait multiplier 150.000 par 5, peut-être même par 6. A supposer que ce chiffre de 150.000 soit exagéré, comme a essayé de le démontrer le professeur Robin à la tribune de l'Académie de Médecine, il n'en reste pas moins vrai que le nombre des morts

dû à la tuberculose est énorme, et que dans les grandes villes, où on possède une statistique, bien des décès, notés comme étant de cause inconnue, devraient venir souvent augmenter le nombre des victimes de la tuberculose.

De plus cette dernière, installée dans un organisme faible et anémié, est difficile à déloger. Après beaucoup de discussions on reconnut que le meilleur moyen était peut-être la cure d'air faite dans un sanatorium. L'Allemagne avait tracé la voie dans ce sens et avait publié des résultats magnifiques. A son exemple la France construisit de nombreux sanatoriums afin d'y soigner, d'y guérir si possible ses malades ; les résultats furent excellents surtout pour ceux qui étaient soignés au début de leur mal. Mais combien n'y gagnèrent qu'une amélioration passagère ! Après un séjour plus ou moins long, le malade revenait chez lui vivre au milieu des mauvaises conditions hygiéniques, cause première de sa maladie, l'amélioration était de courte durée et bientôt le mal vainqueur reparaisait et ne quittait plus ce malheureux qu'il ne l'eût conduit jusqu'à la tombe.

Aussi maintenant tout le monde est-il du même avis, c'est-à-dire qu'il est plus facile de prévenir le mal que de le guérir, qu'il faut mettre dans de bonnes conditions hygiéniques ceux qu'on appelle les candidats à la tuberculose ou les prétuberculeux.

« Pour sauver une race menacée par une maladie contagieuse, a dit Pasteur, le mieux est de pré-
« server la graine. »

Cette nouvelle manière de faire a été trop longtemps négligée, aussi longtemps que nous avons été sous le coup de la doctrine de l'hérédité de la tuberculose. Sans doute cette dernière existe, Landouzy et H. Martin, Armanni et Rittis ont trouvé le bacille de Koch dans les organes du fœtus, dans le cordon et dans le placenta.

Aujourd'hui cependant on admet communément une transmission héréditaire de terrain tuberculisable, La bacillose des parents exerce son influence sur la santé des rejetons, influence non spécifique comme celle de la syphilis, mais influence toutefois : s'il vit, le nouveau-né sera chétif, malingre, prématuré parfois, de poids inférieur à la normale, en résumé dans les meilleures conditions pour faciliter le développement d'une bacillose future. Bref, si la tuberculose congénitale est rare, la prédisposition existe : « Si l'enfant ne naît pas tuberculeux, disait Peter, il naît tuberculisable. » Les parents lèguent cette disposition à leurs enfants, c'est l'hérédo-disposition. De là l'importance qu'il y a de procurer à ces prédisposés les ressources capables de modifier, d'assainir en quelque sorte leur terrain.

De plus, un certain nombre d'auteurs, en particulier Behring et Hutinel, sont d'avis que la tuberculose de l'adulte est presque toujours le résultat d'une contagion survenue pendant l'enfance. D'après eux, le bacille évoluerait en deux étapes, séparées quelquefois par un long intervalle : les adénopathies,

volumineuse ou non, de l'enfance formeraient la première étape ; la seconde ne serait souvent franchie qu'au moment de la puberté et se manifesterait par les localisations pulmonaires ou pleurales, qui paraissent être un début à des yeux moins bien exercés. Or la première étape peut rester latente pendant longtemps, permettant en quelque sorte à l'organisme de réparer ses forces, d'en prendre de nouvelles, si'on lui en procure les moyens, pour lutter avec des chances de succès contre son mortel ennemi.

CHAPITRE II

Tuberculose, maladie des villes

Dans les villes, et toutes les agglomérations en général, une habitation insuffisante est un des grands facteurs étiologiques de la tuberculose. Depuis longtemps on a constaté ce fait, que plus la population d'une ville est dense, plus la population d'un quartier dans une ville est agglomérée tassée sur elle-même, plus la morbidité et la mortalité générales augmentent, plus désastreux sont les ravages exercés par la tuberculose dans cette ville ou ce quartier. La loi de Fahr est toujours vraie : la fréquence de la tuberculose est en raison directe de la densité de la population par unité de surface métrique. Bertillon, dans ses statistiques faites à Paris, le prouve mathématiquement : Ainsi dans le quartier du Temple où l'on compte 764 habitants par hectare la mortalité annuelle est de 21 pour 1000 habitants, tandis que dans le quartier de l'Elysée où la population spécifique n'est que de 250 habitants par hectare, la mortalité annuelle s'abaisse à 13 pour 1000.

Bertillon montre également que le surpeuplement exerce aussi une influence morbigène considérable.

Il regarde comme encombrée une maison où il y a plus de deux personnes par pièce. Or à Ménilmontant où sur 1000 habitants, 227 sont logés dans des habitations surpeuplées, la mortalité générale annuelle est de 31 décès pour 1000 habitants dont 5,5 par tuberculose ; dans le quartier de l'Elysée au contraire où sur 1000 habitants 40 seulement habitent des logements surpeuplés, la mortalité générale n'est que de 13 pour 1000, dont 1,7 par tuberculose.

D'autre part, M. Marié-Davy (1) met en relief le rôle du manque d'air dans l'étiologie de la tuberculose. Dans son rapport il compare le taux de la mortalité tuberculeuse au nombre de portes et fenêtres, c'est-à-dire au degré d'aération dont dispose chaque habitant ; la base de sa statistique repose sur les arrondissements de Paris. Chiffres en main, il en arrive à cette conclusion, que la mortalité par tuberculose est d'autant plus élevée que le nombre des portes et fenêtres, dont dispose chaque habitant, est plus faible.

Bref l'étiololement, conséquence fatale de ce défaut d'air et de lumière, favorise la déchéance de l'organisme, et prépare un terrain de culture favorable à la dissémination du bacille de Koch.

Les grandes villes de province présenteraient probablement des résultats analogues si leurs statistiques étaient assez avancées.

1. Marié-Davy, *Journal d'hygiène*, 25 janvier 1905.

La promiscuité des logements joue encore un grand rôle dans l'étiologie de la tuberculose.

En général, chez l'ouvrier les chambres, encombrées déjà, sont mal séparées les unes des autres, ont des cloisons la plupart du temps insuffisantes. De plus les locataires se succèdent dans ces appartements, sans aucun essai de désinfection de la part des propriétaires : des tuberculeux ont pu y vivre pendant longtemps et y mourir, sans que pour cela on ne pense à assainir avant d'y introduire un nouveau locataire.

Ces pernicieux effets de la promiscuité et de la mauvaise installation de l'habitation ouvrière ont encore été mis en lumière par M. le professeur Lemièrre dans deux communications au Congrès de la Tuberculose de 1905. Il a démontré, d'une part, que pour la ville de Lille, la mortalité par tuberculose est infiniment plus faible dans les groupes d'habitations dites hygiéniques à bon marché que dans les rues avoisinantes et, d'autre part, que dans les quartiers ouvriers la mortalité par tuberculose est d'autant plus élevée que les maisons, construites pour loger une seule famille, en abritent malgré cela un plus grand nombre.

De plus l'hygiène de l'ouvrier est défectueuse à tous les points de vue. Dans ces « maisons maudites », suivant l'énergique expression de Hutinel, tout y est quelquefois dans un désordre repoussant : on y couche, on y mange, on y boit, on y crache un peu partout, permettant ainsi aux bacilles de se

répandre et de se mélanger aux poussières ; bien souvent les plafonds, beaucoup trop bas, y sont encombrés du linge sale de la quinzaine, qu'après un léger savonnage, la femme aura suspendu à égoutter.

Dans ces appartements le cube d'air est insuffisant : on est loin de 20 mètres cubes d'air qui, selon le professeur Proust, est la limite minima que doit posséder une pièce habitée par un adulte. « Pour augmenter encore l'insalubrité, les rares ouvertures sont soigneusement closes, on oublie de faire la moindre aération, ou plutôt on ne le peut pas. C'est que, dans la plupart de ces logements, habitent des familles d'ouvriers, dont certains membres font partie d'une équipe de nuit, les autres d'une équipe de jour ; les deux ou trois mauvais lits qui encombrent la pièce sont de la sorte continuellement occupés : on y dort sans cesse : aussi ne faut-il pas que le sommeil soit troublé par le bruit de la rue, par la clarté du jour, ou l'arrivée d'un air trop froid ou trop chaud. » (1).

Le résultat, c'est la respiration d'un air vicié par les émanations malsaines du logement, ou d'un air déjà respiré, favorisant l'action du bacille de Koch en diminuant l'activité pulmonaire et aussi l'hématose.

Sorti de son taudis, l'adulte, en se rendant à son travail, peut respirer un air un peu plus pur et capable de réparer ses forces ; mais l'enfant, lui, reste

1. Samuel Bernheim. *Défense pratique de la tuberculose*.

confiné à la maison, il sort très peu, la mère n'ayant pas le loisir d'aller le promener et de lui faire respirer un peu d'air plus pur en se rendant dans quelque jardin public : non, pour ce petit être chétif, ce sera toujours le même air malsain. De plus ce dernier se roule sur le parquet de la mansarde, promène ses mains ici et là, fait rouler ses jouets sur le sol sans prendre la moindre garde aux crachats répandus et contenant des bacilles ; de plus il a la déplorable habitude de porter à sa bouche tout ce qui lui tombe sous la main, ou bien encore ses doigts sans les avoir lavés au préalable : on voit ainsi combien sont nombreuses chez l'enfant les chances d'infection. Une fois la contagion faite, comment voulez-vous que ce petit être chétif et anémié puisse résister et lutter avec des chances de succès contre la maladie ? On ne peut demander à un organisme un travail au-dessus de ses forces.

Cette contamination de l'enfance par la tuberculose a été récemment mise en lumière par des statistiques faites chez les enfants de nos écoles, dans les grandes villes. De novembre 1903 au mois de mai 1904, le professeur Grancher, aidé de ses élèves, eut l'idée d'examiner au point de vue de la tuberculose les 438 enfants de l'école des garçons rue de l'Amiral-Roussin (XV^e arrondissement), « école qui, d'après l'inspecteur Baudrillart, représente assez bien la moyenne de la population parisienne tant au point de vue de l'aisance que de l'hygiène ». Aussi se plaçait-il dans les meilleures conditions

pour avoir un bon pourcentage moyen. Or sur les 438 élèves, 62, c'est-à-dire 14 0/0, ont été reconnus atteints de bacillose à des degrés divers. De mars à mai 1904, on examina dans le même arrondissement les enfants qui fréquentaient l'école des filles : sur les 458, 79, c'est-à-dire 17 0/0, étaient reconnues malades. A la fin de son rapport, le professeur Gran-cher estimait à 25.000 le nombre d'enfants malades fréquentant les écoles de Paris, mais malades à des degrés divers, les uns présentant simplement des adénopathies, les autres déjà phthisiques, ces derniers bien plus dangereux pour la contagion.

Au Congrès de la Tuberculose de Paris en 1905, le même professeur donnait le résultat de ses récents examens. A l'école des garçons de la rue Blomet, sur 994 élèves examinés, 111 ont été reconnus malades, soit une moyenne de 11,16 0/0. « A l'école des filles « de la rue des Volontaires, ajoute-t-il, les examens « de révision ne sont pas terminés ; mais le chiffre « du pourcentage paraît être égal sinon supérieur « à celui de l'école des filles de la rue l'Amiral-Rous-« sin. »

Un fait se dégage de ces chiffres, c'est la proportion plus forte de suspects chez les filles que chez les garçons :

Garçons, de 11 à 15 0/0.

Filles, de 17 à 20 0/0.

Certaines villes de province ne restent pas en

retard sur Paris. Le professeur Carrière de Montpellier relate l'examen de 150 enfants examinés toujours au même point de vue : 68 ont été reconnus suspects ou déjà touchés par le bacille, plus de la moitié, ou plutôt 45 o/o. « Il est vrai, ajoute le professeur, que j'ai mis dans ce groupe tous les « enfants qui ne paraissaient pas absolument sains, « qui avaient quelque tare pouvant prédisposer à « l'éclosion d'une bacillose, et aussi tous ceux qui « dans leurs sommets pulmonaires, leurs plèvres ou « leurs ganglions bronchiques, présentaient des altérations appréciables à l'auscultation. » Autant de raisons qui expliquent cette forte moyenne.

Le Dr Sterne de Nancy relate, dans la *Revue médicale de l'Est*, l'examen de 540 enfants des écoles maternelles de Nancy, dans deux quartiers fort différents. Un premier lot était pris au boulevard d'Alsace-Lorraine, quartier sain, bien aéré, possédant des jardins spacieux où les enfants peuvent jouer au grand air ; le second lot rues de l'Équitation et des Ponts, aux artères sales, étroites, mal aérées et aux maisons nombreuses, peuplées d'une population très dense, et infectées par le bacille de la tuberculose. Tous les enfants présentant des lésions pulmonaires ouvertes, ou bien des localisations ganglionnaires, osseuses ou autres, sont comptés :

Moyenne du premier quartier, 3,5 o/o.

1. *Revue médicale de l'Est*, 15 janvier 1905.

Moyenne du second quartier, 14 o/o.

D'autre part la moyenne globale est la suivante : garçons 5 o/o, filles 9 o/o.

Dans le premier lot le pourcentage est inférieur à celui de Grancher, mais c'est l'influence de l'air sain qui se fait manifestement sentir.

Une autre statistique intéressante à connaître résulte de l'examen fait, par les D^{rs} de Batz, Bournier et Beaune, chez les enfants des écoles d'Archachon. Chaque médecin a vu séparément les 646 enfants qui forment la population scolaire de cette ville, sans communiquer son impression à ses confrères. La méthode du professeur Grancher fut scrupuleusement observée. Quatre seulement ont été trouvés atteints de tuberculose confirmée, soit une proportion de 0,6 o/o. Cinquante enfants (32 garçons et 18 filles) ont été trouvés présentant à l'un des sommets une différence de ton à l'inspiration, soit plus rude, soit moins moelleuse que de l'autre côté. Le pourcentage, par rapport au total des examinés, s'élève à 7,74 o/o. Comment expliquer ce faible chiffre, fait remarquer le Dr de Batz ? Il est dû non aux conditions hygiéniques dans lesquelles ces enfants vivent, conditions déplorables le plus souvent, mais bien au fait de leur habitat dans un climat qui modifie d'une façon heureuse les qualités de résistance de leur organisme.

En effet la vie au grand air, en augmentant la

résistance du terrain, est certainement le meilleur agent de combat dans la lutte anti-tuberculeuse.

Mais il faut mettre le plus de chances de succès de son côté, c'est-à-dire agir dès le début. Si au lieu d'envoyer les tuberculeux dans les sanatoriums pour les guérir, on envoyait les prédisposés faire un séjour de même durée, on arriverait certainement à des résultats meilleurs tant au point de vue de la santé publique qu'au point de vue économique.

Ce bon effet de la vie au grand air, soit à la montagne, soit à la campagne, soit au bord de la mer, même pratiqué par intermittence, est apprécié par tous. C'est ainsi que les citadins aisés vont tous les ans passer un mois ou deux hors la ville. A cause des conditions économiques, les indigents ou les semi-indigents, qui auraient besoin plus que tout autre de se retremper dans un séjour à la campagne ne peuvent le faire.

Cependant, comme les enfants des classes pauvres ont surtout besoin de ce grand air, on a pensé que ce serait à la fois faire une œuvre d'hygiène de premier ordre, œuvre utile à leur santé, œuvre sociale digne de tous les encouragements, que de permettre à ces déshérités de la fortune, du moins à tous ceux qui en ont besoin pour leur santé, de leur permettre dis-je, de faire chaque année un court séjour à la campagne. De là est venue l'idée de ce qu'on a appelé les colonies scolaires de vacances.

D'ailleurs ce principe a été adopté par tous les congrès d'hygiène et d'assistance privée qui se sont

tenus récemment ; en particulier le Troisième Congrès national d'assistance publique et de bienfaisance privée, siégeant à Bordeaux du 1^{er} au 7 juin 1903, a adopté les vœux suivants :

Du Dr Bourillon sur la nécessité d'établir des stations d'air pour les écoliers :

« Il est désirable qu'il soit créé des stations d'air très économiques où pendant la belle saison les enfants des écoles puissent, moyennant une faible dépense, recevoir une nourriture suffisante et passer la vie au grand air ;

« Le séjour de ces stations sera réservé aux enfants convalescents, débiles ou anémiés, et en général à tous ceux qu'il est nécessaire d'arracher, au moins durant la journée, à l'insalubrité du logement et au travail scolaire normal ;

« La station sera située dans la situation topographique la meilleure au point de vue de l'hygiène, tout en restant le plus possible à proximité des quartiers habités par les enfants ;

« Les œuvres particulières scolaires existant déjà, ou les œuvres philanthropiques créées dans ce but, pourvoiront aux installations et aux frais du séjour des enfants pauvres. »

De MM. Bonnin et Lauga :

« Vu les merveilleux résultats obtenus en France et à l'étranger par les colonies de vacances, tant au point de vue du développement physique qu'au point de vue moral de l'enfant ;

Considérant que venir au secours des enfants ané-

miques, chétifs, débiles et lymphatiques, véritables candidats à la tuberculose, et les transporter dans un site paisible et réconfortant, c'est faire œuvre de préservation sociale ;

Considérant que ce système d'hygiène préventive et d'hygiène morale installé par les colonies de vacances répond admirablement aux préoccupations de l'heure, présente la diminution de la mortalité infantile ;

Considérant que c'est dans l'immense masse des classes laborieuses, qui sont trop souvent les classes malheureuses, que s'élaborent les forces vives de la nation ; que c'est vers les futures générations que va notre espoir et que doit aller notre sollicitude ;

Le congrès émet le vœu :

Que les colonies de vacances soient encouragées et multipliées au profit des enfants anémiés par l'air des grandes villes, et que le gouvernement prélève chaque année, sur les fonds du pari mutuel, une somme pour concourir à la formation des dites œuvres qui n'ont qu'un seul but : la régénération de la race française .

De M. Georges Delvaille :

« Que les municipalités et concurremment avec elles les caisses des écoles et toutes les institutions analogues fondent des colonies de vacances ;

« Que ce genre d'œuvre soit recommandé comme un des plus capables de fortifier la santé des enfants et d'améliorer leur moral en même temps que celui de leurs parents. »

Au dernier Congrès de Tuberculose à Paris en 1590, la troisième section présidée par le professeur Grancher, sur la proposition du Dr Audéoud de Genève, adoptait le vœu suivant :

« Que ces œuvres de colonies de vacances, partout où elles existent, soient encouragées par les municipalités et toutes les personnes qui s'intéressent à l'enfance ;

« Qu'il soit créé des œuvres semblables dans les villes où il n'en existe pas ;

« Que des relations permanentes soient établies entre la direction de ces œuvres pour en assurer le meilleur fonctionnement. »

CHAPITRE III

Historique des colonies de vacances

En 1832, Rodolphe Tœppfer dans ses *Voyages en zig zag* ou « Excursions d'un pensionnat en vacances », raconte en un style imagé les agréables promenades que faisaient les écoliers à travers les Alpes. Plus tard en 1868, le Dr Guillaume de Neufchâtel aurait fait le premier essai de colonie de vacances, mais l'idée serait bien vite tombée en désuétude. Ce n'est que huit ans après, en 1876, que le pasteur Bion, de Zurich, promenant ses cinq enfants dans les montagnes de l'Appenzell, eut l'idée des bienfaits du changement d'air, il en dit les avantages au *Tageblatt* de Zurich, et pria tous les vrais amis de l'enfance pauvre et déshéritée de lui prêter appui et concours pour mener son idée à bien. Deux ans plus tard, en 1878, 68 enfants partaient respirer l'air pur de la montagne : il les envoie sur les hauteurs du canton d'Appenzell à Buhler et Gaïs, les installe dans des maisons de paysans sous la surveillance de maîtres dévoués ; garçons et filles prennent leur repas en commun dans un hôtel du voisinage. Le résultat fut si encourageant au point de vue de leur

amélioration que l'année suivante 98 partaient à leur tour.

L'idée était éclos, elle allait bientôt porter ses fruits. Des villes de Suisse imitent Zurich, Genève, Bâle, Berne, Lausanne. De la Suisse l'idée passe en Allemagne.

Dès 1878, le professeur Warrentropp, le premier, fonde à Francfort un comité qui, à l'aide de souscriptions, permet à 97 enfants de partir l'année même pour la petite ville d'Oden sur le Vogelsberg. Après Francfort, c'est Cologne, Stuttgart, Dresde, Hambourg qui établissent des colonies; mais fait à signaler ce n'est point l'Etat, ce ne sont point les municipalités qui organisent ces « *Feriendcolonien* », mais partant des sociétés privées, voire même de simples particuliers, telle en 1880 M^{me} Borsig, dame charitable de Berlin, qui pourvoit à elle seule aux frais d'une colonie. L'année suivante en 1881, l'Impératrice Frédéric se mit à la tête du mouvement et fonde l'Association générale des colonies de vacances allemandes; dès le courant de l'année, 228 enfants profitent des ressources de l'œuvre.

A la même époque, en Belgique, auparavant même, un comité se fonde au sein de la Ligue de l'Enseignement sous le nom de « Villa des Ecoles », lance un manifeste destiné à recueillir des souscriptions afin d'avoir des ressources pour bâtir une villa; mais les fonds recueillis n'étant pas suffisants, la tentative échoue. En 1882, le Dr Kops loue une modeste auberge à Cortenœken et y loge quelques

enfants. L'impulsion était donnée, l'opinion publique fit le reste.

En Italie, ce sont deux docteurs de Milan, Pini et Cristafori, qui en 1881 louent de modestes maisons sur le littoral de la mer, afin d'y loger de petits Milanais, première ébauche de colonie en 1882 ; l'année suivante Brescia envoie 84 enfants, Crémone 88, Bologne 89.

Vienne en 1879 fait une première tentative, de même Christiania, et en 1881 Varsovie sous l'inspiration du Dr Markiewicz.

Mais c'est surtout le Danemark qui accueille avec enthousiasme l'idée, offrant en même temps un bel exemple de solidarité : dès 1881, plus de 7.000 enfants partent pour la campagne, transportés gratuitement par les compagnies de chemins de fer, recueillis avec plaisir par les riches propriétaires du pays dans les dépendances de leurs châteaux, ou bien encore hébergés par les paysans sans aucune rétribution, leur légère participation aux travaux de la moisson étant presque insignifiante.

L'Angleterre ne reste pas en retard. Dès 1878, le Reverend Barneth fonde « The Children's Country Holiday's Funds », qui admet tous les enfants sans distinction de religion pourvu qu'ils soient pauvres et chétifs et que le grand air leur « profite ». Les résultats paraissent bons. Le Reverend Camray, quatre ans plus tard, fonde une nouvelle œuvre en tout pareille à la première : « The Children's Fresh Air Mission ».

Pendant tout ce temps, que faisait la France ? Il semble à première vue que cette idée ait eu quelque difficulté à s'acclimater chez nous. En 1881, le pasteur Loriaux fonde l'Œuvre des Trois-Semaines, qui était primitivement confessionnelle. Le 8 février 1882, M. Dally attire l'attention de la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle sur les résultats des colonies obtenus à l'étranger : une commission est nommée sur la proposition du professeur Brouardel ; le *Journal officiel* du 12 février en fait mention et cependant on ne constate pas d'envoi d'enfants dans le courant de l'année. Tout au plus l'Œuvre de la Chaussée du Maine fait-elle un premier essai en envoyant une vingtaine d'enfants à plus de 100 kilomètres de Paris.

Or, à la même époque, en septembre 1882, au Congrès international d'hygiène à Genève, le professeur Warrentropp soulève la question des colonies scolaires, donne communication de son rapport sur les colonies suisses et allemandes, et constate déjà qu'il faut y envoyer des enfants maladifs, pauvres et chétifs, et non des malades qui réclament des soins spéciaux, car, ajoute-t-il, « la gymnastique, le grand air ne sont pas le fait de ceux-ci ».

En France, et surtout à Paris, les colonies de vacances vont prendre un vigoureux essor grâce à la généreuse initiative d'un administrateur de la Caisse des écoles du IX^e arrondissement et au zèle infatigable qu'il a su déployer jusqu'à sa mort.

En août 1883, M. Cottinet organise une souscrip-

tion qui permet d'envoyer 18 enfants dans la Haute-Marne. Au mois de décembre suivant il présente aux souscripteurs de l'œuvre qu'il venait d'inaugurer un intéressant rapport sur cette première tentative : « Elles n'ont rien de commun, dit-il, avec les voyages scolaires, quelque divertissants et agréables qu'ils soient ; notre visée est toute différente, elle est faite d'hygiène préventive : nous désirons enlever des écoliers isolés au méphitisme ambiant de la grande ville, au confinement, à l'ennui qui sévissait sur eux, de préférence à cette époque de l'année où d'autres enfants plus favorisés de la fortune s'échappent et vont au loin faire provision de gaieté, de liberté et de santé. »

En 1884, la Caisse des écoles du même arrondissement envoie 50 garçons et autant de filles à Luxeuil, Chaumont, Pompey, Saint-Dié. Pendant trois ans, le IX^e arrondissement seul envoie des enfants.

Mais en 1887, une commission se forme avec M. Gréard comme président et Cottinet pour secrétaire, qui rédige une instruction dans le but de faire connaître les bienfaits de cette institution. La même année M. Hovelacque fait un rapport au conseil municipal de Paris. L'appel est entendu. Il comprend qu'il ne peut plus désormais se désintéresser d'une question aussi humanitaire, et dans ce but donne à la Caisse des écoles les fonds attribués aux Voyages scolaires reconnus inutiles. Dès 1890, tous les arrondissements de Paris ont organisé des colo-

nies, sauf le XV^e qui le fait plus tard. Dans une délibération du 20 novembre 1893, le même conseil municipal laisse à la Caisse des écoles toute initiative pour le choix du séjour, la durée, l'installation et aussi l'entretien.

Pendant ce temps, l'Œuvre des Trois-Semaines et celle de la Chaussée du Maine se sont développées. La province avait de plus suivi l'exemple de Paris : Bayonne en 1887 en possède une, organisée par le Dr Delvaille, Toulouse en 1895 possède l'Œuvre des Petits-Toulousains aux Pyrénées ; le pasteur Comte fonde l'Œuvre Stéphanoise des Enfants à la Montagne : bref dans toute la France c'est une floraison véritable, la charité et les pouvoirs publics se donnant la main dans un but humanitaire. Bien plus, les colonies de vacances ont leur place à tous les congrès d'hygiène, elles sont l'objet de discussions aux congrès internationaux de Zurich en 1888, de Paris, 1889, de Buda-Pesth, 1894, aux différents congrès de tuberculose surtout à celui de Paris, octobre 1905. Bien mieux encore, et pour donner une preuve de leur vitalité, un congrès de toutes les œuvres s'occupant de Colonies de vacances se réunit en ce moment à Bordeaux sous la présidence de M. Casimir-Périer.

CHAPITRE IV

Organisation générale des colonies de vacances

A. — Choix des enfants.

Les enfants doivent être choisis avec grand soin tant au point de vue physique qu'au point de vue moral. En général, ou du moins à Paris, le directeur ou la directrice de l'école dresse une liste des enfants qui lui paraissent réunir les conditions exigées. Cette liste comprend un nombre triple de celui des enfants qui feront partie de la colonie. Les médecins inspecteurs accompagnés des délégués cantonaux procèdent dans chaque école à la visite médicale et les classent par ordre d'urgence. Alors la municipalité établit une liste provisoire des enfants inscrits en première ligne et fait une enquête discrète sur la situation pécuniaire des familles. Après les radiations et les substitutions reconnues nécessaires, le comité de la Caisse des écoles donne la liste définitive des enfants admis.

On tient compte en effet de la situation de fortune des parents, du nombre des enfants, du gain jour-

nalier du père ou de la mère, on se renseigne si possible par la feuille d'impôts.

Ainsi l'œuvre municipale lyonnaise réclame des données précises sur les contributions payées, la valeur du loyer, sur la situation des parents, enfant orphelin ou abandonné.

Il ne faut non plus tenir qu'un compte très relatif du mérite de l'élève, car il y a beaucoup d'enfants qui ne travaillent pas, parce qu'ils n'ont pas la force de travailler, qui sont inattentifs parce que leur cerveau irrigué par un sang trop pauvre, ne peut produire un effort prolongé. Cependant en cas d'indécision, le mérite doit toujours faire pencher la balance de son côté.

Les œuvres privées font différemment. Voici comment opère l'Œuvre stéphanoise des Enfants à la Montagne. Dès le mois de mai, les parents désireux d'envoyer leurs enfants les amènent pour les faire inscrire, dans une salle de la préfecture, mise à la disposition du secrétaire général de l'œuvre : ils paient un droit d'inscription de un franc et s'engagent à verser, en deux ou trois fois, une cotisation en rapport avec leurs ressources. Au début du mois d'août les parents ramènent les enfants inscrits, qui sont examinés par des médecins ou un seul médecin ; l'examen est noté sur une fiche individuelle ; le lendemain matin ou quelques jours après, le départ pour la colonie à la montagne a lieu.

Ainsi agit à peu près l'Œuvre de la Chaussée du Maine. Les demandes d'admission doivent être adres-

sées, à partir de mai, à la directrice-trésorière de l'œuvre, M^{lle} Delassaux. Celle-ci, après les avoir soumises à l'approbation du comité, envoie alors aux parents ou aux protecteurs une feuille qu'ils doivent remplir, signer et lui renvoyer, ainsi qu'un certificat médical constatant que l'enfant n'est atteint d'aucune maladie contagieuse de la peau et du cuir chevelu.

En effet tous les enfants atteints de maladies contagieuses ou convalescents des mêmes maladies doivent être éliminés, ainsi que ceux qui présentent des symptômes d'incontinence d'urine ou de matières fécales, surprise plutôt désagréable pour les directeurs de colonies.

Enfin l'enfant doit offrir certaines garanties au point de vue moral : les vicieux, les pervers doivent être éliminés avec le plus grand soin, sous peine de voir, surtout dans la colonie d'internat, les bons effets de la cure d'air se perdre pour eux et pour leurs camarades, auxquels ils peuvent communiquer leurs funestes habitudes.

Au début, certaines œuvres privées étaient confessionnelles, c'est-à-dire ne s'occupaient que d'enfants pratiquant une certaine religion à l'exclusion de tous les autres ; certaines ont gardé ce caractère, telle l'Œuvre Israélite des Séjours à la Campagne pour les israélites, l'Œuvre des Saines Vacances pour les enfants des patronages de Paris. Mais la plupart ont élargi le cercle de leur assistance à tous les enfants de quelle religion qu'ils soient, telle l'Œuvre Stéphanoise du pasteur protestant Comte, l'Œuvre de

la Chaussée du Maine, l'Œuvre des Trois-Semaines qui étaient primitivement protestantes.

B. — *Age des enfants.*

Beaucoup de discussions ont eu lieu à ce propos. Cependant la période comprise entre six et treize ans est l'époque qui a prévalu et qui est admise couramment. M. Edmond Cottinet en 1887 écrivait : « Dix à douze ans, plus jeunes ils risquent trop de regretter leur mère, leur faiblesse empêche et retarde les promenades ; plus grands ils n'y remporteront pas le bénéfice de leur cure, ils se montreront trop inégaux de force, trop différents, du moins en regard de leurs camarades plus jeunes. » Mais la période qu'il indique est beaucoup trop limitée ; il nous paraît préférable de choisir les enfants de six à treize ans.

Au-dessous, les enfants sont trop jeunes et occasionnent trop de charges pour les suveillants : il leur faut une installation, une organisation spéciale.

Cependant il est souvent désirable d'étendre cette œuvre aux plus petits. Car tel enfant qui manifeste des prédispositions pour la tuberculose à l'école maternelle pourrait être sauvé par quelque séjour annuel au grand air, si on attend pour lui en procurer le bénéfice qu'il ait dépassé l'âge de six ans, on risque d'arriver trop tard. Mais ce qui reste évident, c'est que ces enfants ne peuvent être mêlés à

leurs aînés, d'où il serait souhaitable de créer des colonies spéciales pour les tout petits. C'est ce qu'a fait l'Œuvre des Colonies Maternelles fondée en 1898 par un groupe d'institutrices des écoles maternelles de Paris, le pasteur Comte pour sa colonie installée dans la ferme Charles-Théodore, M^{me} Koppe dans sa maison maternelle à Authon-du-Perche, (Eure-et-Loir) : partout là les enfant sont reçus à un âge variant de deux à six ans.

Par contre, d'autres organisations ont voulu s'occuper des adolescents : M^{me} Dumontpallier prend des jeunes ouvrières de Paris jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, l'Œuvre des Saines Vacances étend son cercle d'action jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; à la Villa de la Chantade le Syndicat de l'Aiguille lyonnaise procure le séjour à des jeunes filles dont l'âge varie de treize à vingt et un ans.

Bien qu'il ne s'agisse plus ici de colonies scolaires à proprement parler, ceci ne rentre pas moins dans notre sujet car ce sont toujours des colonies de vacances. Leur utilité est manifeste, car si une fillette retire un certain bénéfice des vacances passées à la campagne entre l'âge de six à quatorze ans, il peut se faire que cela ne suffise pas, et, pour des organismes plus menacés, il est bon que ce bain d'air annuel se prolonge et se répète jusqu'à un âge plus avancé.

L'œuvre des colonies de vacances pourrait donc comprendre trois échelons : la colonie maternelle, la colonie scolaire, et la colonie d'adolescents (appren-

tis des deux sexes). La seconde catégorie est de beaucoup la plus utile et la plus généralement adoptée, la première est plus difficile à organiser et restera toujours à l'état d'exception : mais il nous semble que les groupements divers, syndicats, patronages, ouvriers, orphelinats, pourraient assez facilement organiser la troisième : pour cela il suffirait, que ces groupements, installés dans les villes, s'entendissent avec des groupements similaires siégeant dans les cantons ruraux.

Néanmoins, à l'heure actuelle, à part ces quelques exceptions que nous avons signalées, l'âge d'admission aux colonies ne dépasse pas treize ou quatorze ans. D'ailleurs c'est pour beaucoup l'âge de la puberté amenant avec elle de nouveaux goûts et de nouvelles aptitudes, qui pourraient éclore et se manifester au grand détriment de la colonie.

C. — *Trousseau du colon.*

Chaque enfant doit emporter avec lui des vêtements de rechange. Le trousseau varie un peu suivant les différentes œuvres et aussi suivant les régions où la colonie est installée. A Paris on remet à la famille du petit colon une liste des effets et objets de toilette dont il est obligé de se munir : linge propre, vêtements, peigne, savon, brosse à dents, objet dont l'usage est ignoré en général. Dans la plupart des arrondissements la Caisse des écoles

pourvoit à l'insuffisance du trousseau par des subventions spéciales auxquelles contribue la ville.

A la Chaussée du Maine, voici l'article V du règlement concernant les enfants envoyés à la campagne et ayant trait à la question du trousseau : « Chaque enfant devra avoir quelques vêtements chauds, deux paires de fortes chaussures, trois chemises, trois tabliers, un costume complet de rechange et un chapeau à larges bords pour le garantir du soleil ; enfin les vêtements doivent être renfermés dans un sac de toile portant son nom. »

L'Œuvre Stéphanoise exige, outre le costume que les enfants portent le jour du départ, pour les jeunes filles : deux paires de bas de rechange, deux chemises, trois mouchoirs, un tricot de laine ou de coton, une robe et deux tabliers, une paire de sabots et une paire de souliers de rechange, un peigne ; pour les garçons : deux paires de chaussettes ou bas de rechange, deux chemises, trois mouchoirs, une blouse et un tablier, un tricot de coton ou de laine, une paire de sabots et une paire de souliers de rechange ; tout cela dans un sac de toile avec nom de l'enfant dessus.

L'Œuvre Municipale Lyonnaise exige à peu près le même trousseau plus un béret, les enfants dont le trousseau n'est pas complet sont refusés. M. de Montbrun pour ses « petits Agenais » exige un trousseau beaucoup plus complet. Certaines œuvres même demandent qu'on y joigne une paire de draps en

bon état, telle la colonie de Douvaine, le Syndicat de l'Aiguille lyonnaise.

Il faut surtout veiller à ce que tous ces objets soient propres et bien raccommodés, et placés dans un sac solidement cousu afin d'éviter l'égarement des paquets. C'est aux organisateurs ou aux directeurs à faire une visite sérieuse avant le départ. On doit surtout exiger que chaque enfant emporte un vêtement chaud, manteau pour les garçons et collet de laine pour les jeunes filles. En effet à la montagne ou bien encore à la mer, si les journées de l'été sont chaudes, les soirées sont en général très fraîches, la température le soir assez basse ; aussi les congestions ne sont pas rares si un vêtement de réserve ne vient couvrir la poitrine et empêcher le refroidissement trop brusque ; de même il sera très utile après une promenade ou une course que l'enfant aura pu faire alors que le corps sera baigné de sueur. La question des chaussures est de même importante. Dans la campagne et surtout dans la montagne les pluies sont fréquentes pendant certains étés, tel celui de 1903, et peuvent survenir au courant d'une promenade. Alors au bout de quelques pas les souliers sont imprégnés d'eau et les pieds refroidis, danger pour tous les enfants, mais surtout pour ceux que la tuberculose a effleurés. Aussi une paire de chaussures est-elle nécessaire !

Malheureusement il arrive que beaucoup d'enfants ne peuvent, faute de ressources suffisantes, emporter tous les effets d'habillement exigés : ce sont

pourtant ceux-là, les plus pauvres en général, qui ont le plus besoin de la cure au grand air. La charité ingénieuse est venue à leur secours. A côté des colonies, se sont fondés des sortes d'ouvroirs où les dames de la bourgeoisie, mêlées aux femmes du peuple, viennent travailler, durant les longues soirées d'hiver, à la confection des bas, tabliers, vêtements divers, destinés à compléter le sac des petits colons au moment du départ. Bien mieux, certains directeurs de grands magasins de Paris, tel M. Laurent du Louvre, ont fait aux œuvres des conditions très avantageuses ; on a même dans ce magasin un trousseau spécial, pour les enfants de l'Œuvre de la préservation de Grancher, donnant toute satisfaction comme hygiène, comme qualité et comme dépense.

D. — *Voyage.*

Le choix des enfants est fait, le trousseau après examen est jugé suffisant ; maintenant le départ vers le lieu du séjour va arriver. C'est alors que l'ingéniosité des directeurs d'œuvres a été mise à l'épreuve pour organiser le voyage dans les meilleures conditions possibles. Dans le livre du Dr Bonnard, *La Santé par le grand air*, nous voyons expliqué avec détail le mode d'organisation de l'Œuvre stéphanoise des Enfants à la Montagne.

La veille du départ, l'enfant est convoqué afin de

lui remettre une cocarde de couleur. Le lendemain, à 5 h. 30 du matin, rendez-vous dans la cour de la gare de Châteaureux. En arrivant il va se placer sous le drapeau dont il porte la cocarde de même couleur. Des jeunes gens et des jeunes filles, portant sur l'épaule un flot de rubans de la même couleur, le reçoivent, pointent sa présence, et à 6 h. 1/4, tous les groupes étant formés, la secrétaire général donne l'ordre du départ. Chaque groupe, drapeau en tête porté par les plus grands, surveillants en avant sur les côtés et derrière, passe sur les quais de la gare, monte dans les wagons réservés : à 7 h. moins 20 le train s'ébranle : une heure seule a suffi pour ranger tout ce monde turbulent. En route pour Dunières.

Là, les enfants débarquent, et après un léger repas, toujours guidés par les drapeaux et les cocardes, ils montent dans de grandes diligences, les petits à l'intérieur avec une surveillante et les grands sur l'impériale avec un surveillant. Les voitures s'ébranlent, suivies d'une autre plus légère, qui contient le secrétaire général et un médecin avec sa pharmacie portative. A portée, pédale un bicycliste, toujours prêt à se transporter rapidement sur tous les points de la caravane et à y transmettre les ordres.

En traversant les villages, la caravane s'égrène petit à petit, à mesure que les colons sont remis aux paysans qui doivent les héberger. Pour le retour, même cérémonial, mais en sens inverse. N'est-ce pas très bien organisé ?

La surveillance est surtout importante pendant le

trajet. Aussi Edmond Cottinet en 1887 recommandait-il de placer les enfants par groupes de neuf! « Neuf enfants à surveiller, si jeunes, dans un pays nouveau et non plus dans une classe fermée, sous un étroit préau pendant peu d'heures, mais surtout en chemin de fer, en forêt, au bord des lacs, c'est de quoi absorber la puissance d'attention d'un chef responsable. » Sans doute dans les trains où tous les compartiments sont séparés un surveillant est nécessaire pour un groupe de neuf, un accident arrive facilement avec cette foule d'enfants, souvent fous de joie et énervés par l'attente du séjour. Mais comme la plupart des compagnies de chemin de fer mettent à la disposition des colonies ou des wagons à couloirs, ou bien encore des wagons à compartiments non complètement fermés, un moins grand nombre de surveillants est nécessaire, deux ou trois pour cinquante enfants suffisent, les plus grands parmi eux ayant la consigne de ne jamais ouvrir les portières lorsque le train est en marche.

La question du transport est très importante, vu qu'elle grève fortement le budget des œuvres s'occupant de colonies. Demander le transport gratuit comme il existe en Danemark et aussi en Allemagne pour les colonies urbaines est peut-être beaucoup, car dans ces pays la plupart des chemins de fer, tramways, omnibus, appartiennent à l'Etat. Chez nous c'est tout différent, ce sont des compagnies privées qui en ont la jouissance. Toutefois beaucoup

d'améliorations ont été faites ces dernières années à ce point de vue.

Au lieu d'exiger le tarif entier ou de faire une réduction de 25 0/0 seulement, la plupart des compagnies de chemins de fer, le Nord, l'Est, le Paris-Lyon-Méditerranée entre autres, mettent à la disposition des œuvres des billets collectifs qui procurent une réduction de 50 0/0 sur le prix ordinaire du voyage : la Compagnie d'Orléans fait 75 0/0 à certaines œuvres. Récemment le D^r Boureille, chargé d'un rapport sur le transport des colons, au Congrès de Bordeaux, obtenait une réduction de 75 0/0 pour tous les réseaux. C'est déjà beaucoup, est-ce assez ? Non. Une compagnie maritime, la compagnie Touache, amène gratuitement à Marseille chaque année les petits Algérois qui se rendent dans les montagnes de l'Ardèche. Qui empêche l'Etat, qui possède une partie du réseau des chemins de fer, de transporter les enfants gratuitement ? Car ne devrait-il pas savoir qu'en facilitant la guérison de ses enfants, il se ménage des soldats et des citoyens pour l'avenir. De plus le bon exemple est toujours contagieux, et peut-être les autres compagnies pourraient-elles l'imiter dans la suite, la perte de bénéfice étant minime pour ces dernières, alors que les œuvres en retireraient de gros bénéfices.

E. — *Emploi du temps.*

En placement familial, les enfants vivent de la vie des champs, partagent les joies et les peines de la famille adoptive. Au contraire dans les colonies d'internat, c'est une tâche à la fois lourde et bien délicate de distraire et d'instruire tant d'enfants tout en maintenant une discipline toute paternelle.

Les colonies d'internat ont un règlement d'intérieur. Soins de propreté, services de ménages, exercices gymnastiques, jeux, promenades chantées, bains, visites d'usines et de monuments, lectures et causeries familières, séances de comédie : tout cela emploie le temps.

Dans certaines colonies, l'enfant rédige un journal scolaire où il relate ses impressions et goûte ce petit travail. Quelles choses charmantes on peut lire dans ces narrations faites au jour le jour ! De plus quel meilleur moyen de mieux instruire ! L'enfant parle de ce qu'il voit, en parle sans effort : c'est du bon enseignement.

Les colons correspondent une ou deux fois avec leurs familles, le directeur ou la directrice doit veiller à ce que ce devoir soit rempli. Sur l'initiative de M. Fabius de Champeville, il a été créé à Paris une association spéciale dite Œuvre du timbre des colonies scolaires qui procure à chaque enfant le moyen d'écrire gratuitement à ses parents.

Enfin Tœppfer recommande d'avoir des institu-

teurs mariés, afin qu'il y ait autour des colons « une femme qui soit l'amie des bien portants et la mère des éclopés, et auprès de qui les plus jeunes pourront trouver de ces prévenances maternelles que les hommes ne sauraient avoir ».

F. — *Accidents et assurances.*

Bien peu d'œuvres assurent leurs pupilles. On doit cependant conseiller de le faire autant que possible, car il y a des accidents. Deux sont signalés en 1903 : un enfant s'est noyé en prenant un bain de mer, un autre a été blessé, non mortellement, par une charrette. Quand un accident survient, malgré les services rendus, les parents deviennent d'une exigence extraordinaire, font entendre d'aigres réclamations qui font craindre des débats judiciaires.

Pour atténuer la responsabilité, la plupart des directeurs font signer aux parents au moment de l'inscription une sorte de décharge dont voici la formule :

« Je soussigné..... parent ou parente du candidat, demande son admission à l'Œuvre des..... et déclare qu'il se conformera au règlement ainsi qu'à toutes les recommandations qui lui seront faites. Je renonce à toute revendication en cas d'accidents, sachant toute la peine qui est prise pour les éviter. »

Cette formalité n'a qu'une valeur très relative, car les personnes ou les sociétés ne sauraient se sous-

traire à la responsabilité générale édictée par les articles 1382 et 1386 du Code civil qui veulent que chacun répare le dommage causé par son fait ou celui de ses répondants.

Aussi pour se mettre à l'abri des conséquences fâcheuses, les administrateurs sont-ils amenés à entrer dans la voie des assurances. L'Œuvre des Voyages scolaires de Reims paie 0 fr. 10 par jour et par enfant, l'Œuvre stéphanoise 0 fr. 20 par enfant pour toute la durée du séjour, mais seulement les accidents en cours de route sont tous garantis. Les comités de Lyon trouvent de meilleures conditions : tarif 30 à 35 centimes par enfant pour toute l'année, en sorte que la colonie d'internat dans un collège peut, le mois de séjour écoulé, faire bénéficier de son assurance les élèves de ce collège pendant les onze mois suivants.

Le Secours, 15, rue des Pyramides, assure la caisse des écoles du X^e arrondissement jusqu'à concurrence de 5.000 francs par victime et 30.000 francs par catastrophe. Tarif : 5 francs par professeur, 4 par auxiliaire et 1 franc par enfant et par saison.

L'Abeille-Accidents, 57, rue Taitbout, assure l'Œuvre des Saines Vacances. Tarif : 1 franc par enfant, 5 francs par domestique, quelle que soit la durée du séjour en vacances. L'indemnité peut s'élever à 4.000 francs par victime et 100.000 francs par sinistre.

Une société Suisse, la Zurich-Accidents (14, rue Favart) garantit l'Œuvre des Colonies Scolaires de

vacances, de la rue de Louvois, contre les risques de la personnalité civile jusqu'au maximum de 10.000 francs par accident. Tarif : 10 centimes par enfant et par jour ; forfait de 3 francs par maître pour vingt et un jours. Ainsi l'Œuvre en 1905 a dépensé 333 fr. 90 en assurance.

La Zurich a proposé récemment un tarif qui, je crois, serait très acceptable. La prime à payer serait par jour et par tête 2 centimes et demi pour une garantie de 10.000 francs par victime et 50.000 francs par catastrophe, de 2 centimes par une garantie de 5.000 par victime et 25.000 par sinistre : pour vingt et un jours on paierait respectivement 0 fr. 42 ou 0 fr. 52.

Ces derniers temps, M^{me} Franck-Puaux et M. Paul Comte, dont le dévouement est inépuisable, se sont mis à la tête d'un comité pour l'étude de cette importante question d'assurance. Le Congrès de Bordeaux réuni en ce moment doit précisément étudier la question de la fédération de toutes les œuvres de l'assurance contre les accidents. Si ce projet de fédération aboutit, il serait possible que les œuvres fédérées se constituent en mutuelle et devinssent leurs propres assureurs. Ce système pourrait donner toute sécurité et en même temps être économique, puisqu'il supprimerait les dépenses destinées à payer les intermédiaires. Il est en effet constant que toutes les grandes entreprises ont été un bénéfice à être leurs propres assureurs. Ainsi ce qui est impossible pour chaque œuvre isolée deviendrait facile et pratique pour une fédération.

CHAPITRE V

Diverses Modalités de Colonies de Vacances



CHAPITRE V

Diverses modalités de colonies de vacances

I. — DIVERS MODES AU POINT DE VUE DU PLACEMENT

A. — *Ecole rurale.*

Pour l'enfant déjà atteint de bacilllose, le sanatorium est excellent sans aucun doute, qu'il soit porteur de lésions formées ganglionnaires, osseuses ou autres, ou qu'il soit déjà un tuberculeux à localisations pulmonaires ou pleurales. Mais un petit nombre seulement profitera des avantages de la cure d'air et de plus ce sont tous de vrais malades.

Par contre il y a dans les villes un grand nombre d'enfants prédisposés à la tuberculose ou prétuberculeux, qui cependant retireraient un immense avantage du séjour à la campagne ; beaucoup de leurs parents pourraient payer les frais de déplacement et d'entretien. Mais ces enfants ont des devoirs à remplir, pour jouer plus tard un rôle dans la société, ils doivent préparer leur avenir et suivre des cours ;

or, le séjour à la campagne ou à la mer les empêche pendant un an ou deux de poursuivre leur instruction. Voilà pourquoi ils restent à la ville, s'anémiant et parfois se tuberculisant de plus en plus. Sans aucun doute la plupart des internats devraient être installés au grand air, à la campagne, à une certaine distance des villes ou du moins au dehors de l'enceinte en général ; mais par suite de raisons économiques, des difficultés qu'ont les parents à visiter leurs enfants lorsqu'ils viennent à la ville pour leurs affaires, l'habitude a prévalu, et les établissements d'instruction primaire ou secondaire sont restés englobés dans la masse commune. Cependant, dans certaines régions de la France, existent des maisons de famille sub-urbaines en quelque sorte, c'est-à-dire à peu de distance de la ville, qui servent d'internat pour les élèves de certains lycées ou collèges.

De plus, pour l'enfant maladif, le régime scolaire même à la campagne serait trop dur. Aussi conviendrait-il de créer des établissements, des écoles, à la mer, à la montagne ou même en forêt, où l'état de santé serait surveillé en même temps que le travail intellectuel serait diminué considérablement, réduit à une heure ou deux par jour, maximum trois heures : ce qui ferait que, tout en bénéficiant du séjour, l'enfant aurait à son retour à la ville certaines connaissances et une instruction suffisante. Ce serait l'Ecole rurale.

Pareille institution existe dans le nord de la France

et en Belgique, au bord de la mer pour les jeunes filles, sans doute parce que, ne visant pas toujours les diplômes, l'instruction a été considérée comme secondaire pour elles.

Une école du même genre s'ouvrait à Charlottenbourg, en 1904, école petite, propre, bien aérée. Le temps de chaque leçon est soigneusement entrecoupé de périodes de repos ou de jeux, l'ensemble des cours journaliers est abrégé, d'ailleurs chaque leçon ne dépasse pas une demi-heure ; de plus chaque enfant a tous les soirs une heure ou une heure et demie d'instruction au grand air.

Le fonctionnement de cette école rurale établie en plein bois (*Waldschule*) est intéressant à connaître : Installée en 1904, il y a trois maîtres et deux maîtresses pour six classes, avec environ cent vingt enfants, garçons et filles instruits ensemble. Chaque leçon dure vingt-cinq minutes au plus. Les médecins des écoles communales choisissent les enfants dont l'admission est urgente. Ceux-ci, réunis le matin à la station du tramway et installés dans des voitures réservées, sont conduits sous la surveillance d'un maître à l'école en forêt. Là on se charge d'eux pendant toute la journée, et on les reconduit le soir chez leurs parents. Le matin à l'arrivée, les maîtres leur donnent une soupe et du pain blanc ; à dix heures, un quart de litre de lait pasteurisé et du pain noir avec beurre ; le midi déjeuner composé de légumes avec 100 grammes de viande ; à trois heures et demie, un quart de litre de lait pasteurisé et du pain noir avec beurre ; enfin

une soupe et du cacao le soir. De plus, à certaines heures, après le déjeuner en particulier, les enfants doivent se reposer en s'étendant pendant une heure.

Un plein succès a couronné ce premier essai. La vie continue au grand air a fait revenir les couleurs sur les joues anémiées, les poitrines se sont dilatées au souffle d'un air pur ; de plus, pendant la classe, les enfants ont déployé une activité beaucoup plus grande et par suite les maîtres plus d'entrain que dans les écoles urbaines. Ces enfants privés auparavant de toute attention ont pu suivre avec succès l'enseignement général dans l'école en plein bois. Outre le succès au point de vue sanitaire, une influence morale considérable a été obtenue, grâce à la surveillance constante et au contact étroit de maîtres et élèves.

L'essai de Charlottenbourg a été réédité à Sadowa, à Schœnholz, autour de Berlin en 1904, toujours avec le même succès. Le prix du traitement est de 50 pfennigs par jour, de 30 seulement pour les pauvres.

Au récent Congrès de Paris en 1905, le professeur Grancher relatait la tentative faite à Charlottenbourg, et de sa voix autorisée réclamait la création d'écoles à la campagne dans le but de procurer un séjour permanent au grand air. Dans cet ordre d'idées on a proposé l'école au bord de la mer ; ces écoles ne pourraient être utiles pour les enfants qui présentent des lésions fermées du squelette, des articulations ou des ganglions ; mais le professeur Grancher

préfère pour les enfants dont les poumons sont touchés, surtout pour ceux qui sont nerveux et irritables, le séjour à distance de la mer, à 15 ou 20 kilomètres environ ; il réclame même le séjour permanent pendant toute la période scolaire, l'école de Charlottenbourg ne fonctionnant que l'été seulement « Si l'on veut, ajoute-t-il, faire une préservation scolaire antituberculeuse efficace, il faut réaliser l'exode rural des enfants suspects ou déjà malades. »

Une tentative de ce genre doit être faite récemment aux environs de Saint-Etienne ; de même le Dr Meunier (Loir-et-Cher) signale la création dans son département d'une école à la campagne, destinée aux enfants chétifs, souffreteux ou atteints de tuberculose latente : ce sera l'œuvre de donatrices qui attendent pour verser leurs souscriptions que l'école rurale soit décrétée d'utilité publique.

Faut-il résumer les grands avantages de cette institution ? L'enfant retrouve la vie et la santé d'abord ; de plus ses facultés intellectuelles ont été cultivées : sans doute il ne sortira pas d'un séjour d'un an ou deux à l'école rurale avec le même bagage d'instruction que s'il avait fréquenté pendant le même laps de temps les écoles de la ville, néanmoins tout n'aura pas été perdu ; n'aurait-il pu produire que le travail intellectuel et normal d'une année que ce serait déjà beaucoup !

B. — *Voyages scolaires.*

Avant d'étudier les colonies proprement dites, nous voulons dire quelques mots d'une œuvre du grand air appelée à donner d'excellents résultats : le Voyage scolaire ou voyage de vacances. Sans doute celui-ci s'adresse plutôt aux enfants vigoureux pouvant supporter les fatigues de la route, qu'aux enfants débiles et anémiés : c'est une tournée d'agrément et d'instruction, couronnement des études de l'année et faite pour les plus méritants ; mais aussi il ramène la santé et la vie chez la plupart de nos élèves courbés et pâlis par les compositions des prix, la préparation des examens de fin d'année et la chaleur excessive qui sévit au mois de juillet dans les écoles ou les grands établissements d'internat. C'est à ce titre, à ce titre seul, que nous voulons en parler.

En 1897, M. André, inspecteur de l'enseignement primaire à Reims, fondait l'Œuvre des Voyages scolaires et lui donnait toute une organisation spéciale. Depuis, l'œuvre a organisé des excursions dans l'Est et le Nord de la France et en Belgique, poursuivant son but pédagogique. En 1902 elle avait fait bénéficier 1.311 enfants de ces voyages et dépensé une somme de 20.000 francs. Par ailleurs, même émulation. En 1898, la Ligue girondine de l'éducation physique a formé plusieurs caravanes qui sont allées visiter le pays basque, français et espagnol, et les

montagnes de l'Auvergne. La ville de Grenoble offre annuellement un voyage aux meilleurs élèves de ses écoles : en 1897 les élèves des écoles primaires supérieures, au mois d'août, visitaient Marseille, et ceux des écoles élémentaires faisaient une excursion à Chambéry, à Aix-les-Bains ou au lac du Bourget. A Lille, il est de tradition que les meilleurs élèves passent un jour à Dunkerque avec promenade en mer. Paris depuis longtemps organise des voyages scolaires pour les enfants les plus méritants de ses écoles.

Mais entre toutes, une œuvre intéressante est à signaler : celle entreprise par le *Club Alpin et le Touring-Club de France*. Elle admet tous les élèves des lycées et des collèges depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui du service militaire, à deux conditions seulement : l'autorisation écrite des parents et une bonne tenue constante. Elle organise à Paris, chaque dimanche et chaque jeudi pendant l'année scolaire, des excursions d'une journée ou d'une demi-journée dans les sites pittoresques qui avoisinent la capitale, dans les forêts de Marly, Fontainebleau, Chantilly, d'Hallatte. Le prix revient à 2 francs ou 2 fr. 50, lorsqu'il n'y a pas de repas ou qu'on les invite à apporter leurs vivres pour déjeuner en plein air. Pour les périodes de petits congés, Noël, Pentecôte, jours gras, fête nationale, le comité s'occupe d'installer de petits voyages de deux ou trois jours, ayant pour objectif la visite d'une région pittoresque, des monuments historiques. Enfin deux fois par an,

à Pâques et au début des grandes vacances au mois d'août, on convie les élèves à un voyage d'une dizaine de jours en France ou à l'étranger.

La plupart des régions de France et les pays limitrophes, Belgique, Luxembourg, Pays Rhénans, Suisse, Italie du Nord, voire l'Algérie ont été ainsi parcourues partiellement. Mais ce sont surtout les montagnes qui ont les préférences du comité : les Alpes, les Pyrénées, les Vosges, le Jura, le Massif Central ont été successivement visités, sac au dos, dans les plus belles parties.

En 1904, la section de Paris a organisé 4 voyages (Nord de la France, versant italien des Alpes, forêts de l'Oise, Tarentaise et Maurienne) et 74 excursions aux environs de Paris. 514 élèves y ont participé faisant un total de présences s'élevant à 2.399. En 1905, dans les sept premiers mois, 59 caravanes ont été mises en route dont trois voyages pour le Luxembourg et la Lorraine, l'Aube et la Meuse, et la Savoie, et le chiffre de présences a été de 1.722.

En province plusieurs sections du Touring-Club suivent l'exemple du comité de Paris : à Lille et à Marseille les caravanes fonctionnent régulièrement, de même à Lyon, à Embrun, Beaune, Lons-le-Saunier, Tarbes, Pau et Nice, etc. Quant au prix il est d'un bon marché invraisemblable, puisque, grâce aux réductions importantes que veulent bien faire les chemins de fer, de Paris à Paris, la dépense n'a jamais dépassé 130 francs, tous frais compris, pour

parcourir les sites grandioses de la Suisse, de la Savoie ou du Dauphiné.

En 1899, M. de Montbrun fondait à Agen l'Œuvre des petits Agenais à la Montagne et donnait à sa colonie une allure toute militaire. Passant la nuit chez le paysan, à Pouzac, auprès de Bagnères-de-Bigorre, les petits colons passent toute la journée à courir par monts et par vaux, faisant des voyages en zig-zag à la Toëpferr, par étapes de 10 à 20 kilomètres. M. de Montbrun dirige la colonne, assisté d'un sergent-major, de fourrier, de quatre sergents et d'un clairon, choisis parmi les plus grands. C'est une véritable compagnie d'infanterie, sachant faire tous les mouvements de l'école de section ou de l'école de compagnie. Pendant six semaines, leur directeur s'applique à la fois « à entraîner leurs corps à la fatigue, à ouvrir leur intelligence et à tremper leur caractère ». En 1899, 31 colons partaient, en 1904 91, soit 372 depuis la fondation, provenant exclusivement des écoles communales. Et la fatigue ne se fait pas sentir puisque le gain en poids accuse la belle moyenne de 2 kgr. 900.

Plus de vivacité dans les mouvements, plus de fraîcheur dans le teint, un gain considérable en poids : tels sont les résultats palpables au point de vue de la santé des voyages scolaires. « Quand viendra la fin de l'été, disait M. Julien Brigeault (1), quand vos fils seront surmenés par une année d'études,

1. Conférence faite à la Sorbonne, le 28 octobre 1905, sur *les caravanes scolaires du Club Alpin*.

courbés et pâlis par les compositions des prix et la préparation des examens dans notre Paris canaliculaire, confiez-nous les ! Nous vous les ramènerons, quinze jours plus tard, les tailles redressées, les poumons élargis, les muscles fortifiés, les estomacs criant famine, transformés, dégénérés, devenus enfin les grands diables dont parle notre poète, les gars du Club Alpin ! Voilà le but que nous poursuivons. »

Mais ces voyages pendant un certain nombre de jours ne seront jamais que le lot d'une catégorie d'exception. Quant aux voyages plus fréquemment organisés pour les lauréats des écoles, et qui ne durent qu'un jour, ils ne nous paraissent pas à encourager au point de vue hygiénique, car c'est au prix d'une dépense exagérée qu'ils produisent un léger bénéfice pour la santé, si tant qu'il y ait bénéfice.

Alors que certaines œuvres, comme le Denier des Ecoles à Lille, dépensent de 5 à 10 francs pour faire passer une journée à la mer aux lauréats du certificat d'études, nos voisins les Belges, plus pratiques, réussissent à faire séjourner un enfant pendant huit jours à la campagne pour 5 francs, et pendant huit jours à la mer pour 10 francs.

Il serait donc désirable à tout point de vue que ces excursions coûteuses d'un seul jour soient supprimées ou tout au moins modifiées et remplacées par des séjours de huit à dix jours qui pourraient s'appliquer à un nombre d'enfants un peu moindre, mais qui seraient autrement fructueux au point de vue hygiénique.

C. — *Placement familial.*

Deux grands systèmes de colonies de vacances sont surtout employés en France : *le placement familial et la colonie d'internat*, se partageant tour à tour les préférences de tous ceux qui s'occupent de l'hygiène et de la santé de l'enfant.

Le placement familial est à l'origine des colonies de vacances : le pasteur Bion l'avait organisé en Suisse sur les hauteurs de l'Appenzell.

Les œuvres qui le pratiquent procèdent de la façon suivante : Dans un village bien situé, et où les habitants ne commettent pas d'une façon générale de trop lourdes fautes contre l'hygiène, on choisit un certain nombre de familles présentant les qualités requises et on détermine le nombre d'enfants qu'elles peuvent abriter d'après la distribution et l'étendue de leur habitation. On envoie alors un groupe de colons dans ce village, on les met en pension dans ces familles, parfois un seul par maison, quelquefois deux, trois, quatre, mais le nombre ne dépasse jamais sept ou huit.

Ce placement est favorable à condition que l'habitant s'engage pour un prix déterminé par jour et par enfant à nourrir et à entretenir les colons sans un luxe inutile, mais d'une façon hygiénique et suffisante. Certaines œuvres même ont rédigé un règlement auquel le nourricier doit s'engager à se soumet-

tre, tel celui de l'Œuvre de la Chaussée du Maine, ainsi conçu : 1 litre de lait par jour en plus des repas du midi et du soir qui se composent de soupe, viande quatre fois par semaine, œufs, légumes, fromages et fruits.

Les œuvres qui usent de ce mode de placement sont dans l'obligation de *surveiller* leurs pupilles. Cette surveillance peut se faire de diverses façons : par des représentants de l'œuvre qui viennent inspecter les familles à l'improviste et au moins deux ou trois fois pendant la période du séjour ; par des délégués à poste fixe dans chaque village ou agglomération, délégué rétribué ou prêtant son concours gratuit. Celui-ci peut être un instituteur, une personne du lieu d'origine des enfants qui les accompagne, il peut être aussi choisi sur place parmi les habitants habituels de la localité.

Le premier mode est plus onéreux, car il grève le budget de l'œuvre de frais généraux supplémentaires ; mais il est surtout préféré parce qu'on craint qu'une personne habitant la localité n'ait pas l'indépendance suffisante pour exercer d'une façon efficace cette surveillance. Cependant certaines œuvres ont organisé la surveillance suivant ce mode dans des conditions tout à fait exceptionnelles et qui donnent toute sécurité. Telle est par exemple la Ligue des Enfants de France qui peut compter sur tout le dévouement de ses adhérents des cantons ruraux. Dans certains endroits cette surveillance a été confiée aux élèves des

séminaires, par exemple à Verrières et Saint-Jean-de-Souleymieux (Loire).

Le grand avantage de ce mode de placement est le bon marché. Les œuvres qui le pratiquent sont toutes unanimes à le déclarer dans leurs rapports. L'Œuvre stéphanoise dépense 50 centimes par jour et par tête. Mais toutes ne peuvent pas placer leurs pupilles dans les mêmes conditions, cependant jamais, au grand jamais, le prix de revient ne dépasse 1 fr. 20 par jour et par enfant. Et d'ailleurs les frais sont minimes pour le paysan : Vendrait-il 1 kilogramme de pommes de terre ou une douzaine d'œufs en plus, s'il n'avait pas son petit pensionnaire ? Certainement non. Et cependant ce dernier a passé un mois qui a porté des fruits. C'est donc là pour le paysan une source de bénéfices nets.

Un autre avantage que nous signalerons aussi, c'est la facilité avec laquelle une œuvre de ce genre peut fonctionner. Si on veut fonder une colonie de vacances avec internat, les frais généraux étant relativement les mêmes tant que l'on n'atteint pas un certain nombre d'enfants, il faut de toute nécessité créer une œuvre qui puisse s'adresser à un groupe de colons assez nombreux, et dès lors il arrive souvent que l'on recule devant les frais entrevus. Au contraire il n'est pas une œuvre qui ne puisse s'efforcer de découvrir à la campagne quelques familles recommandables auxquelles elle puisse confier ses pupilles. Dans ce cas, en dehors de la surveillance sur laquelle nous aurons à revenir, les frais sont stric-

tement proportionnels au nombre d'enfants placés, et dès lors il est possible d'organiser une colonie scolaire se composant d'un petit nombre d'enfants tout d'abord et qui pourra s'accroître petit à petit.

Un autre avantage encore est que les enfants du peuple ne se ploient pas toujours facilement à la vie uniforme de la colonie d'internat. Au contraire chez l'habitant le petit citadin se mêle à la vie et aux occupations de la famille et est séduit par la diversité des travaux auxquels il prend part en y assistant en spectateur, parfois même, en aide plus ou moins maladroit.

Ces avantages, et en particulier les conditions économiques qui permettent avec de modiques ressources de faire bénéficier un grand nombre d'enfants de ces séjours à la campagne, nous expliquent pourquoi ce mode de placement a eu la préférence d'œuvres nombreuses.

Cependant au Congrès de Genève, en 1882, le système de placement familial fut rejeté à la majorité au bénéfice des colonies d'internat. Les détracteurs sont nombreux et ne manquent pas d'arguments.

C'est que, comme toutes choses, le placement familial a les défauts de ses qualités. S'il est économique c'est à condition que l'enfant devra et pourra se contenter du régime ordinaire de la famille. Sans aucun doute les enfants qui sont originaires de parents pauvres trouveront souvent chez le paysan une nourriture plus saine et plus substantielle que dans leurs familles; de plus ce serait une faute que

de leur donner des habitudes dont ils ne retrouveront pas l'équivalent en rentrant au foyer paternel.

Cependant il faut au moins que la nourriture soit suffisante et que l'enfant y prenne goût. C'est pour cela que certaines œuvres ont imposé à leurs nourriciers un tableau de régime. Cela paraît souhaitable à première vue, mais il ne faut pas oublier que du fait même qu'on supprime le principal avantage du placement familial et qu'on élève le prix de revient, on supprime les bénéfices pécuniaires : car le placement n'est économique qu'à la condition qu'il n'impose pas de nouvelles charges et de nouvelles habitudes aux paysans, parents adoptifs de l'enfant.

Pendant les premiers jours, a-t-on dit, le colon maigrit parce qu'il ne peut s'habituer à la nourriture grossière qu'on lui donne ; de plus, les petits Parisiens ne sauraient s'accommoder de la table frugale dont se contentent, par exemple, les pupilles du pasteur Comte, chez les rudes paysans des régions de la Haute-Loire. Ce n'est cependant qu'à la condition d'accepter ce menu habituel que le directeur de l'Œuvre stéphanoise réussit à placer ses protégés pour 50 centimes par jour.

Ici, comme toujours, c'est dans le juste milieu qu'il faut savoir se maintenir et il sera bon de soumettre les enfants au régime du paysan, mais en ayant soin de ne pas trop les dépayser, de les envoyer autant que possible dans des régions où les habitudes alimentaires ne s'éloignent pas trop de celles de leur pays d'origine.

Un autre inconvénient vient de la responsabilité qu'encourent les œuvres en opérant ce mode de placement. Il est certain qu'elles mettent tous leurs soins à choisir les familles, mais malgré cela elles **peuvent** parfois commettre des erreurs ou être trompées. On a vu des enfants placés chez des paysans malades, tuberculeux ou syphilitiques, risquant ainsi d'être contaminés ; le logement peut être insalubre, la chambre où doit coucher l'enfant étroite et mal aérée, la moralité du logeur suspecte. Ce dernier point de vue est important pour le petit citadin à l'esprit éveillé ; les mœurs rustiques, parfois même trop primitives, peuvent être d'un funeste exemple, surtout quand les enfants atteignent treize ou quatorze ans. « N'oublions, disait M^{lle} Delassaux, qu'à cet âge toutes nos jeunes filles sont la plupart des femmes et bien mieux des Parisiennes. » Seul un examen sérieux du paysan demandant des colons à loger peut remédier ou plutôt remédie à ce grave inconvénient.

Il est certain qu'on peut se demander si l'enfant se rendra compte de la sobriété, du courage, de la persévérance et de l'économie du cultivateur qui lui prête un instant sa ferme.

Et puis comment attendre des logeurs, qui ne revoyant sans doute jamais leurs petits pensionnaires et qui n'auront pas le droit d'exiger d'eux le moindre travail, — ceci est stipulé dans le règlement de toutes les œuvres, — un certain laps de temps consacré à les instruire, à les distraire ou à leur donner

des notions d'hygiène, qu'en braves villageois qu'ils sont, ils ignorent eux-mêmes !

Pour l'enfant placé dans de pareilles conditions, une chose à craindre c'est l'oisiveté causée par la monotonie de sa nouvelle vie. En effet la campagne avec son calme et ses grandes étendues, ce n'est plus son quartier, son faubourg où il est habitué à vivre, le coin de rue où il joue et souvent polissonne avec ses petits camarades ; aussi se sent-il transplanté et parfois il s'ennuie dans son nouveau milieu. De plus il n'est pas seul dans ce village, il a dans les maisons et les hameaux voisins des petits camarades, citadins comme lui ; pendant que les paysans vont travailler aux champs, les voilà tous réunis, au nombre de 8, 10, 15, parfois plus, jouant, criant, se moquant les uns des autres, les plus grands fumant la cigarette, taquinant surtout les petits paysans du même âge qu'eux et moins débrouillards, parfois même dans leur morgue de jeune insolent lançant des grossièretés et des insultes aux braves cultivateurs : l'esprit de faubourien les a repris. C'est dans ces cas qu'une surveillance bien établie par une personne zélée est importante : la crainte d'un surveillant est déjà pour cette jeunesse turbulente le commencement de la sagesse.

Aussi tous les organisateurs de ce mode de colonies se sont-ils ingéniés à *trouver le meilleur système de surveillance* : c'était le côté faible il fallait y remédier.

L'Œuvre stéphanoise du pasteur L. Comte, l'Œu-

vre municipale lyonnaise des Enfants à la Montagne calquée sur la première, envoient respectivement leurs pupilles dans les départements de la Haute-Loire et de l'Ardèche. Ce sont les instituteurs et les institutrices résidant dans le pays qui se chargent des placements et de la surveillance des différentes sections d'enfants. Ils ont pour mission d'aller les visiter aussi souvent que possible, de voir s'ils sont propres, bien soignés : ils s'inquiètent de leur santé, prennent note des doléances des parents nourriciers, les réprimandent s'il y a lieu. Au centre des cantons de placement se trouve un surveillant général qui doit être immédiatement renseigné sur tout ce qui se passe dans sa circonscription. Ce surveillant général se déplace quand il y a lieu, prend les décisions importantes et communique avec les parents restés à la ville.

La Ligue fraternelle des Enfants de France, qui installa sa première colonie de vacances à Pontarlier en 1902, profite des avantages même de sa constitution pour choisir les familles de paysans et exercer une surveillance pondérée. Autour du comité central de Paris rayonnent 31 comités de province composés de jeunes gens et jeunes filles tous actifs et qui ne demandent qu'à seconder l'œuvre. Placé dans des sites particulièrement rares, tout ce personnel est disposé à recueillir avec plaisir les protégés à leur arrivée et à les placer chez des paysans dignes de tout éloge ; de plus il est chargé de toute la surveillance pendant le mois de séjour. « En confiant la

« direction de ces colonies, non à des Parisiens
« transplantés, mais à des ligueurs du pays qui con-
« naissent les ressources de la région et en possè-
« dent souvent toutes les sympathies, nous étions,
« ajoute le rapporteur, M. Pierre Boutreux, en
« mesure d'obtenir des conditions exceptionnelle-
« ment avantageuses. »

En effet, pour avoir une surveillance sûre et bien faite il faut se placer dans de certaines conditions choisies. Et d'abord il faut la confier à une personne du pays absolument désintéressée, ne se laissant pas gagner par quelque légère rémunération de la part du paysan, et au-dessus de toutes les petites rivalités qui existent de clocher à clocher, de hameau à hameau. Un étranger à la région sera fatalement trompé un jour ou l'autre par la finesse, et, on peut le dire, par la roublardise du paysan. Interrogera-t-on l'enfant ? par timidité il ne répond pas, ou par crainte de sa famille adoptive il ne va pas raconter les misères qu'il peut endurer ; d'ailleurs l'enfant est mauvais juge dans cette matière : les uns se plaignent et souvent ils sont les mieux soignés du monde, les autres se déclarent enchantés et ils ne voient pas que leurs gardiens commettent des imprudences, oublient les lois élémentaires de l'hygiène, leur laissent prendre de mauvaises habitudes quand ils ne les leur communiquent. Faut-il se fier aux voisins ? Oui, si on les connaît de longue date ; mais autrement combien on a de chances d'être trompés ! Connivence ou jalousie, on ne trouve souvent pas autre chose du

haut en bas du village dans beaucoup de régions.

Et puis et surtout le surveillant ne doit jamais prévenir de sa visite. Tombant à l'improviste en quelque sorte, le gardien n'a pas eu le temps de préparer son arrivée. Ainsi se met-il dans les meilleures conditions pour juger en toute connaissance de cause.

Beaucoup d'œuvres d'ailleurs, et des plus florissantes, ont comme surveillant général des personnes de la localité dévouées et ayant parfois un caractère confessionnel. C'est ainsi qu'aux Bezards, M^{me} Louis d'Eichtal s'occupait sans cesse des colons que lui envoyaient l'Œuvre de la Chaussée du Maine, celle des Trois Semaines ou encore celle des Séjours à la campagne, qu'ils fussent logés à la « Poste » ferme qui lui appartenait, ou chez les paysans des hameaux et des villages voisins.

Mais cela ne suffit pas encore, car si dans certains cas il y a avantage à faire vivre les petits citadins en liberté, se mêlant aux occupations et aux distractions de sa famille adoptive, afin de lui permettre de créer des amitiés qui peuvent rester durables, il arrive trop souvent que l'enfant, dont on ne s'occupe pas assez, s'ennuie et au contraire profite de sa liberté pour vagabonder et prendre des habitudes d'indiscipline, de désordre et de paresse. Aussi quelques organisateurs ont-ils cru qu'il serait utile de s'occuper journellement de ces enfants, et de placer à côté d'eux une personne à poste fixe, qui chaque jour, à des heures déterminées, réunirait tous ces petits

isolés d'un même village pour leur faire faire certains exercices en commun.

C'est dans ce même ordre d'idées que M. l'abbé Vallier, professeur au petit séminaire de Verrières (Loire), proposait un système spécial de surveillance. Le clergé de la paroisse choisirait la famille de pay-sans dans le bourg ou le plus près du bourg ; il s'occu-perait de payer aux gardiens l'indemnité que donne l'œuvre, ce qui lui procurerait un peu d'autorité et sur la famille et sur les enfants. De plus, ceux-ci seraient soumis à un certain règlement : A 8 heures du matin réunion à l'église ou autour, jeux, cause-ries, devoirs de vacances, distractions diverses ; à 11 heures retour en groupe dans la famille où on déjeune ; à 1 heure de l'après-midi nouvelle réunion des colons que l'on garde pour faire des promenades ou des excursions ; souper à 7 heures et puis coucher. Ainsi le désœuvrement serait évité, et les avantages du placement familial conservés. M. l'abbé Vallier demandait que ce fût le clergé de la paroisse qui organisât cette surveillance ou à son défaut des sémi-naristes en vacances. Mais il suffirait aux œuvres de trouver dans chaque localité où elles ont des pla-cements familiaux une personne quelconque, ancien instituteur ou autre qui s'occupe de cette charge et en remplisse tous les devoirs avec plaisir.

On peut dire que cette méthode est intermédiaire entre les deux systèmes. L'enfant n'est plus isolé, perdu dans la chaumière qui l'abrite pendant quel-que temps. Au contraire il vit tout le jour avec ses

petits camarades, passe la journée entière sous l'œil d'un directeur pour ne rentrer au logis que le soir afin d'y passer la nuit. Cette manière de faire a été mise en pratique en 1903, en 1904 et 1905 par le Comité des enfants à la montagne, des conférences de saint Vincent de Paul. Ainsi en 1903, 180 enfants ont été placés dans des familles à Verrières et Saint-Jean-Soleymieux (Loire), qui chaque jour ont été réunis par des séminaristes en vacances. Les résultats ont été excellents. C'est ce qu'on peut appeler l'externat à bon marché.

Déjà l'œuvre des Trois Semaines avait une ébauche de cette organisation. Écoutons plutôt un des rapporteurs : « Faire surveiller soigneusement les enfants par des amis dévoués de l'œuvre, réunir les colons plusieurs fois par semaine pour les entretenir tantôt de sujets religieux, tantôt de sujets moraux, développer leur cœur et leur âme en même temps que leur corps : tel a été et sera toujours notre but. »

Pour remédier à tous les inconvénients du placement familial il reste un dernier moyen, le meilleur à notre avis, c'est de profiter de l'exode rural qui chaque année amène à Paris et dans les grandes villes en général de nombreux paysans attirés qu'ils sont par l'appât du gain et le luxe tapageur des agglomérations. Le plus souvent ces déracinés vivent difficilement, travaillent beaucoup pour nourrir une famille nombreuse et côtoient la misère de bien près. Leurs enfants sont chétifs, maigres, étiolés ;

un mois de séjour à la campagne chez les parents ou amis qu'ils ont laissés là-bas leur ferait beaucoup de bien, mais tous reculent devant les frais du voyage. Pourquoi une œuvre quelconque ne leur ménagerait-elle pas l'argent nécessaire au transport ? Les parents se chargeraient facilement de la nourriture de l'enfant, quand souvent un grand-père, un cousin, ou un ami d'enfance du père ne la lui donneraient gratuitement.

En 1902, la Caisse des écoles du X^e arrondissement a fait un essai de ce genre : elle a envoyé trois enfants chez des parents de province, se contentant de payer les frais du voyage. La Société protectrice de l'enfance de Lyon pratique pareille méthode en quelque sorte.

« D'abord nous cherchons, dit M. Pagnon rapporteur, à obtenir des familles des indications nous permettant de *faciliter le départ des enfants pour les localités où ils ont un parent*, une relation. Ce système donne des résultats parfaits et il serait très heureux qu'on l'employât toujours de préférence. Grâce à lui, nous n'avons pas de responsabilité, nous sauvegardons complètement la neutralité religieuse, puisque les enfants sont envoyés chez des personnes connues de leurs familles et en faisant souvent partie ; les soins sont meilleurs, ainsi que la nourriture ; en outre le coût du séjour est moins élevé ; au point de vue social nous resserrons souvent les liens que le temps a relâchés entre deux fractions d'une famille par l'envoi des enfants, et enfin ce système offre l'avantage inappréciable d'offrir des ressour-

ces indéfinies par le placement puisqu'elles sont proportionnées au nombre des demandes qui nous sont faites. »

D'autres œuvres placent ainsi quelques-uns de leurs protégés, telle la Chaussée du Maine qui envoyait 56 enfants dans leurs familles en 1904, et 36 en 1905.

D. — *Branche-famille.*

Trop souvent cependant, les colonies de vacances ne peuvent faire qu'un bien relatif, et se trouvent impuissantes vis-à-vis de détresses morales et physiques qui atteignent certaines familles. Si la tuberculose n'est pas une maladie héréditaire au sens strict du mot, il n'en est pas moins vrai que la conséquence est l'hérédo-prédisposition, ce qui a permis d'en faire une maladie familiale. Aussi découvre-t-on dans les taudis des familles où tous les enfants sont prédisposés, et qui auraient le plus grand besoin des colonies de vacances.

Trop souvent le père succombe à la terrible maladie et laisse dans la misère une malheureuse veuve qui doit subvenir, par son léger travail, aux besoins de ses quatre ou cinq enfants que menace à leur tour la même affection qui a emporté leur père. Les œuvres de colonies de vacances ont malheureusement des ressources trop insuffisantes, du moins dans la généralité des cas, pour pouvoir se permettre d'envoyer quatre ou cinq enfants de la même famille à la campagne.

D'un autre côté, plusieurs de ces enfants sont encore trop jeunes pour pouvoir se passer des soins journaliers de leur mère. C'est pour remédier dans la mesure du possible à ce triste état de choses que quelques œuvres ont cru devoir tenter un nouvel effort et créer une nouvelle variété de colonies de vacances : c'est cette idée qui a donné naissance à la Branche-Famille.

En 1888, l'Œuvre des Trois-Semaines a élargi ses cadres la première, en voulant prendre mères et enfants, afin de ménager à tous quelques semaines de bon air. En 1898, 105 mères avec leurs nichées partaient pour la campagne, en 1902 c'était 125. D'après le rapporteur, l'œuvre ne dépense pas plus pour cela, « puisque l'argent donné à la mère serait versé à titre de pension au villageois qui soignerait et logerait les enfants ».

En 1903, M^{me} la comtesse de Brissac créait l'Œuvre de Larue pour les femmes et les mères pauvres que la maladie a mises dans un état précaire. Placée sur le plateau de Larue, à 98 mètres d'altitude, dominant la riante vallée de la Bièvre, la colonie abrite ses pensionnaires pendant trois mois au moins ; les mères avec leurs nourrissons et enfants en bas âge sont acceptées pourvu que tout ce monde soit exempt de tuberculose ouverte.

En 1904, l'Association des souscripteurs pour le développement des colonies de vacances affectait une souscription spéciale qu'il donnait à l'Œuvre stéphanoise pour louer dans la Haute-Loire la ferme

Charles-Théodore, destinée à recueillir des mères de famille avec leurs nourrissons. La même année elles s'y rendaient au nombre de douze et en revenaient toutes changées ainsi que leurs bébés. L'hiver, le pasteur Comte utilise cette ferme pour de jeunes ouvrières anémiées.

De même agissait M^{lle} Chaptail dans ses journées de plein air passées dans le bois de Clamart.

Cette nouvelle transformation de l'œuvre est peut-être moins compliquée et moins difficile à réaliser qu'elle ne le paraît au premier abord. En réalité, l'application peut se présenter sous les formes les plus complexes, elle peut même n'être qu'une transplantation à la campagne d'une famille qui s'anémie en ville. Par exemple, voici une mère de famille qui arrive péniblement à subvenir aux soins du ménage, en exécutant des travaux à domicile. Ne suffirait-il pas de lui découvrir à quelques lieues de la ville une maison saine et salubre pour l'y installer ? Elle vivrait là à meilleur marché et, en somme, cette transplantation ne demanderait de la part des comités que trois choses : un peu d'initiative, le paiement du voyage, et enfin procurer à la femme un travail équivalent à celui qu'elle trouvait en ville. C'est ce dernier point qui est le plus important ; mais il ne nous semble pas impossible, pour un comité bien organisé, d'envoyer à cette femme des ouvrages pareils à ceux qu'elle accomplissait là-bas.

Le plus souvent même, cette famille installée à la campagne s'y acclimaterait, y demeurerait définitivement.

vement : ainsi ce serait probablement une famille de plus arrachée au fléau tuberculeux.

Dans d'autres cas, pour envoyer à la campagne les mères avec leurs nichées, il faudra pourvoir à leurs besoins, mais celles-là comprendront bien que l'on agit ainsi dans l'intérêt de leur famille et pour sauvegarder la vie de leurs enfants ; elles sauront vivre avec économie et se contenteront d'un secours relativement faible, en tout cas inférieur à la somme qu'il aurait fallu payer pour envoyer isolément à la campagne chacun des membres de cette famille.

Ici encore l'œuvre peut agir progressivement, elle peut commencer par ne s'occuper que d'une seule famille. Mais pour qu'elle donne son plein effet, il faut se mettre directement, comme le fait la Ligue fraternelle des Enfants de France, en relation avec les comités régionnaires et tous les adhérents des cantons ruraux. Ceux-ci auraient pour mission de rechercher les maisons inhabitées pendant la saison d'été et de les obtenir du propriétaire pour un loyer minime.

E. — *Colonies d'Internat.*

En France, et surtout à Paris, la colonie d'internat paraît avoir les préférences de tous les organisateurs. Voici en quoi elle consiste : on envoie les enfants par groupes plus ou moins nombreux, sous la direction d'instituteurs ou d'institutrices en général, dans les locaux aménagés en vue de ce séjour : écoles rurales,

fermes, habitations d'été mises à la disposition des comités par de riches propriétaires, ou bien encore villas scolaires (*Ferienheime*) acquises ou construites spécialement pour cette destination : quant à ce qui regarde l'administration intérieure, il y a lieu de distinguer le système du pensionnat et celui de la régie ; dans le premier l'alimentation des colons est confiée pour un prix fixé d'avance à un hôtelier, à un aubergiste de la localité ; dans le second c'est le comité qui procède directement aux achats nécessaires et nourrit ses pupilles.

La réunion en groupe des enfants procure des avantages nombreux et appréciés tant au point de vue de l'hygiène et de l'alimentation qu'au point de vue de la sécurité matérielle et morale.

Pour diriger et surveiller tout ce petit monde turbulent un règlement est chose nécessaire. Dès 1889, M. Cottinet en donnait l'ébauche d'un. Voici celui adopté par la colonie du XI^e arrondissement de Paris installée à Mandres-sur-Vair (Vosges), qui a pour but de rendre le séjour le plus agréable possible.

MATIN

De 6 h. à 7 h. 1/4. Lever, toilette lit.

De 7 h. 1/4 à 7 h. 3/4. Petit déjeuner.

De 7 h. 3/4 à 8 h. Visite de propreté. Récréation dans la cour.

De 8 h. à 9 h. Correspondance Compte-rendu.

De 9 h. à 10 h. Gymnastique, mouvements d'ensemble et de marche.

De 10 h. à 11 h. Promenade sur route ou récréation sous la marquise.

De 11 h. à 1 h. Grand déjeuner. Récréation dans le parc.

SOIR

De 1 h. à 4 h. Promenade au bois.

De 4 h. à 4 h. 1/2. Goûter.

De 4 h. 1/2 à 5 h. Récréation dans le parc.

De 5 h. à 6 h. Gymnastique aux appareils.

De 6 h. à 7 h. Récréation dans le parc.

De 7 h. à 8 h. Dîner et promenade dans la cour.

A 8 h. 1/2. Coucher.

La surveillance, qui est la grand'pierre d'achoppement dans le système familial, est rendue très facile. Paris prend des instituteurs et des institutrices. Leur tâche est souvent difficile et délicate. Garder sous le même toit des enfants d'origine, d'éducation et de caractères divers, veiller à toute heure du jour sur leur bien-être et leur sécurité, les soigner quand ils sont malades, occuper leurs longs loisirs, leur éviter la nostalgie du foyer familial, utiliser leur séjour à la campagne pour leur faire comprendre et apprécier les travaux des champs, les productions du sol et les beautés de la nature, est une mission qui exige des maîtres et des maîtresses beaucoup de tact, de dévouement et d'expérience. Aussi prend-on des personnes éprouvées et qui déjà ont dirigé plusieurs colonies quelques années de suite. Ainsi celles-ci bénéficient de l'expérience de leur directeur : des traditions s'établissent, des améliorations s'y poursuivent avec méthode. Les instituteurs mariés sont pris de préférence, parce que la femme est un auxiliaire précieux, même pour les colonies de garçons.

On veille à ce que les enfants prennent des habitudes de propreté. Ils sont chargés du soin des dortoirs, ils font leur lit, apprennent souvent à cirer leurs chaussures, à prendre soin de leurs vêtements, à manger avec une serviette, à changer de linge toutes les semaines, excellentes leçons pratiques dont ils peuvent retirer plus tard un grand profit ; ils balayent à tour de rôle les chambres après avoir arrosé les parquets de manière à éviter la poussière ;

s'ils sont au bord de la mer, ils sont conduits en groupes pour prendre des bains ; certaines colonies même, installées à la campagne, ont un local spécialement aménagé pour permettre aux enfants de prendre un bain une fois ou deux par semaine. Autant de soins hygiéniques et de propreté que l'enfant ignorerait complètement le plus souvent.

La nourriture est saine et suffisante sans être trop recherchée ni trop abondante. On doit en effet procurer à ces enfants la nourriture nécessaire pour que la cure au grand air produise ses effets, mais on ne doit pas vouloir les « engraisser » par une suralimentation continue, car alors revenus chez eux les effets temporaires disparaîtraient vite pour faire place au dégoût et à l'ennui.

Voici le menu de la colonie de santé du Comité rouennais installée à Mesnil-Esnard :

Déjeuner : soupe, chocolat deux fois par semaine.

Dîner : un plat de viande, légumes.

Goûter : pain et beurre.

Souper : soupe, lait, œufs, dessert.

L'Œuvre des Colonies scolaires de vacances de la rue de Louvois donne, elle aussi, une fois par jour de la viande à ses pupilles. C'est je crois un minimum qu'il ne faut jamais dépasser.

La nostalgie du foyer n'est pas à craindre. L'enfant, vivant en commun, s'habitue vite à sa nouvelle vie, il se fait de petits camarades qui ont le plus souvent les mêmes goûts que lui, qui prennent part à ses jeux et à ses ébats ; puis le directeur est là qui

organise des promenades, des excursions ayant pour but des châteaux ou des monuments historiques. Bien mieux on organise une fête de famille, consistant en une soirée récréative donnée aux paysans avec chœurs, intermèdes de gymnastiques, illuminations, retraites aux flambeaux, comme cela existe à Mandres-sur-Vair. Parfois le séjour des jeunes colons à la campagne s'agrémenté d'événements locaux : aussi les petits Parisiens pourront assister à la distribution des prix des enfants de la commune et en faire une cérémonie accompagnée de chœurs, de chants et de danses.

D'ailleurs demandons aux enfants s'ils sont contents de leur séjour, s'ils se sont habitués sans peine à leurs camarades et à leurs maîtres. « Au seul rappel de notre nom, dit le rapporteur de l'Œuvre des colonies scolaires de vacances, les figures s'éclairaient ; les enfants revivaient en un moment tout le bonheur passé. Il en est des ingrats même qui m'ont avoué n'avoir pas eu le temps de penser à leurs familles. Presque tous auraient voulu repartir après avoir embrassé leurs parents. »

La direction et la surveillance des colonies d'internat sont en général données à des instituteurs et des institutrices. C'est ce qu'a fait Paris surtout et les œuvres municipales en général. Des œuvres privées ont imité cet exemple. M. Legoy recrute son personnel parmi les instituteurs et institutrices titulaires ou adjoints des écoles de la capitale ; de même la Ligue des enfants de France pour sa colonie de Malo-les-

Bains en a confié la direction à M^{me} François, institutrice à Béthune. D'autres œuvres, telle la Société de Saint-Vincent-de-Paul de Lyon a donné la surveillance à des séminaristes pour les garçons, aux religieuses de l'école de Monsols pour les jeunes filles. Ou bien ce sont des personnes dévouées, qui ne reculent pas devant la lourde charge qui se font même un plaisir de surveiller les enfants, telles aux Bezards, M^{me} Louis d'Eichtal, morte en 1903, puis M^{lle} Moreau, M^{me} Lang à Ymare pour l'Œuvre Israélite des séjours à la campagne, M. et M^{me} Coudirolle à Châtillon-sur-Loire, M^{lle} Elise Hunsinger à Coutainville (Manche) pour l'Œuvre de la Chaussée du Maine.

Les directeurs ont certainement une grande responsabilité, s'ils ont à cœur de remplir strictement tous les devoirs. L'œuvre de M. Legoy, rue de Louvois, fait signer un règlement qui peut être pris comme un modèle.

RÈGLEMENT DES MAÎTRES

Surveillance active et de tous les instants. Discipline paternelle, mais rigoureuse.

Faire peser les enfants à l'arrivée ; après chaque semaine écoulée et la veille du retour — en tenant état pour le rapport général.

Noter avec soin (en les signalant, en cas de besoin, au président) les incidents de toute nature.

En cas de maladie ou d'accident, en aviser le président par lettre explicative, précédée, si besoin est, d'une dépêche et

accompagnée d'un certificat médical d'un docteur de la localité, susceptible d'être remis, le cas échéant, à notre assureur.

Envoyer journallement, au siège social, une carte postale *illustrée* (chaque jour une vue différente de la localité ou environs) sur l'état sanitaire général de la colonie. Si quelque enfant est visé sur la carte quotidienne, ne le désigner *uniquement* que par son numéro.

Echanger, chaque samedi, une carte confraternelle avec les autres colonies. (Remettre, au retour, au président les cartes recues de ce chef).

Dès l'arrivée dans la localité, rendre visite au maire, lui présenter les compliments du président et du conseil d'administration et lui remettre le certificat médical collectif de la colonie délivré par le président du comité médical de l'œuvre.

Veiller à ce que les enfants écrivent à leurs parents : dès leur arrivée à la colonie, puis chaque semaine et enfin, pour les aviser des lieu, jour et heure, de leur retour à Paris.

Envoyer chaque semaine, au président, une lettre-rapport très succincte sur la vie de la colonie accompagnée des menus des jours écoulés.

Tâcher de faire le plus d'adhérents possible dans la localité, parmi les personnes riches et charitables et les commerçants, en faisant ressortir, à ces derniers surtout, que plus nombreuses seront les adhésions recueillies, plus favorables seront nos dispositions à envoyer de nouveau des colons dans le pays.

Inciter, dès le début, les enfants à préparer les chants, réceptions, etc., pour la fête des récompenses dont le programme sera inséré au Rapport général.

A cette fête, il y aura lieu d'inviter, quelque temps d'avance, le maire, les adjoints, les notabilités et personnes riches et cha-

ritables de l'endroit. Si le public est un peu nombreux, faire faire, par un enfant, une quête pour la création de bourses qui porteront le nom de la localité.

Les première et deuxième récompenses devront être attribuées aux deux enfants désignés, au scrutin secret, par les suffrages de leurs camarades.

Chaque directeur de colonie devra avoir un appareil photographique et prendre une douzaines de vues pittoresques susceptibles d'être reproduites suivant les besoins de notre propagande (12 plaques aux frais de l'œuvre). Ces photographies seront annexées au Rapport général que chaque directeur adressera au président dans la quinzaine qui suivra le retour de la colonie et, au plus tard, le 30 septembre.

Si les enfants veulent payer chacun leur épreuve, les faire photographier en groupe, par un professionnel. Réserver une épreuve supplémentaire et la remettre au président aux frais de l'œuvre (si cela est exigé par l'opérateur).

Toutes communications d'ordre particulier et l'avis concernant le retour de la colonie seront envoyés à l'adresse personnelle du président.

Chaque directeur de colonie est invité à se munir :

1° D'un carnet (ou cahier) comportant une page réservée à chacun des enfants. Cette page contiendra les nom, prénoms, adresse et numéro du colon ; l'argent de poche reçu des parents ; les dates et montant des versements faits à l'enfants ; les incidents ou notes concernant celui-ci. Le dit carnet sera remis au président au retour de la colonie ;

2° D'une pharmacie de poche contenant, notamment :

Eau de mélisse	Epingles de nourrice
Arnica	Bandes de toile
Ammoniaque	Acide phénique
Sels anglais	Ciseaux
Laudanum	Pince à écharde
Baudruche gommée	Perchlorure de fer
Alun	Lancette
Amadou	Coton hydrophile

Charpie anglaise.

Ne pas manquer, la veille du retour de la colonie, de faire écrire des lettres de remerciements aux personnes et par les enfants qui seront indiqués par le trésorier général. Copies de ces lettres seront remises au président, en même temps que le Rapport général.

Une somme pourra être fixée par le conseil pour frais imprévus (excursions, etc...). Le montant ne devra jamais en être dépassé sans autorisation préalable du président et un état détaillé de la somme dépensée sera remis au trésorier général.

Le directeur devra veiller avec soin à ce que les colons soient revêtus du brassard au nom de l'œuvre au cours des promenades, visites et au retour de la colonie.

Je soussigné, directeur de la colonie de... déclare avoir pris connaissance du présent règlement et m'engage à m'y conformer en tous points.

Annexe au Règlement des Maîtres.

Au point de vue de la garantie de l'Œuvre concernant l'assurance, il est instamment recommandé aux directeurs de colonies, en cas d'accidents corporels :

1° De prévenir immédiatement le président — par dépêche au besoin — de l'accident survenu, de l'état du blessé, etc... ;

2° D'exposer dans une note détaillée les causes de l'accident et de transmettre d'*urgence* cette note au président, en l'accompagnant de tous les témoignages écrits recueillis à ce sujet ;

3° De ne prendre, vis-à-vis de tiers aucun engagement — verbal ou écrit — notamment touchant la reconnaissance de la responsabilité éventuelle de la victime ; de s'abstenir de toute transaction et de n'accepter aucun paiement indemnitaire à quelque titre que ce soit, sans autorisation préalable du président.

L'OEuvre s'étant engagée à observer une stricte neutralité en fait de croyances ou d'opinions, les maîtres (ou maîtresses) voudront bien s'abstenir de toute conversation politique ou religieuse devant les enfants et interdire à ceux-ci, dans la colonie ou en excursions, tous chants ayant un caractère plus ou moins tendancieux.

Du reste, ne jamais permettre de chants quelconques dans la localité où réside la colonie. En dehors, toute liberté à cet égard, sous la réserve indiquée ci-dessus et étant entendu que les chants interprétés ne seront ni immoraux, ni obscènes.

Les villas scolaires ayant en général des locaux trop restreints, les œuvres ne peuvent y faire séjourner à la fois qu'un nombre limité de leurs protégés. C'est pour y remédier qu'elles font des envois successifs, le plus souvent deux, pendant la durée des vacances ; à peine une première série de colons est-elle partie qu'on nettoie les locaux pour en recevoir une seconde. Bien mieux, quand les œuvres possè-

dent les villas en propriété, elles les ouvrent souvent avant la période des vacances pour ne les fermer qu'à la fin de septembre ou 15 octobre, permettant ainsi aux enfants de profiter des avantages de l'automne, époque de l'année la plus fertile en bénéfices, d'après le compte rendu de tous les organisateurs. C'est ainsi qu'à Mandres-sur-Vair le XI^e arrondissement envoie à partir du 8 juin 1.000 enfants par séries de 200 à la fois ; le VII^e à Saint-Germain-en-Laye en envoie 5 ou 6 successivement. Et on pourrait citer toutes les œuvres qui ont acheté ou construit des établissements.

De plus, souvent les sexes sont séparés, du moins pour les colonies qui s'occupent d'enfants de dix à quatorze ans. Au début le pasteur Bion réunissait filles et garçons ; le XVIII^e arrondissement envoie simultanément 136 garçons et 136 filles à Buzancy, qui vivent ensemble sans qu'il en résulte le moindre inconvénient sous le rapport de la conduite, de la tenue et des mœurs, d'après les comptes rendus. Mais cette habitude n'a pas prévalu, les avantages étant trop minimes, et trop nombreux et trop graves les inconvénients auxquels on pouvait s'exposer.

Le système collectif a prévalu en France et a les sympathies de beaucoup d'hommes qui se sont occupés de cette question. C'est l'opinion de M. André, fondateur de l'Œuvre des voyages scolaires ; du Dr Venot, rapporteur de la colonie du VII^e arrondissement ; de M. Boutroux, rapporteur de la Ligue des enfants de France qui, remarquons-le, ne met guère

en pratique que le placement familial : de M. de Lassuchette, directeur des Saines Vacances : de M. Legoy, président de l'Œuvre des colonies scolaires de vacances : de M. Max Turmann dans son bel ouvrage sur *L'Education populaire*, couronné par l'Académie française : de l'abbé Bruneau, créateur des colonies catholiques lyonnaises : de l'abbé Vallier, directeur de la colonie de Verrières (Loire), enfin de la plupart des délégués aux Congrès de Paris (1889), Genève (1896), Paris (1900), Bruxelles (1903) et Paris (1905).

Tous les rapports des colonies municipales de Paris sont unanimes à constater les bons résultats. On n'a jamais reçu, ajoutent-ils, de plaintes relatives au groupement des enfants colonisés, au contraire la joie communicative épanouit les figures et contribue à la régénération.

Cependant M. le pasteur Comte, de Saint-Etienne, critique la discipline trop rigoureuse de la colonie d'internat et lui reproche de prendre un air de caserne ; « Si vous enfermez les enfants dans une maison, le séjour à la campagne ne sera que la continuation de l'école, tout sera fait méthodiquement au son de la cloche ; vous rendrez la campagne odieuse à ces enfants à qui vous empêcherez de goûter la vie en plein air. » Sans doute cela est vrai si la surveillance est trop rigoureuse.

Mais tel n'est pas le fait de la plupart des colonies. Et puis quel éducateur niera l'utilité de la discipline, pourvu qu'elle soit bien comprise et sagement modé-

rée, comme instrument de dressage et comme moyen efficace d'assouplir la volonté, de réformer le caractère, d'accoutumer au devoir ?

Mais vienne une maladie contagieuse à se déclarer, telle que rougeole, scarlatine ou autre, c'est alors qu'apparaissent les inconvénients de toute vie en commun et on peut le dire de l'encombrement. En effet les œuvres prennent le plus d'enfants possible, il y en a tant qui ont besoin du grand air, et souvent leur place au dortoir est très restreinte. N'empêche, on se presse un peu plus, et la journée au grand air vient réparer le lendemain les mauvais effets d'une nuit passée dans un local trop étroit.

De plus, il est à craindre que, dans certaines villas scolaires où l'on a voulu trop bien faire, l'enfant ne s'habitue trop vite au bien-être, à la bonne chère, y prenne le goût de luxe qu'il ignorait dans la mansarde de ses parents ; ramené chez lui il va s'ennuyer au souvenir de l'heureux séjour qu'il a fait là-bas et peut-être même quittera-t-il le toit familial. C'était l'idée qu'émettait M. Fiedler (1) dans un article du *Correspondant* en 1901. Ce même auteur ajoutait que les Allemands, gens plus pratiques que nous, savaient se contenter de bâtiments provisoires et simples, donnant des garanties au point de vue hygiénique surtout.

Enfin le prix de revient est très élevé, c'est surtout le grand désavantage. Les Caisses des écoles de

1. L. Fiedler. « Choses d'Allemagne », 1901, *Correspondant*.

Paris dépensent de 2 fr. 92 à 3 fr. 50 par jour et par enfant, les œuvres privées de 2 francs à 2 fr. 50, certaines même comme l'Œuvre des colonies scolaires de vacances ne donnent que 1 franc à 1 fr. 75, mais n'empêche, le prix de revient de la colonie d'internat est et restera toujours supérieur à celui du placement familial.

Diverses conditions influent d'ailleurs sur le prix de revient. Le placement en internat ne peut être avantageux au point de vue économique qu'à la condition d'utiliser les locaux pendant toute l'année. En effet lorsqu'on possède une villa scolaire, si les enfants n'y séjournent que pendant deux ou trois mois de l'année, si les locaux restent inoccupés pendant neuf mois, les frais généraux (amortissement, entretien des bâtiments, impôts, etc.), sont exactement les mêmes que si la villa était occupée toute l'année. C'est là un désavantage de ce système, mais nous verrons plus loin qu'il est de nombreux moyens d'y remédier.

F. — *Jardins ouvriers.*

Sauvegarder le plus grand nombre d'enfants possible, les placer dans les meilleures conditions de lutte anti-tuberculeuse, tel est le désir et le but de toutes les œuvres s'occupant de colonies de vacances. Mais une raison majeure empêche parfois leur extension : faute d'argent on est obligé de s'arrêter en chemin et de borner son action préventive.

Cependant, si l'enfant malade ou convalescent ne peut, par suite de raisons pécuniaires, partir pour quelque colonie, on peut encore beaucoup pour lui, on peut, dis-je, lui procurer du bon air, de la lumière et du soleil. Dans *les jardins urbains*, l'enfant va jouer, gambader, faire provision d'un air plus pur que celui qu'il respire dans sa mansarde. Leur promoteur, le professeur Letulle, insiste non seulement pour qu'on multiplie les jardins publics qui jouent le rôle de réserve d'air, mais encore pour que dans chacun d'eux, il y ait autant que possible, en dehors de l'espace réservé aux promeneurs comme par le passé, des endroits spéciaux réservés exclusivement aux usages suivants : 1° aux jeux des enfants ; 2° aux sports des adolescents et des adultes ; 3° aux malades qui ont besoin de faire une cure d'air.

Les deux premières catégories nous intéressent en ce qu'elles permettent aux enfants et aux adolescents, qui ne peuvent participer aux bénéfices des colonies de vacances, de jouir des avantages relatifs du plein air dans l'intérieur des villes.

Ces jardins devront être assez nombreux et d'étendue restreinte de façon à les multiplier et à ne recevoir qu'un nombre limité d'enfants, de manière à rendre la surveillance plus aisée et à diminuer les chances de contagion. Sans doute celle-ci est toujours à craindre quand il y a une réunion d'enfants, aussi doit-on prendre quelques précautions pour la réduire au minimum.

La surveillance à ce point de vue se fera par les mères elles-mêmes, comme chacun de ces jardins aura une clientèle fixe ou à peu près, les habituées s'apercevront facilement du moindre trouble dans la santé d'un enfant qui les fréquente, et pourront veiller par elles-mêmes à son éloignement et à son isolement.

D'ailleurs il serait puéril d'insister sur ces dangers de contagion, car les enfants des ouvriers, s'ils ne rencontrent pas dans le grand air du jardin public se rencontreront malgré tout dans la promiscuité des appartements et des rues de la ville, et nul n'osera dire qu'alors les dangers de contagion ne soient encore bien plus grands que dans ce dernier cas.

L'installation de ces jardins urbains étant assez difficile à obtenir, car les villes, toujours gênées par les conditions économiques et budgétaires, sont avares de leurs terrains ayant une grande valeur en général, des philanthropes ont pris l'initiative dans ces dernières années de préconiser la création de *jardins ouvriers*.

Dans ce but, les œuvres louent ou achètent dans les quartiers excentriques ou les faubourgs des grandes villes des terrains inoccupés, parfois des terrains à bâtir qui ne trouvent pas preneur pour le moment, et les découpent en un certain nombre de carrés. Chacun de ces lopins de terre est mis à la disposition d'une famille pauvre, soit gratuitement, soit pour un très léger loyer, mais à la condition qu'elle cultive ce jardin. Parfois les œuvres mettent

à la disposition de leurs protégés les semences, engrais, instruments aratoires dont ils ont besoin. Le père fait les gros ouvrages dans ses heures de liberté, la mère et les enfants arrosent les plantations, arrachent les mauvaises herbes et récoltent les légumes. Certaines familles ont même pris l'initiative d'y construire une cabane ou une tonnelle qui leur permet d'y passer plus de temps, de s'y abriter des rayons du soleil et de la pluie et au besoin d'y prendre parfois un repas.

Ces jardins, en donnant à la famille un supplément de ressources et une augmentation de bien-être, permettent au travailleur de respirer pendant quelques heures un air relativement sain et vivifiant, et sont à la fois une œuvre d'assistance de premier ordre et une œuvre hygiénique à encourager.

Supposez maintenant que la mère s'y rende chaque jour avec ses deux ou trois enfants pour y passer quelques heures, la journée si possible, et n'en revenir que le soir vers sept ou huit heures, supposez qu'elle répète ce déplacement assez souvent, deux ou trois par semaine pendant les vacances, voilà une colonie familiale établie à peu de frais ! Et les résultats seraient excellents. Ces quelques heures passées au grand air, c'est un moyen de choix pour combattre la déchéance organique, renforcer la résistance individuelle et par suite diminuer le nombre des candidats à la tuberculose. Aussi ces jardins devraient-ils exister partout. C'est le devoir de tous les hygiénistes et de tous ceux qui s'intéressent au

sort et à la santé des enfants du peuple de répandre partout ces idées et d'en favoriser la réalisation.

Cette œuvre des jardins ouvriers a été inaugurée par une femme de bien, M^{me} Hervieu, à Sedan, en décembre 1889. Elle s'adressait alors à une seule famille. En 1891 elle avait 14.000 mètres de terrain mis à la disposition de vingt et un ménages. Depuis lors bien des personnes se sont intéressées à ces œuvres parmi lesquelles nous citerons l'abbé Lemire, le Dr Lancry, Louis Rivière, le Père Volpette, et un congrès international des jardins ouvriers fut tenu à Paris en 1904, aux travaux duquel prirent part un grand nombre d'hygiénistes parmi lesquels nous citerons Grancher, Robin, Letulle, Calmette, Lemièrre, Sersiron.

A la date du congrès, 87 villes françaises possédaient des œuvres de jardins ouvriers, couvrant un espace de 270 hectares, d'environ 6.453 lots, apportant aide et assistance à 46.144 personnes. A Paris, le Dr Paul Petit, dans un rapport au Congrès de la Tuberculose, nous dit que le département de la Seine comptait au 31 juillet 1905 treize œuvres de jardins ouvriers représentant un total de 206 jardins et une surface de 22.370 mètres carrés. Cinq de ces groupes ont des jardins dans Paris même, les autres en banlieue, ceux de Paris louent des terrains vagues appartenant à l'Assistance publique. Sur la proposition du Dr Calmette, le congrès a adopté un vœu demandant que les pouvoirs compétents mettent à la disposition des œuvres de jardins ouvriers les vas-

tes terrains inoccupés et détenus par le génie militaire.

Ces jardins ouvriers, avons-nous dit, sont tous choisis pour permettre aux enfants des familles pauvres de se régénérer à la vie et au grand air. Dans le même ordre d'idées, une œuvre belge, le « Rayon de Soleil » a acheté aux environs de Bruxelles un terrain d'environ 1 hectare, situé 63, rue Saint-Lambert, à Woluwe-Saint-Lambert. Les promoteurs ont aménagé à leurs frais des pelouses où les enfants peuvent jouer à leur aise et des jardinets qui sont donnés à cultiver aux plus méritants. Des instruments de jardinage, des semences sont donnés aux petits travailleurs, parfois des leçons de choses y sont ajoutées. La propriété est ouverte toute l'année : chaque dimanche, chaque jour de congé, ainsi que pendant toutes les vacances les enfants peuvent venir y passer quelques heures, la journée, si bon leur semble. De plus, cette œuvre destinée aux enfants nécessiteux et ayant besoin d'air est absolument gratuite, les fondateurs ont jusqu'à présent fait face à tous les frais annuels. Sur la propriété est construite une habitation pour le gardien et sa famille, ainsi qu'une cabane servant de refuge pour les enfants en cas de mauvais temps. Cette œuvre a produit d'excellents résultats pour le plus grand bien des enfants et adolescents qui peuvent en bénéficier.

En résumé les jardins ouvriers peuvent constituer la *colonie urbaine familiale* ; mais là même où les ressources sont encore insuffisantes pour installer

une œuvre de ce genre on peut déjà faire quelque chose en établissant des colonies urbaines, ou plutôt ce que les Allemands ont appelé les demi-colonies.

G. — *Colonies urbaines ou demi-colonies.*

En Allemagne, à Berlin en particulier, existe depuis quelques années un système de colonie qui a donné d'excellents résultats : ce sont les demi-colonies ou *stadt-colonie* qui permettent aux enfants de passer la journée à la campagne hors de l'air malsain des villes.

Le midi les enfants quittent leurs familles, rejoignent leurs petits camarades de la ville et tous, sous la conduite d'une personne dévouée, la plupart du temps un instituteur, « sont emmenés hors la ville, dit le professeur Landouzy, dans les bois et près des lacs entourant la ville, transportés gratuitement par trains spéciaux, tramways électriques, bateaux à vapeur et omnibus. Ils débarquent devant l'abri spécial, le baraquement léger installé spécialement pour eux dans la forêt ou près d'un lac. Le goûter, lait et tartines, est servi sur de longues tables ; puis ce sont les jeux, les promenades, les bains, les chœurs chantés. A sept heures, sur les mêmes tables, se dresse le souper ; à huit heures on retourne à la ville pour recommencer le lendemain, car c'est chaque jour, pendant les vacances, que les enfants sont ainsi

conduits hors la chaleur et l'odeur malsaine des villes, retrempés dans l'air pur, exercés en pleine nature ».

Leipzig n'a pas tardé à imiter Berlin, puis ce fut Zurich qui appela ces sortes de promenades à la campagne des stations de lait.

Les résultats précis n'ont pas été publiés à propos de cette organisation, sauf à Leipzig où on a vu, en trois semaines, le poids des enfants ainsi traités augmenter de 550 grammes. Partout ailleurs les directeurs sont unanimes à relater le bon effet général sur l'organisme de l'enfant malade.

Dès 1901, Berlin possédait 23 comités de demi-colonies qui envoyaient 1.150 enfants soit vers les lacs, soit dans les bois qui l'entourent, entre autres à Treptow, Renickendorf, Schoenhausen, Mariendorf. En 1902, c'étaient 12.699 enfants qui profitaient des avantages des colonies demi-urbaines, c'est-à-dire près du tiers des pupilles envoyés en colonies.

En Allemagne aussi, l'Association de la Croix-Rouge a créé aux abords des villes, dans des parcs ou des bois, des stations de repos, destinées aux convalescents, aux personnes affaiblies ou atteintes de maladies chroniques, stations qui ne sont ouvertes que pendant la journée : les malades arrivent le matin entre huit et dix heures et repartent le soir entre sept et neuf heures, les compagnies de chemins de fer et les tramways consentant à des réductions importantes pour le transport de ces colons. Les constructions sont très sommaires : ce sont des bara-

quements démontables, fournis gratuitement par la Croix Rouge : elles comprennent une cuisine et un hangar pour abriter les malades en temps de pluie ; le terrain est mis gratuitement à la disposition de l'œuvre par l'Etat ou les municipalités. L'aménagement d'une telle station ne coûterait que 5 à 6.000 fr., le repas revient à 38 centimes.

Aujourd'hui un certain nombre de grandes villes ont organisé deux stations de repos, une pour les hommes et une pour les femmes. Pour permettre aux mères de famille de bénéficier du séjour, on les autorise à amener avec elles leurs plus jeunes enfants.

Sans doute le but poursuivi ici est différent de celui des colonies scolaires, il s'agit plutôt d'une cure d'air pour des malades déjà atteints. Mais ne serait-il pas très facile de créer quelque chose dans ce genre pour abriter, pendant les jours de vacances, les écoliers simplement anémiés.

On peut dire que ce mode de demi-colonies est à peu près inconnu en France. Cependant il nous faut signaler quelques tentatives heureuses qui méritent d'acquiescer un plus grand développement.

En 1903, le Dr Boureille et MM. Laurent et Blondel, s'occupant de prophylaxie anti-tuberculeuse, fondaient à Paris un comité composé de 12 membres sous le nom de « l'Air Pur ». Ils se proposaient d'envoyer une ou deux fois par semaine des enfants errants et non gardés par leurs familles, aux bois de Boulogne et de Saint-Cloud : les enfants seraient

choisis dans les quartiers des Ternes, Batignolles, Monceau et Neuilly.

De même aussi, en 1903, le Patronage Mouffetard, dirigé par M^{me} la comtesse de Vibraye créait dans la banlieue de Paris une maison de campagne destinée à recueillir chaque dimanche les jeunes filles pâles et anémiées du quartier et à qui une journée de grand air ferait beaucoup de bien. Le prix de revient s'élèverait seulement à 1 franc par jour et par tête.

La même année c'est aux enfants plus jeunes que M^{lle} Chaptal s'adressait. Toujours dans le même but qui est de procurer un peu de cet air pur qui manque dans les logements insalubres, elle organisait, pendant les mois d'août et de septembre, des journées en plein air pour les femmes nourrissant leurs enfants. Soixante mères furent emmenées avec leurs nourrissons par de belles journées dans les bois de Clamart, à des endroits choisis d'avance, et passèrent la journée de 8 heures du matin à 6 heures du soir. Grâce à une entente avec un restaurateur du voisinage, une voiturette était amenée dans le bois, chargée de portions de viande et de légumes pour la modique somme de 0 fr. 60, et le repas se faisait en plein air. Le succès fut merveilleux pour la santé des mères et des nourrissons. En 1904 les pluies nombreuses de l'été rendirent les promenades au bois moins fréquentes. Aussi est-ce pour remédier à cet inconvénient que M^{lle} Chaptal a demandé l'autorisation de construire dans la forêt de Clamart un

léger baraquement pour abriter ses protégés en cas de pluie.

A notre avis, ces demi-colonies sont en quelque sorte le complément nécessaire des colonies de vacances. En effet, une fois le triage fait parmi les postulants, et lorsque ceux qui doivent profiter des colonies sont désignés, il reste encore malheureusement beaucoup d'enfants qui sont pâles et anémiés, et auxquels une large demi-journée répétée chaque jour pourrait suffire amplement pour réveiller la nutrition ralentie. Les familles aisées emmènent leurs enfants passer un après-midi à la campagne, elles en savent les bienfaits ; ce serait le même avantage procuré aux enfants des classes pauvres.

Pourquoi en France, pays de générosité et de dévouement, ne créerait-on pas un plus grand nombre de ces stations de cure d'air dans le voisinage des villes où l'enfant pourrait se rendre et y passer la journée ? Que faut-il pour installer ces colonies urbaines ? Très peu de choses, un jardin, un parc, un bois situé aux environs de la ville, un léger abri en cas de pluie, et surtout une personne de dévouement pour recueillir et grouper ces enfants et les surveiller pendant tout l'après-midi. L'Allemagne nous a montré la voie et chaque année retire de cette institution d'excellents bénéfices. C'est à nous de suivre son exemple et au besoin de la surpasser.

H. — *Durée du séjour.*

Pour que ce régime d'exercice au grand air produise des résultats tangibles et certains, il faut que le séjour en colonie soit suffisamment prolongé.

Or, la durée est très variable. Il se prolonge seulement quinze jours à Bruxelles. Bâle a assuré à ses colons en 1899 deux semaines de cure. Berne vingt jours, Aaran, Coire, Neufchâtel trois semaines, Genève vingt-cinq jours. En Allemagne et en Autriche on s'efforce de prolonger le séjour pendant quatre semaines. En Moravie il dure de cinq à six semaines, en Galicie de quatre à dix ; en Espagne et en Italie un mois en moyenne ; en Hollande il dure six semaines pour les plus maladifs. En Russie la durée du séjour n'est pas uniforme, mais elle atteint un ou deux mois.

En 1882, le congrès de Genève avait déclaré en principe qu'une cure d'air de trois semaines était suffisante. Les Caisses des écoles ont adopté une durée de vingt et un jours. Dans son rapport à l'Exposition de 1900, M. René Leblanc émet l'avis qu'il y a plus d'inconvénients que d'avantages à laisser les enfants trop longtemps éloignés de leurs parents, c'est-à-dire plus de trois semaines à un mois : « la curiosité s'épuise, l'ennui les gagne ».

Beaucoup d'œuvres privées ne procurent que vingt à vingt-cinq jours de séjour : au bout de ce temps les bénéfices paraissent acquis ; il n'y aurait

donc aucun intérêt à prolonger le séjour. On est même allé jusqu'à dire qu'il était préférable de réduire la moitié du séjour, de manière à faire participer un plus grand nombre.

Tel ne paraît pas être l'avis du fondateur des colonies en France, Cottinet : « Presque toutes les colonies étrangères se contentent de trois semaines avec une tendance récente à augmenter ce délai. Mais prétendra-t-on qu'un anémique extrait de la sentine colossale d'un Paris, en sorte dans un état qui n'exige pas pour sa cure d'air plus de durée, plus d'intensité, qu'il n'en faut à celle d'un écolier de Zurich ? »

Oui en effet un mois n'est pas trop pour que l'enfant retire des bénéfices sérieux. C'est ce qu'ont compris beaucoup d'œuvres privées tant à Paris qu'en province, en prolongeant ou plutôt en fixant le séjour à un mois. D'ailleurs les vacances scolaires durant à peu près deux mois, cela permet aux administrateurs de faire deux envois successifs, deux séries de colons.

En effet à quoi bon faire la chose médiocrement ? Ne vaut-il pas mieux la parfaire pour quelques-uns ! Cottinet va même plus loin puisqu'il conseille de prendre autant que possible les mêmes enfants deux ou trois ans de suite. « Une saison dit-il, donnera ce que l'on appelle le coup de fouet à l'organisme, mais seule la répétition de la cure y emmagasinera, y capitalisera la santé. »

Le pasteur Le Comte est d'avis de prolonger le séjour le plus longtemps possible :

« Dans les vingt premiers jours de sa vie de montagnard l'enfant ne profite pas ou peu. Il traverse la période de l'adaptation au milieu, il a de la peine à s'habituer à la nourriture lactée. Le pain bis lui répugne... Ce n'est que dans la seconde période de son séjour que les forces reviennent à l'enfant, que ses joues se remplissent, que ses muscles se fortifient, et c'est précisément le moment qu'on choisit pour le ramener dans la mansarde où il étouffe, dans la chambre étroite et surchauffée où il peut à peine respirer... Rendre après trois semaines de vacances l'enfant à sa famille, c'est illogique et cruel, cruel parce qu'on ne fait qu'ébaucher un semblant de traitement et qu'on enlève ces pauvres petits au plaisir des champs ; illogique parce que les frais généraux seraient à peu de choses près les mêmes pour le séjour d'un mois et demi, tandis qu'en ramenant les enfants au bout de trois semaines ou d'un mois, les frais généraux absorbent environ la moitié de l'argent nécessaire pour payer la pension d'un petit colon. »

Ici entre un élément d'appréciation que nous n'avons plus dans les colonies d'internat, c'est la longue période d'adaptation au milieu : tout au plus peut-elle durer cinq ou six jours pour celles-ci. Et alors mettez les enfants *un mois à la campagne*, ils en retireront des bénéfices sérieux. C'est d'ailleurs ce que font beaucoup d'œuvres privées telles que la Chaussée du Maine, la Maison maternelle, la Ligue fraternelle des Enfants de France, les Saines Vacances, et la plupart des œuvres Lyonnaises.

Il serait sans doute souhaitable que l'on puisse prolonger la durée du séjour, mais il ne faut pas

exagérer et il serait insensé de croire que dans la plupart des cas les enfants ne retirent pas un bénéfice marqué d'un séjour de trois semaines à un mois.

La méthode la plus généralement employée pour apprécier le bénéfice du séjour est le calcul de l'augmentation du poids du corps. Un premier fait notoire est qu'en règle générale les enfants gagnent en poids après un séjour de trois semaines, et même, comme cela a été observé à Clichy et à Rouen, continuent à gagner après leur retour en ville.

Si les résultats sont indiscutables il faut cependant remarquer que certaines appréciations sont notoirement erronées. Ainsi par exemple lorsqu'on prend l'habitude de peser les enfants chaque semaine et qu'on ne note pas d'augmentation de poids pendant cette première période, mais seulement pendant les semaines suivantes, il n'est pas juste de dire que l'enfant ne retire aucun bénéfice de son séjour pendant ces huit jours. Ce serait en effet se faire une étrange illusion que de croire que toute cause, qui active les échanges nutritifs, augmente les combustions organiques et relève la résistance de l'organisme, se traduit d'une façon immédiate pour une augmentation de poids : si le premier jour la vie au grand air augmente l'appétit et active les échanges chez l'enfant, il serait puéril et aucun médecin ne tombera dans cette erreur de croire que, dès le lendemain, la bascule, même la plus sensible, va permettre de mesurer ce bénéfice de l'air pur.

L'accroissement en poids noté chez les colons après la seconde ou la troisième semaine de séjour est aussi bien la conséquence des effets utiles ressentis pendant cette première semaine que pendant les deux suivantes, et même après son retour en ville, l'écolier continuera pendant quelque temps à profiter des bons effets de son séjour à la campagne.

Sans aucun doute nous serions très heureux si toutes les colonies scolaires pouvaient prolonger davantage le séjour au grand air. Mais devant les faibles ressources dont disposent les comités, et surtout en considérant le petit nombre d'enfants qui profitent de ce séjour, mis en regard du grand nombre d'enfants pauvres, qui pâtiSSent dans nos cités dans un air confiné et malsain, nous ne croyons pas qu'il soit préférable d'organiser des colonies de vacances avec séjour de deux mois, mais plutôt de faire profiter un plus grand nombre d'enfants de cette cure d'air, en fixant la durée à un mois.

D'un autre côté ces considérations nous permettent d'encourager toutes les œuvres, même celles qui à leur grand regret ne peuvent emmener les enfants qu'une seule semaine. Pour être moins complet le bénéfice n'en est pas moins réel, et le nier ce serait nier l'évidence même et le résultat de la simple observation personnelle. En effet les habitants des villes qui, s'arrachant à leurs affaires, vont passer huit jours à la campagne, sentent bien par eux-mêmes tout le bénéfice qu'ils retirent de ce court séjour au grand air.

Sous le bénéfice de cette observation, nous croyons que les œuvres de colonies scolaires feront sagement de procurer à leurs colons *une cure d'air d'une durée moyenne de trois semaines à un mois*, les cures prolongées, parfois très utiles, restant toujours à l'état d'exception.

D'autre part, si la campagne menée avec tant d'ardeur et de sollicitude, pour faire commencer les vacances scolaires le 14 juillet, portait ses fruits, si le ministère de l'Instruction publique voulait bien accéder aux vœux de la plupart des familles et des éducateurs, ces deux mois de congé permettraient de faire deux envois successifs : le premier du 15 juillet au 15 août, le second du 16 août au 15 septembre et chacun d'une durée de trente jours.

Certaines œuvres cependant ont prolongé leur séjour jusqu'à cinq et six semaines, parfois plus. Nous avons cité déjà l'Œuvre stéphanoise qui va jusqu'à quarante-cinq jours. L'œuvre du Rayon du Soleil fondée par M. Dumontpallier prend ses pupilles pendant cinq semaines, l'Œuvre des Enfants à la campagne de M^{me} de Visme à Rouen six semaines ; toutes les colonies fondées sur le type de l'Œuvre stéphanoise procurent à leurs petits protégés un séjour variant de quarante à cinquante jours.

Enfin des enfants très anémiés et chétifs ont besoin d'une cure d'air plus longue pour réparer leur forces. Là encore la bienveillance des administrateurs est venue à leur secours en *prolongeant leur séjour d'une durée illimitée*. En effet certaines colonies sont

ouvertes toute l'année, permettant ainsi au jeune citadin d'y séjourner deux ou trois mois, parfois d'y passer tout l'hiver. Ainsi l'Œuvre de la Chaussée du Maine pratique le placement familial même en hiver dans 170 familles du Loiret. L'Œuvre israélite des Séjours à la campagne a recueilli, en 1905, dans son château d'Ymare, don de M^{me} la baronne Edmond de Rotschild, vingt-trois enfants, indemnes mais issus de parents tuberculeux, qui y ont résidé pendant trois mois ; la ferme de la Poste aux Bezards qui appartient à la même œuvre, a été ouverte du mois de mai au 10 novembre, permettant d'y recueillir 145 enfants. Cette année même, dans son domaine de l'ublaines, à quelques kilomètres de Meaux, elle se propose de procurer un séjour de trois mois aux enfants plus jeunes de deux à cinq ans, ne faisant pas partie de la population scolaire : une somme de 7.000 francs est allouée à cet effet.

La Colonie infantine scolaire fondée par M^{me} Fortier-Proeschel au Val Fleuri, transportée actuellement à Montfermeil (Seine-et-Oise), est ouverte toute l'année et le séjour y varie d'un à trois mois.

Elle prend les enfants de six à dix ans, trop grands pour les colonies maternelles, trop petits pour les « colonies primaires » et se scinde en deux saisons : l'estivale et l'hivernale. Pendant l'été c'est le régime ordinaire des colonies : jeux, promenades au soleil et au grand air ; pendant l'hiver les enfants partagent la vie familiale que leur assure la colonie et suivent les écoles communales de la localité autant que leur

santé le permet. Tant de bien est assuré pour la modique somme de 1 franc par jour payé par les parents.

Une autre femme de bien, M^{me} Lambla, de Vincennes, vient de fonder une colonie permanente, maritime, sur le même modèle que la précédente, pour procurer aux enfants malades les bienfaits de l'air pur du littoral, quand leurs médecins en auront manifesté le besoin.

D'autres œuvres sont adressées aux plus petits encore. C'est ainsi qu'en 1904 une œuvre d'assistance publique était fondée pour secourir les enfants de deux à sept ans, issus de concierges parisiens. Elle les admet dans la villa des Loges près de la Maison-Blanche à Clamart (Seine) après examen du médecin constatant leur débilité ; ils ne doivent être atteints d'aucune maladie organique ou contagieuse. Au début l'œuvre a admis douze enfants, mais depuis le nombre a progressé. La durée du séjour est illimitée ; mais, afin que les parents ne soient pas tentés de spéculer sur la philanthropie de l'œuvre, ceux-ci sont obligés de payer une mensualité variant de 10 à 25 francs.

Les enfants plus âgés, et au besoin les adolescents n'ont pas été oubliés. En 1904 se fondait l'Œuvre des Cures Rurales de Champrosay (Seine-et-Oise) présidée par M^{me} la comtesse F. de La Rochefoucauld et dirigée par les sœurs de Marie-Auxiliatrice. Elle s'adresse aux jeunes filles de six à seize ans chétives et anémiées, qui peuvent y séjourner d'un à trois

mois. Là elles s'adonnent à des distractions diverses et aussi suivent des cours d'école ménagère et de jardinage simples et en même temps pratiques. La pension est de 2 francs par jour et l'œuvre demande 1 franc aux parents un peu fortunés.

Il nous serait inutile d'insister sur le bien-fondé de toutes ces œuvres qui procurent à leurs protégés un séjour de deux ou trois mois, quand parfois ils ne leur permettent de passer l'hiver à la campagne. A ces êtres chétifs et anémiés à qui un mois de séjour n'aurait pas suffi pour acquérir des forces suffisantes pour lutter victorieusement contre la maladie, toutes ces œuvres sont venues à leur secours, en prolongeant le séjour d'une durée illimitée parfois.

Ces colonies, sorte de sanatoriums préventifs si nous pouvons parler ainsi, rendent des services inappréciables à la santé des enfants et nous ne pouvons mieux faire que de les encourager.

En résumé, sauf pour le cas de séjour prolongé dans l'école rurale, les colonies scolaires ne fonctionnent que pendant l'été, et même pendant deux mois seulement. Leur nom d'ailleurs de colonies de vacances indiquent suffisamment quelles sont les raisons du choix de la saison. Si les colonies scolaires s'adressent exclusivement à des enfants anémiés mais non prédisposés à la tuberculose, dans le sens précis du mot, cette manière de faire paraît suffisante. Cependant pour les œuvres qui possèdent des locaux spécialement aménagés et leur appartenant, il semble qu'il y aurait mieux à faire en ouvrant leurs

maisons toute l'année. On pourrait y envoyer de véritables colonies de vacances, pendant les deux mois d'août et septembre, aussi nombreuses que possible ; mais on pourrait aussi y recueillir pendant le reste de l'année d'autres enfants déjà plus touchés par la maladie, mais jamais nettement atteints de tuberculose, ces derniers ayant leur place dans le sanatorium. Ce n'est pas que le séjour d'hiver ou tout au moins pendant la plus grande partie de l'année ne puisse profiter à tous les enfants, même aux plus vigoureux, mais l'état social et les ressources de l'œuvre ne permettent pas de prolonger l'effort pendant toute l'année. Dès lors, du moment que l'on est obligé de choisir, il est tout naturel de s'arrêter aux mois de vacances qui sont généralement les plus beaux et pendant lesquels l'enfant profitera le plus de son séjour, car pendant les jours pluvieux il reste caserné à l'intérieur des établissements.

Ce choix et cet envoi alternatifs d'enfants de deux catégories différentes sont déjà pratiqués par certaines œuvres françaises telles que la Chaussée du Maine, et notamment en Belgique par la *Diesterweg* d'Anvers ; cette dernière, en 1905, a procuré un séjour de cinq mois à cinquante enfants.

I. — *Œuvre de la Préservation de l'enfance contre la Tuberculose.*

A propos du séjour prolongé, nous voulons parler d'une œuvre récente fondée par le professeur Grancher, qu'on peut appeler le type de la colonie familiale à séjour illimité.

Persuadé qu'il était plus facile de prévenir que de guérir la tuberculose, ce dernier fondait le 7 novembre 1903 l'Œuvre de la préservation de l'enfance contre la tuberculose, œuvre appelée à donner de magnifiques résultats. « Dans une famille, écrivait-il, dont le chef est devenu tuberculeux, il faut, et avant tout, prévenir la contagion qui menace les membres de la famille encore sains, les enfants surtout. Si donc une œuvre, laissant à d'autres œuvres le soin du malade, s'occupait de soustraire pour le temps nécessaire les enfants encore sains d'une famille tuberculeuse, au danger de la contagion, en envoyant ces enfants à la campagne dans des familles saines, elle ferait à coup sûr beaucoup de bien. »

Le professeur Grancher lui-même a organisé le fonctionnement de cette œuvre.

D'abord le choix de l'enfant est important. Quoique né de parents tuberculeux, il doit être sain et placé dans une famille saine de paysans ou dans un orphelinat agricole tel que celui du Dr Vaudremer à Cannes. Sans doute quelques bacilles tuberculeux logés dans un ganglion ou un viscère pourront

échapper à un examen attentif, mais la vie à la campagne est le remède efficace de cette tuberculose silencieuse. Les 18 enfants trouvés tuberculeux parmi les 20.000 pupilles de l'Assistance publique en sont une preuve : et pourtant ces derniers sont pris au hasard dans le milieu social le plus pauvre, où la tuberculose est très fréquente.

Mais tout lien entre l'enfant et sa famille naturelle n'est pas rompu ; cette dernière participe dans la mesure de ses moyens à la nourriture et à l'entretien de son rejeton, elle donne une cotisation mensuelle de 5 francs, 2 francs seulement même, « afin que cette petite somme représente le droit de la famille naturelle sur la famille adoptive ». Le reste de la prime mensuelle est donné par l'œuvre.

Le séjour à la campagne de ces enfants est très variable et dépend de la maladie des parents, de l'assainissement du foyer et de l'assentiment des familles naturelles et adoptives.

Enfin l'œuvre ne prend que des enfants de cinq à treize ans : Les trop jeunes demandent des soins incessants et un personnel dévoué et nombreux ; de plus c'est l'âge des fièvres éruptives et diarrhées, trop souvent meurtrières. Au contraire dès l'âge de huit ou dix ans, l'enfant peut rendre quelques services à sa famille adoptive, surtout si celle-ci cultive la terre et vit de cette culture.

Pour mener cette œuvre à bien et lui faire porter des fruits, le professeur Grancher a trouvé un aide puissant dans le médecin de campagne qui choisit la

famille adoptive et exerce la surveillance du foyer de campagne qu'il a créé autour de lui. Il a écrit à ses anciens élèves qui lui ont répondu aussitôt : « Il existe autour de nous des paysans dont la maison est propre, qui ont du bien au soleil et qui sont de braves gens. Nous répondons que sous notre surveillance les enfants qu'on leur confierait seront bien soignés. » C'est certainement là le point capital et décisif de l'œuvre : le médecin choisissant la famille et surveillant l'enfant adoptif.

Cette œuvre a fait rapidement des progrès. En août 1904 elle avait 27 pupilles, et en novembre 1905 elle en avait 50, établis dans deux endroits différents : à Chabris (Indre) et à Couture (Loir-et-Cher). Le Dr Patrigeon qui surveille la première en a publié les résultats : du 19 août au 15 octobre garçons et fillettes, âgés de quatre à dix ans, avaient augmenté de poids dans une proportion inattendue (de 1.500 gr. à 4.000 gr. !) ; aucun d'eux ne veut revenir à Paris, car ils ont échangé la misère et le taudis pour le bien-être et la vie au grand air.

Le Dr Poirier, qui est à Couture, donne des résultats comparables : « Je viens, écrit-il, de visiter nos enfants, soyez tranquille ; ils se portent à merveille et ont des mines à faire envie aux anges les plus joufflus. »

Un troisième foyer, grâce au Dr Dufour, vient d'être fondé à Jonchères, près Limoges, où déjà quatre pupilles sont partis. Chaque année donc l'œuvre naissante doit agrandir son domaine, et à

mesure qu'un foyer de campagne est plein, en créer un autre.

La famille adoptive reçoit 20 à 25 francs par mois, rarement plus, de telle sorte qu'une petite somme de 1 franc par jour et par tête assure le salut d'une vie humaine. « A ce prix (1), nous sauvons un enfant à la tuberculose en en faisant un robuste paysan ; nous aidons au reflux de la grande ville vers la campagne, chose nécessaire pour sauver la race, et nous faisons du bien à deux familles : à la famille parisienne dont le logis est désencombré et les charges allégées, à la famille du paysan. Et ces paysans sont tellement heureux de ce subside de 20 à 25 francs par mois qu'ils demandent tous des petits Parisiens. »

Un franc par jour, cela faisait 365 francs par an, il fallait les trouver. Les familles participaient bien dans la mesure de leur possible par les légères cotisations qu'elles pouvaient fournir, mais c'était peu. Un appel fut fait à la charité, appel qui fut entendu. Maintenant l'œuvre possède des membres bienfaiteurs, donateurs, titulaires, elle voit chaque année les cotisations annuelles et les dotations s'augmenter, à mesure que progresse le nombre des petits colons. Les conseils généraux sont venus à son secours, tel celui de la Mayenne qui lui a voté une subvention. Récemment, le conseil municipal de Paris, en novembre 1905, s'inscrivait pour une somme de 18.000 fr., avec promesse de 25.000 francs pour 1907.

1. Rapport du Dr Grancher au Congrès de la tuberculose à Paris, 1905.

De plus, tous ceux qui s'occupent de cette œuvre le font sans rémunération. Avec un zèle infatigable le Dr Granjux s'occupe de visiter d'abord toutes les familles choisies par nos médecins de foyer, puis de conduire lui-même les pupilles à la maison qui les attend. M^{me} Berruyer s'occupe des trousseaux et les complète dans de bonnes conditions, grâce aux prix spéciaux que le grand directeur des Magasins du Louvre, M. Laurent, a bien voulu faire. Les compagnies d'Orléans, et de l'Etat accordent une réduction de 50 o/o pour le voyage en même temps qu'aux personnes qui les conduisent.

Telle est cette œuvre si bien conçue donnant un maximum de résultats pour un minimum de dépenses, mais ayant besoin pour porter tous ses fruits de ressources assez grandes, la durée du séjour des enfants étant illimitée et leur nombre augmentant sans cesse.

En résumé, l'Œuvre du professeur Grancher n'est pas autre chose qu'une *colonie à séjour prolongé avec placement familial*. Ce qui la différencie surtout, c'est que la durée du séjour est à peu près illimitée, et par suite elle peut avoir pour résultat de transplanter les citadins prédisposés à la tuberculose et d'en faire des paysans robustes. Une autre particularité, qui ne nous étonne pas, puisque cette œuvre a été organisée par un médecin, c'est le rôle important qu'est appelé à jouer le praticien des campagnes : choix des familles, surveillance continue de la santé de ces familles et aussi des pupilles de l'œuvre, tout cela est l'objet de l'attention journalière du médecin.

II. — DIVERS MODES ÉCONOMIQUES

A. — Colonies gratuites et payantes.

Quelle que faible que soit la dépense par jour et par tête, elle n'en représente pas moins, multipliée par le nombre d'enfants, une somme considérable.

Certaines œuvres ont un budget qui s'élève à un chiffre respectable : en 1900, The Children's comity Holiday Funds dépensait 600.000 francs ; en 1903 l'Œuvre des Trois-Semaines, 67.619 francs ; en 1904 la Chaussée du Maine plus de 100.000 francs : et cependant ces œuvres sont gratuites, c'est-à-dire procurant le séjour sans demander aucune rétribution de la part des familles des enfants.

En effet, c'est parmi les plus déshérités de la fortune que se recrutent en majeure partie ceux qui sont appelés à profiter le mieux d'air pur et de lumière, c'est parmi les enfants des classes pauvres que les comités choisissent leurs pupilles. Aussi beaucoup d'œuvres ont-elles admis au début *le principe de la gratuité complète* : celles que nous avons citées précédemment sont de ce nombre, de même la Ligue des Enfants de France, l'Œuvre du Grand Air, l'Œuvre Israélite des séjours à la campagne, la Colonie de santé de Rouen.

Mais dans les villes, il existe une certaine classe

d'individus, petits employés, fonctionnaires, employés de magasin, etc., au-dessus de la misère, qui vivent assez aisément sans être obligés de recourir à l'Assistance publique. Mais quand arrivent les vacances, ceux-là ne peuvent se déplacer, quitter un instant leur rue et leur faubourg, les frais du voyage seraient onéreux. Et cependant ils pourraient, ou plutôt ils donneraient avec plaisir une certaine somme parce que leurs enfants passent un mois ou six semaines à la campagne : 30 ou 40 francs seraient un léger sacrifice. En même temps ils bénéficieraient des avantages pécuniaires qu'un comité organisé dans ce but pourrait leur procurer, car le prix de revient est moins élevé quand la vie est en commun que lorsque l'enfant est isolé.

Tel a été le but de l'Œuvre des colonies scolaires de vacances fondée en 1903 par M. Legoy, qui avant tout a voulu en faire un instrument mis à la disposition des familles et, hors Paris, des municipalités pour organiser au plus juste prix des colonies de vacances. Elle demande qu'on lui remette une somme au moins égale à la dépense que les parents consacreront à la nourriture et à l'entretien de l'enfant, s'ils le gardaient à la maison, cette somme ne pouvant être inférieure à 25 francs. « Elle est fondée pour tous ceux, petits commerçants, fonctionnaires, employés, ouvriers qui n'osent ou n'ont pas l'idée de s'adresser, en payant, aux Caisses des écoles, parce que leurs ressources certaines, mais trop souvent modestes, leur interdisent l'accès de toute assis-

tance publique. » D'ailleurs le résultat de l'œuvre prouve en sa faveur : en 1905 elle a reçu 144 pupilles, qui ont payé une contribution variant entre 64 fr. 37, représentant la moyenne générale des frais de séjour pour une durée de trois semaines et 25 francs, minimum exigé ; un seul a remboursé tous les frais (Rapport de 1905). Cela prouve que l'idée est bien acceptée des familles.

Déjà en 1897 dans le même ordre d'idées, l'Association des Instituteurs pour le patronage et l'éducation de la jeunesse fondait l'Œuvre mutuelle des colonies de vacances, exigeant une rétribution de 30 francs de la part des parents, et s'engageant à fournir la différence, le prix de revient s'élevant à 63 francs pour vingt et un jours. C'est ainsi qu'en 1902, 150 fils des gardiens de la paix partaient faire un séjour à la campagne. L'œuvre toujours florissante a eu en six ans 1.377 colons dans ses huit colonies d'internat.

Pour les enfants plus jeunes, c'est-à-dire de six à dix ans, M^{me} Fortier-Præschel a fondé la colonie enfantine scolaire de Montfermeil où elle recueille pendant un, deux et même trois mois, les anémiques et les chétifs, en demandant 30 francs aux parents.

Enfin certains comités admettent à la fois des enfants à titre gratuit et des enfants dont la pension est payée : c'est la méthode admise par l'Association des Marcumvins à Bruxelles, l'Œuvre de la Chaussée du Maine, le Rayon de Soleil fondé par M^{me} Dumontpallier qui dans sa villa de Villars, près Saint-Hilaire-

la-Plaine (Creuse), peut recueillir toute l'année 100 jeunes filles anémiques dont 75 payantes : elle demande 70 francs pour un mois tous frais compris.

Par contre beaucoup d'œuvres ont repoussé dès le début le principe de la gratuité complète, « principe du reste qui est souverainement injuste et habitue insensiblement l'ouvrier à tendre la main » (L. Comte).

En Angleterre si on n'accepte en colonie que des enfants pauvres, on exige cependant des familles une contribution, si modeste soit-elle : les parents doivent apprendre que s'ils ont des droits à l'assistance, ils ont aussi des devoirs à remplir envers leurs enfants. The Children's Fresh air Mission reçoit des familles le huitième de sa dépense totale ; une autre société anglaise a reçu, en 1903, 12.000 francs des parents de ses pupilles pour une dépense totale de 55.000 francs. A Rotterdam on invite les parents à contribuer aux frais de la colonie sans cependant leur en faire une obligation.

A l'Œuvre stéphanoise des enfants à la montagne les familles paient 1 franc par inscription et de plus s'engagent à verser en une ou deux fois une cotisation en rapport avec leurs ressources. Ainsi en 1904, outre les 1.380 francs d'inscription elles ont versé le joli chiffre de 18.000 francs. A Valence on a recherché les moyens d'obtenir de l'enfant lui-même une contribution au cours de l'année scolaire en versant la somme minime de 0 fr. 10 par semaine. « Ainsi les parents ont conscience d'avoir accompli un

pli un effort ; ils se sentent rehaussés dans leur propre estime et le bienfait retiré par leurs enfants de ce séjour à la campagne leur paraît d'autant plus précieux qu'il leur a coûté davantage. »

Malheureusement toutes les familles ne l'ont pas compris comme à Saint-Etienne.

Dans le compte rendu de 1902 de l'Œuvre municipale lyonnaise, les organisateurs se plaignent de ce que les parents n'ont pas participé aux dépenses comme ils pouvaient : « En face des mille demandes d'inscription nous avons le regret de constater que la grande majorité des parents n'offrait de verser que le minimum de cotisation, soit 5 francs : ce qui laissait à la charge de la caisse des écoles le paiement d'une somme de 35 francs par enfant.

A Paris les Caisses des écoles avaient tenté de faire un essai du même genre, mais de 1902 à 1903, la somme des recettes dues à la contribution des familles avait baissé de 2.012 francs.

Le résultat de ce mauvais vouloir, il est facile à prévoir : les ressources diminuant, force est aux organisateurs d'éliminer, à leur grand regret, un plus grand nombre d'enfants !

Le principe de la *rétribution proportionnée aux ressources des familles* nous paraît excellent, il se prête d'ailleurs aux combinaisons les plus multiples. Que pour les familles les plus déshéritées, on accorde la gratuité complète, personne ne peut y trouver à redire ; mais pour les autres il en est bien peu qui ne peuvent verser au moins 1 ou 2 sous par semaine

et par enfant. Les comités feront bien de s'en tenir le plus souvent au principe de la contribution des familles, ils en seront quitte à organiser une enquête sérieuse et à accorder en pleine connaissance de cause des remises proportionnelles aux besoins de la famille.

B. — *Assistance publique et bienfaisance privée.*

A l'étranger les œuvres de colonies de vacances, bien que placées sous le contrôle de l'Etat, ont gardé leur autonomie, et sont moins rivées que chez nous à l'attache administrative, puisqu'elles ont été et restent des œuvres privées.

Au contraire en France les colonies peuvent se diviser en deux grandes catégories suivant qu'elles sont administrées par des municipalités ou qu'elles sont dues à l'initiative privée.

Colonies scolaires municipales. — A proprement parler, il n'y a pas chez nous de colonies municipales, c'est-à-dire de colonies entièrement payées et administrées par les conseils municipaux, mais les villes ont profité de l'organisation des Caisses des écoles pour établir des colonies de vacances. Ces caisses des écoles, subventionnées par les villes, peuvent encore recevoir des dons particuliers, de sorte que, les colonies organisées par elles, tout en étant largement subventionnées par les conseils municipaux, n'en tirent pas moins une partie considérable de

leurs ressources de dons faits par des particuliers.

Sous le bénéfice de cette observation, nous pouvons dire que six villes ont des colonies de vacances municipales, organisées par les Caisses des écoles : Paris, Lyon, Marseille, Lille, Bordeaux et Dijon.

A Paris, dès 1883, on permettait à la Caisse des écoles du IX^e arrondissement d'envoyer des enfants en colonie. De 1883 à 1890, cette idée fut adoptée par les vingt mairies de Paris, et les plus hauts personnages préconisaient cette nouvelle manière de faire du bien. En 1882, Maxime du Camp, dans *Paris Bienfaisant* appelle de tous ses vœux cette nouvelle manifestation de la charité parisienne. En 1890 tous les arrondissements, sauf le XV^e, possédaient une colonie d'internat. Par une délibération du conseil municipal en date du 20 novembre 1893, d'après les conclusions de M. Hastat, tout le soin d'organisation était laissé aux comités d'administration des Caisses des écoles ; une circulaire du préfet de la Seine du 22 février 1904 ratifie cette même délibération.

Les municipalités et les inspecteurs les administrent eux-mêmes, en dressent les programmes, en choisissent le séjour et les directeurs, en établissent le budget sur leur fonds propre : c'est ainsi que les vingt caisses de Paris ont dépensé 58.564 francs en 1895, 97.700 en 1902 et 107.142 francs en 1904 ; ils les font figurer dans tous leurs comptes rendus annuels après les cantines scolaires ; enfin les municipalités de chaque arrondissement se répartissent

les fonds attribués à l'œuvre par le conseil municipal de Paris, et qui ont toujours suivi une progression ascendante :

En 1889 : 45.000 francs.

En 1890 : 50.000 »

En 1895 : 156.000 »

En 1902 : 200.000 »

En 1904 : 203.000 »

D'autres municipalités de province ont suivi l'exemple de Paris, c'est-à-dire en laissant toujours aux Caisses des écoles le soin d'organisation et se contentant d'allouer des subventions plus ou moins fortes, sans toutefois adopter toutes le placement collectif exclusif.

La municipalité lyonnaise a deux institutions : le Serverin (Isère), loué ou plutôt donné par M. Fisch en 1897, et où des séries de 150 enfants des deux sexes et des écoles publiques vont passer vingt et un jours chaque année ; l'Œuvre municipale lyonnaise des enfants à la montagne fondée en 1901 opérant le placement dans le département de l'Ardèche pendant quarante jours. En 1903, 1.200 enfants ont été secourus, dont 900 par cette dernière œuvre.

Depuis 1898, la municipalité de Marseille possède 4 colonies d'internat établies dans les écoles communales de la banlieue ou à l'école d'agriculture de Valabre, près Aix.

A Bordeaux, la Société de Patronage des écoles communales d'Arlac et de Solférino, fondée en 1888,

et la Fédération des écoles communales des 7 cantons fondée en 1902, procurent, qui à Royan ou au Taillan-les-Pins, qui dans le domaine dit « la Providence », un mois de séjour aux élèves des écoles laïques, grâce aux libéralités de la caisse municipale.

Dijon, en 1904, fondait une colonie municipale dépendante de la Caisse des écoles à Crépey (Côte-d'Or).

Depuis 1897, la Caisse des écoles de la ville de Lille pratique le placement familial dans les villages de Muchin, Bachy, Genech et Templeuve-la-Caillère. Elle dispose d'un capital de 7.000 pour ses colonies scolaires.

Colonies privées. — Mais à côté des colonies municipales il en existe un grand nombre en France qui ne sont dues qu'à l'initiative privée. A Paris nous connaissons vingt-six institutions, plus une quarantaine de patronages catholiques qui s'occupent de procurer des vacances aux enfants pauvres de la capitale. La province n'a pas voulu rester en retard et dans cinquante et une villes des comités d'œuvres se sont établis et fonctionnent régulièrement, envoyant chaque année un nombre plus ou moins grand d'enfants.

Pour trouver les ressources nécessaires pour faire autant de bien, il a fallu de la part des organisateurs autant d'ingéniosité que de dévouement. D'abord ils se sont adressés à la charité toujours inépuisable, et les sommes ont afflué, apportées par des membres donateurs, bienfaiteurs ou autres, ou bien encore ré-

sultant de quêtes faites en faveur des colonies.

De plus, l'Etat et toutes ses administrations régulièrement organisées n'ont pas voulu se désintéresser complètement : les ministères de l'Intérieur et de l'Instruction publique, les conseils généraux et municipaux tant de Paris que de la province, les caisses des écoles, les différentes associations laïques et religieuses, tous ont prouvé, par des subventions accordées généreusement, l'intérêt qu'ils portaient aux colonies de vacances.

A notre avis, il y a chez nous une institution dûment organisée qui, orientée dans ce sens, pourrait produire un grand bien ; nous voulons parler des syndicats ouvriers. Jules Simon a dit cette belle parole : « Personne ne peut sauver l'ouvrier de la misère que l'ouvrier lui-même. » Le syndicat inculque à ses adhérents la vertu maîtresse des travailleurs : la prévoyance. Cette prévoyance doit s'étendre au capital argent, au capital travail, mais encore et surtout au capital santé, le plus précieux de tous. Pourquoi ne s'organiserait-il pas des sortes d'assurances mutuelles, de manière à procurer à ses membres, jeunes et malades et anémiés par l'air malsain de la grande ville, un mois de séjour à la campagne pour refaire leurs forces et acquérir une nouvelle vigueur ? Tout cela n'est pas simplement l'énoncé d'une utopie, ces idées ont pris corps et déjà un syndicat ouvrier a réalisé ce programme.

En 1903 le Syndicat de l'Aiguille lyonnaise, grâce à l'initiative de sa directrice, M^{lle} Rochebillard, loue

depuis deux ans une villa, cure d'air, où l'on envoie chaque été, les ouvrières de quatorze à vingt ans dont la santé est compromise par des veilles prolongées ou simplement par un travail au-dessus de leurs forces : c'est la villa de la Chantade. D'après le médecin même, qui surveille le séjour, le Dr Bonnard, les résultats sont excellents tant au point de vue physique que moral.

C. — *Conditions qui influent sur le choix du lieu de séjour.*

Pour que la colonie porte des fruits il faut de toute nécessité que les comités directeurs organisent un actif service de surveillance. En effet, envoyer des enfants dans des familles de paysans bien choisies et dans des villas scolaires est déjà beaucoup, il faut veiller à ce que les engagements pris par les nourriciers soient exécutés en tout point et s'en assurer soi-même, et dans le chapitre que nous avons consacré au placement familial nous avons longuement traité cette question de la surveillance en indiquant le meilleur système à notre avis. Dans les colonies d'internat, placer à la tête des villes des directeurs est nécessaire, mais encore il faut s'assurer qu'ils remplissent les devoirs de leur charge sinon avec dévouement du moins avec toute la sollicitude demandée. Sans doute, à l'exemple de la plupart des arrondissements de Paris, les mêmes directeurs, qui sont le plus souvent des instituteurs ou des institutrices,

sont chargés plusieurs années de suite de la même colonie, lui apportant le bénéfice de leur expérience acquise dans les séjours précédents.

A Paris, l'indemnité allouée varie suivant les arrondissements de 100 à 150 francs. En raison même de la responsabilité qui incombe à ces maîtres chargés de la conduite des colonies et de la continuelle tension d'esprit qu'elle exige, cette mission, il faut le dire, n'est pas souvent recherchée en dépit des avantages matériels qu'elle procure; car si leur santé bénéficie du séjour, ils en reviennent souvent moralement fatigués et surmenés.

Malgré tout, un surveillant général est nécessaire à notre avis pour chaque œuvre: il devra faire au moins deux ou trois visites, espacées pendant le mois de séjour à la colonie.

Malheureusement cette question importante du surveillant général grève fortement le budget des œuvres, en augmentant les frais généraux. Si on pratique le placement familial, la surveillance doit être encore plus stricte. Certaines œuvres placent à demeure dans les localités mêmes un surveillant, d'autres ont eu la chance d'en trouver sur place. Mais le plus souvent, les comités sont obligés d'envoyer quelques-uns de leurs membres en tournée d'inspection. C'est ainsi que les caisses des écoles, en particulier à Lille, font surveiller leurs enfants. Ces voyages multipliés, si la colonie est éloignée de la

ville d'origine, augmentent d'une façon très appréciable les frais généraux, et il serait à souhaiter que l'on trouve partout, dans la commune ou au moins dans le canton, des personnes indépendantes et dévouées qui veulent se charger gratuitement de cette surveillance. Certaines œuvres ont l'heureuse chance de se trouver dans ce cas. Nous citerons l'Œuvre Israélite des séjours à la campagne et la Chaussée du Maine pour laquelle M. Louis d'Eichtail s'occupait des colons logés dans sa propriété aux Bezards : les séminaristes lyonnais à Verrières et à Saint-Jean-Soleymieux (Loire), les ligueurs des cantons ruraux pour la Ligue fraternelle des Enfants de France remplissent le même rôle.

En tout cas, on aura toujours intérêt, s'il faut multiplier les voyages, à rapprocher le plus possible la ville d'origine des petits colons. Sans doute, demander que les comités organisateurs établissent leurs colonies auprès de la ville même, comme l'a fait l'Association Rouennaise pour la préservation de la tuberculose en installant sa Colonie de santé à Mesnil-Esnard, 22, route de Paris aux portes de Rouen, c'est peut-être beaucoup, car on a dit que le voisinage trop proche des parents ne valait rien. Cependant pareille institution a de nombreux avantages. D'après les rapporteurs, MM. Helot et Paul Petit, en dehors des avantages pécuniaires par rapport au voyage, « la visite des parents n'est venue troubler en rien la discipline... Non seulement les

parents n'ont pas apporté le moindre obstacle à notre œuvre, mais ils nous ont donné, au contraire, un concours non négligeable. Leurs visites fréquentes, aux jours permis, ont été un réconfort pour quelques enfants qui s'ennuyaient d'eux, chose très naturelle ; dans les cas d'enfants espiègles, ils ont été nos auxiliaires, dans la voie de la répression ».

A notre avis, toutes les œuvres devraient chercher à envoyer leurs protégés à une distance de 15 à 20 kilomètres seulement des villes ; là l'air y est pur, et les conditions économiques relativement bonnes ; car, quel que soit le bon marché des matières premières nécessaires à l'alimentation, jamais on ne pourra soutenir qu'il arrivera à compenser le surcroît de dépenses occasionné par le transport des surveillants et des enfants dans des régions éloignées.

En effet, dans ce dernier cas, les frais de voyage sont très onéreux. Si une ville envoie des enfants à une grande distance et pratique le placement familial pour une durée de vingt et un jours, il n'est pas rare de se trouver en présence du cas suivant : La famille adoptive se contente de 1 franc par jour pour la nourriture de l'enfant, mais malgré les réductions accordées par les compagnies de chemins de fer, un voyage de 200 kilomètres atteint toujours une vingtaine de francs et, de ce fait, le prix de la journée est doublé. Mais il est rarement nécessaire d'envoyer les enfants aussi loin et le souci de toutes les villes

devait être de trouver un lieu de séjour le plus rapproché possible.

Bien entendu, ces considérations s'appliquent surtout aux œuvres pratiquant exclusivement le placement familial. Pour la colonie d'internat il en est autrement. Si un généreux bienfaiteur prête gratuitement ou donne une ferme, une habitation quelconque pour recueillir les colons, il va sans dire que l'œuvre va accepter pareille aubaine, sans s'inquiéter de la distance, car, s'il fallait construire ou acheter, les frais d'amortissement sont toujours onéreux et certaines caisses des écoles de Paris peuvent l'apprendre à leurs dépens.

De même si on veut établir des colonies d'altitude ou maritimes, on doit aller chercher les Vosges, le Jura, le Massif central ou les bords du littoral. La distance ici est nécessaire, cependant on peut encore s'inquiéter de l'éloignement. A quoi bon, pour Paris par exemple, se rendre dans les Cévennes ou sur les bords de l'Atlantique, quand les Vosges ou le littoral de la Manche et de la mer du Nord sont bien plus proches ? Agir avec économie sans toutefois tomber dans la parcimonie, telle devrait être la règle de toutes les œuvres de colonies scolaires.

III

DIVERS MODES AU POINT DE VUE DE L'ORGANISATION DU SÉJOUR

Suivant que l'on adopte le placement familial ou la colonie d'internat, le mode d'organisation varie essentiellement.

Ce que nous avons dit dans les chapitres précédents nous paraît suffisant pour en expliquer la cause sans que nous ayons besoin d'y revenir ici.

Quel que soit le mode de placement mis en pratique, ce qu'il faut avant tout et dans tous les cas, c'est prendre toutes les mesures nécessaires pour placer les enfants dans les conditions les plus avantageuses de bon air, de température et de climat, afin qu'ils retirent de leur cure le summum de bénéfices. On devra aussi faire entrer en ligne de compte l'humidité du pays, et choisir de préférence les régions où il pleut le moins pendant les mois d'août et septembre. En effet le bénéfice retiré par les enfants est en rapport direct avec les journées passées au dehors. Or la pluie les oblige à rester enfermés et les empêche de profiter de leur cure d'air et amène par suite chez eux l'ennui, résultat inmanquable de la vie prolongée dans l'intérieur de locaux toujours insuffisants et qui ne sont pas faits dans le but de permettre un séjour prolongé pen-

dant la journée, ce cas devant toujours rester à l'état d'exception.

Plus loin nous verrons que le médecin, suivant l'état de santé des enfants, peut désirer de les envoyer tantôt à la campagne, tantôt à la mer, tantôt à la montagne, et nous dirons quelles sont les conditions qui doivent présider à ce choix. Pour répondre à ces indications l'idéal serait que chaque œuvre possède ces trois stations différentes. Mais de l'idéal à la réalité il y a loin : il faut compter avec les ressources de l'œuvre et souvent, malgré le désir et la bonne volonté des organisateurs, on n'a pu répondre à ce desideratum.

Beaucoup de comités en effet ne procurent qu'un seul lieu de séjour, variable suivant les endroits et les circonstances. C'est ainsi que, grâce aux idées préconisées par le pasteur Comte, Saint-Etienne, Lyon, et la plupart des villes du sud et du sud-est de la France, pratiquent l'envoi d'enfants à la montagne ; il en est de même des différents comités de Nancy.

D'autres organisent exclusivement des séjours à la campagne. En 1906, l'Œuvre israélite des Séjours à la campagne possédera quatre colonies : deux à Fublaines, une à Ymare et la dernière aux Bézards. A Rouen trois comités s'occupent d'organiser des colonies de vacances et ont chacun leur maison de campagne.

Les différents arrondissements de Paris possèdent chacun une seule colonie d'internat, le III^e arrondis-

sement envoie à Vert-le-Grand (Seine-et-Oise), le VII^e à Saint-Germain-en-Laye, le VIII^e à Condé-sur-Noireau (Calvados) et au collège de Flers (Orne), le X^e à Châtillon-sur-Seine. Parfois garçons et filles sont réunis ; tel à Luzancy pour les enfants du XVIII^e arrondissement. Nous verrons plus loin que lorsque l'œuvre doit borner son action à un seul genre de colonies, il semble préférable, à moins de conditions spéciales, de choisir la campagne qui peut convenir à tous les enfants.

D'autres œuvres possèdent des colonies au bord de la mer seulement. Les Saines Vacances recueillent enfants et adolescents jusqu'à dix-huit ans, dans leur chalet de Saint-Laurent-sur-Mer (Calvados), pendant un mois ; le XIII^e arrondissement de Paris envoie ses garçons à Boulogne-sur-Mer et ses filles aux Sables-d'Olonne, le XIV^e ses garçons à Berck-sur-Mer et à Mers et ses filles aux Sables-d'Olonne.

Cependant d'autres comités de colonies scolaires n'ont pas tardé à mettre à la disposition de leurs protégés des locaux situés dans deux endroits différents. L'Œuvre des Trois-Semaines qui possédait à Montjavoult (Oise) deux villas, la « Clé-des-champs » et la « Sapinière », inaugure, en 1894, la « Brise-de-Mer » à Ver-sur-Mer (Calvados), et l'« Etoile-de-mer » à Courseulles (Calvados). La Chaussée du Maine, qui possédait des colonies aux Bézards, à Nogent-sur-Vernisson, à Châtillon-sur-Loire et à Ousson, ouvre en 1901 la « Maison Bleue » à Coutainville-Plage (Manche) et une villa maritime à

Huppy (Somme) en 1904 ; à l'Œuvre mutuelle des Colonies de vacances appartient huit colonies d'internat : dont deux à la mer à Berck-sur-Mer et aux Sables-d'Olonne, une à Thonon sur les bords du lac de Genève et cinq à la campagne : à Domfront, Saint-Sauveur, Bléneau, Vire et Vert, près Mantes. Le Dr Marie, médecin en chef de l'hospice de Villejuif, fondait en 1901 une œuvre d'assistance des enfants à la campagne sous le titre « Pour l'Enfant », et pratiquait le placement familial au Raincy, à Villejuif et aussi à Vains dans la baie du mont Saint-Michel. A Bayonne, le Dr Delvaille a créé l'Œuvre des colonies sanitaires de vacances qui envoie ses pupilles soit à Bardos-en-Montagne, soit à Ciboure-sur-Mer, près de Saint-Jean-de-Luz.

Deux seuls comités répondent à tous les desiderata du médecin, en possédant des villas maritimes, d'altitude et de plaine. C'est d'abord l'Œuvre des colonies scolaires de vacances fondée en 1903, qui en 1905 avait cinq internats : un en montagne à Audincourt (Doubs), d'eux à la mer à Villers-sur-Mer (Calvados) et aux Sables-d'Olonne et deux à la campagne à Vic-sur-Aisne et à Châteauneuf.

La Ligue fraternelle des Enfants de France qui a commencé à organiser des colonies en 1902, envoie ses pupilles à la mer soit à Mâlo-les-Bains en 1903 et 1904, soit à Vimereux en 1905, à Prefeulles-sur-Mer (Loire-Inférieure), à la campagne aux environs de Jonzac et à Rolleville (Seine-Inférieure), à la montagne, aux alentours de Pontarlier, au Château-de-Job, près Clermont-Ferrand.

Mais toutes les œuvres ne peuvent faire si bien par raisons pécuniaires. Ces dernières années, et surtout en 1904, les principaux organisateurs, M. le pasteur Comte et M^{me} Frank-Piaux entre autres, se sont mis à la tête d'un mouvement qui a pour but de créer une sorte de fédération entre toutes les institutions s'occupant de colonies de vacances. Tâche ardue mais qui peut aboutir ! Pourquoi alors les différents comités ne feraient-ils pas des échanges entre eux ? Par exemple pourquoi une œuvre qui ne procure que le séjour au bord de la mer n'enverrait-elle pas quelques-uns de ses pupilles, dont l'organisme malade réclame plutôt un climat de plaine ou d'altitude, à une autre œuvre qui peut lui procurer ce bienfait. Ce serait faire de la bonne et utile besogne.

Dans certains cas il est même possible d'établir des colonies où l'on peut envoyer à la fois des enfants ayant besoin du séjour au bord de la mer et d'autres qui se trouveraient mieux d'être à une certaine distance du littoral. C'est ainsi que grâce à des conditions particulières l'Œuvre rouennaise des Enfants à la mer a installé sa colonie à 8 kilomètres de la mer, auprès d'une magnifique forêt de sapins qui permettent aux enfants d'aller jouer sous leur frais ombrage tout en respirant de saines et fortifiantes exhalaisons. Il est ainsi possible de faire séjourner les enfants dans une atmosphère qui présente des qualités moyennes : l'air y est encore vivifié par les effluves maritimes, mais n'ayant plus néanmoins la même activité que sur le littoral même. Enfin il est

possible d'envoyer à certains jours les enfants qui ont besoin du climat maritime et de leur permettre de passer l'après-midi ou toute la journée sur la plage elle-même.

Quel que soit le lieu choisi pour installer une colonie d'internat, certaines considérations font varier à l'infini l'organisation. Cet établissement exige d'abord le choix judiciaire d'un local. Divers modes existent suivant que celui-ci est prêté, loué, acheté ou construit spécialement.

Au début de l'organisation des colonies de vacances, on se contentait de trouver un endroit quelconque, permettant aux enfants de courir et gambader tout à leur aise. C'est ainsi qu'en 1890, les collèges de Melun, de Fontainebleau, l'école supérieure de Château-Chinon, avaient gratuitement prêté leurs locaux libres pendant les vacances aux enfants des écoles des divers arrondissements de Paris. Certains de ceux-ci pratiquent toujours le même mode de colonies, c'est ainsi qu'en 1904, le VIII^e utilisait les collèges de Flers (Orne) et de Condé-sur-Noireau (Calvados) ; le XV^e et le XX^e le collège de Melun. Les séminaires, les écoles rurales ont aussi servi à loger les colons. A Marseille, on a voulu joindre l'utile à l'agréable en plaçant une colonie dans l'école pratique d'Agriculture de Valabre près Aix... « Dans un domaine de trois cents hectares, dit M. Edouard Petit dans *l'Ecole de De Main*, les colons ont assisté, participé et avec quel entrain, quelle joie, à la moisson, à la vendange ; ils ont pendant un mois mené en

petits fermiers la vie rurale. Et le résultat : Les enfants de la colonie se présentaient l'année suivante au concours d'admission à l'école étaient reçus, et tiennent aujourd'hui la tête de leur promotion... »

Dans le même but de permettre le séjour, des châteaux anciens, des fermes donnés par leurs propriétaires, ont été aménagés, tels le château d'Ymare en Normandie donné à l'Œuvre israélite des séjours à la campagne par la baronne Edmond de Rothschild, ou la ferme « la Poste » aux Bezards, accordée à l'Œuvre de la Chaussée du Maine par M^e Louis d'Eichtail.

Les ressources, augmentant chaque année, ont permis aux œuvres de satisfaire toutes les questions d'hygiène et de salubrité. Des villas, dites *villas scolaires*, ont été louées, achetées ou construites. C'est ainsi que l'Œuvre municipale lyonnaise possède le domaine de Serverin (Isère), le Comité des enfants à la montagne des conférences de saint Vincent de Paul de Lyon un établissement à Verrières, et l'autre à Saint-Jean-Soleymieux (Loire) ; de même l'œuvre des Trois-Semaines, la Chaussée du Maine, les Saines Vacances, les Séjours à la campagne. De même cinq arrondissements ont acquis des immeubles, avantage considérable, puisqu'ainsi ils peuvent envoyer des séries de colons qui s'y succèdent et pendant les vacances et pendant les derniers mois de l'année scolaire. L'installation et la situation en sont très remarquables, mais les sommes dépensées sont parfois considérables.

Le III^e arrondissement en possède une à Vert-le-

Grand (Seine-et-Oise), Le VII^e a dépensé 93.000 fr. pour sa villa scolaire. Le X^e arrondissement a fait plus grand encore : il a dépensé 200.000 francs dont 100.000 donnés par le Pari mutuel pour sa colonie installée à Châtillon-sur-Seine dans une propriété de 11.000 mètres carrés, « établissement modèle, dit M. Leborgne, instituteur, où on a réuni tout ce que l'expérience et la vie moderne ont pu trouver de plus parfait au point de vue du confort et de l'hygiène ». En 1901 le XVIII^e arrondissement était acquéreur d'une maison à Luzancy pour le prix de 50.000 francs. Mais c'est peut-être le XI^e arrondissement qui fait le mieux : le vieux château de Mandres-sur-Vair (Vosges) et le parc de 2 hectares qui l'entoure, procurent aux enfants un séjour enchanteur où ils peuvent respirer à pleins poumons les exhalaisons des forêts vosgiennes.

Par contre, certaines caisses des écoles plus prudentes, nous pourrions peut-être dire plus perspicaces, n'ont pas voulu à grands frais acheter des villas, disant qu'à un certain moment et pour des raisons qu'on ne peut prévoir, il est possible de changer de localité.

Sans doute, quand il s'agit de sauvegarder l'enfance d'un mal aussi redoutable que la tuberculose, on ne fait jamais trop bien, cependant ne pourrait-on pas le faire à moins de frais ? De plus il y a beaucoup à craindre que l'enfant si bien choyé pendant ce court séjour n'y prenne le goût du luxe, et qu'à son retour

au foyer paternel, la mansarde ou la chambre misérable ne lui répugne trop.

A l'étranger au contraire, on s'est contenté du strict nécessaire, d'assurer les besoins hygiéniques indispensables sans que pour cela les résultats palpables n'en soient pas moins probants.

En Angleterre, un certain nombre d'œuvres ont installé des « camps » ou « holiday-camps » ou « summer-camps » ; ce sont des baraquements ou des tentes, le plus souvent prêtés par l'autorité militaire, établis au bord de la mer ou en pleine campagne, dans des endroits réputés pour leur salubrité et leur pittoresque. Les demi-colonies, ou colonies urbaines allemandes se contentent de baraques légères, construites en bois et pouvant servir d'abri en cas de pluie.

Sans aller jusque-là, la Belgique possède des villas scolaires très prospères qui ont nécessité de faibles dépenses.

En 1892, le cercle le « Progrès » de Bruxelles enjetait les plans d'une à Uytkerke auprès de Blankenberghe composée d'un rez-de-chaussée, d'un étage, de mansardes et d'un grenier, avec réfectoire, salle de jeux, deux dortoirs contenant chacun 40 lits, cuisine, lingerie, lavoir, infirmerie, water-closet, au rez-de-chaussée et à l'étage, le tout pour 60.000 francs.

Pour la même somme, les Marcumvins de Bruxelles aussi, édifiaient leur villa d'Hastièrre, dans un site très pittoresque de la vallée de la Meuse, pouvant abriter quatre-vingts pensionnaires, des jeunes

filles le plus souvent : quatre dortoirs, salle de bains, réfectoire, vaste préau, buanderie, infirmerie, ascenseur, rien n'y manque.

Le Comité de la foire de Bruxelles se rendait acquéreur en 1898, à Nil-Saint-Vincent, à 32 kilomètres de la ville, d'un vaste bâtiment formé de deux ailes en équerre, avec un rez-de-chaussée, réfectoire, cuisine, salle de jeux au premier étage, dortoir pouvant contenir trente lits plus les chambres des surveillants ; au-dessus les combles en partie inoccupés et les chambres des gens de service, autour une prairie de 5 hectares servant de pelouse et de jardin. Ce domaine n'a coûté que 20.000 francs et en ajoutant les frais de réparation il revient à 34.326 francs seulement.

En 1903, la ville de Liège à Franchimont, dans la vallée du Wayai, achetait une propriété contenant une maison d'habitation pour le directeur et une ancienne fabrique qui a été appropriée pour recevoir deux cents enfants : les dortoirs très vastes assurent 16 mètres cubes d'air par tête. Cette propriété a une surface de 5.000 mètres carrés. Elle a été acquise pour la somme de 50.000 francs, 20.000 ont été consacrés aux travaux d'appropriation.

Sommes considérables déjà, direz-vous ! Mais aucune villa scolaire française, sauf celle du XI^e arrondissement, à Mandres-sur-Vair faite pour 200 élèves, ne peut loger à la fois un si grand nombre de pensionnaires. Et cependant toutes les villas scolaires dans notre pays ont nécessité plus de dépenses.

D'ailleurs, en ce qui concerne les locaux, qu'ils soient achetés, loués, pris ou construits, on peut dire que les différents modes se défendent. Tout cela dépend de nombreuses circonstances. Toutefois nous préférons recommander de louer ou mieux d'obtenir gratuitement des établissements libres pendant les vacances, collèges, séminaires, écoles, etc. Dans les premiers, l'installation de la colonie ne coûte rien ou presque rien : la literie, la cuisine, les salles de jeux, les préaux sont là tout prêts, permettant aux colons d'y séjourner dès le premier jour de vacances : le matériel servant pendant l'année scolaire va servir pendant les mois d'août et de septembre. Pour les écoles municipales ou libres la literie sera à acheter, mais quand on pourra la louer à un pensionnat des environs les frais généraux seront diminués d'autant. C'est ce qu'a fait la Ligue des Enfants de France qui, installant une colonie maritime à Malo-les-Bains, dans un établissement récemment construit par la municipalité, a eu la bonne fortune de trouver une literie au collège de Dunkerque.

Ce mode est bien préférable à l'achat ou à la construction de villas scolaires. Sans doute les œuvres qui les possèdent peuvent faire des envois successifs et répétés de colons, mais à côté que d'inconvénients. La construction, l'installation de tous les services demandent de gros capitaux. De plus ces villas ouvertes trois ou quatre mois pendant la belle saison ont des frais généraux qui courent toute l'année :

l'impôt et les assurances, le concierge parfois, les frais d'entretien de la maison. Aussi on ne peut s'étonner que le prix de revient s'élève à 3 francs et plus par jour et par tête !

En tout cas, si on préfère bâtir, qu'on cherche à satisfaire l'hygiène, qu'on se contente de l'indispensable et de l'utile, comme savent si bien le faire nos voisins les Belges et les Allemands, sans rechercher à faire des constructions présentant un bel aspect et des formes plus ou moins artistiques, qui ne serviraient qu'à englober nos capitaux au grand détriment de nos enfants.

Nous ne saurions trop recommander aux comités de faire le plus d'économies possible pour les constructions, et de consacrer par contre de plus fortes sommes pour augmenter chaque année le nombre des colons. C'est pourquoi on fera très bien de ne louer ou d'acheter une villa scolaire spéciale que là où il sera impossible d'obtenir gratuitement un local libre pendant les vacances et présentant des conditions d'hygiène suffisantes, ce qui sera relativement facile puisque les enfants ne doivent séjourner que le moins possible dans l'intérieur des locaux, la plus grande partie du temps devant se passer au dehors.

C'est encore une sage mesure d'économie, l'habitude que certains arrondissements de Paris ont prise d'envoyer leurs élèves dans la même colonie, tels le III^e, le IV^e et le V^e à Vert-le-Grand, le XV^e et le XX^e au collège de Melun. Outre l'avantage qu'ont les enfants des différents quartiers de Paris de se con-

naître, de s'estimer et de nouer des relations les plus amicales, les caisses des écoles, s'unissant pour procurer le grand air à leurs protégés dans les mêmes locaux, voient par cela même les frais généraux diminuer et se réduire de la moitié ou des deux tiers.

Car pour lutter contre une plaie sociale aussi étendue que la tuberculose il faut éviter les dépenses somptueuses, s'ingénier à trouver les moyens les plus économiques, et étendre les œuvres au plus grand nombre d'enfants possible.

Si peu que l'on fasse, quand bien même les locaux ne répondraient pas à l'idéal que réclament aujourd'hui les hygiénistes, il ne faut pas perdre de vue que les enfants y passant la belle saison seront toujours dans de bien meilleures conditions que dans les taudis encombrés des villes où ils vivent toute l'année.

D'autres œuvres ne possèdent pas de colonies scolaires, toutefois elles s'intéressent au sort des enfants chétifs et anémiés et essaient de leur procurer les moyens de passer quelques semaines au grand air.

Les unes recherchent les enfants qui ont des parents à la campagne, les envoient chez eux en leur procurant les ressources pour les frais de voyage et au besoin pour leur nourriture et leur entretien. Ainsi pratique la Société protectrice de l'enfance de Lyon dont nous avons parlé précédemment. C'est le mode de placement familial qui présente le plus de garantie et de plus c'est une manière de resserrer les liens entre les déracinés et les parents qui culti-

vent toujours le sol de leurs ancêtres. De plus ce système de colonies n'a pas de limites, les déracinés étant nombreux et aussi les enfants qui ont besoin d'une cure d'air. Ce qu'il faut, c'est que dans les villes des personnes dévouées découvrent les enfants qui peuvent présenter de pareilles conditions et se chargent de leur faire bénéficier des avantages du grand air.

D'autres œuvres agissent différemment. Nous voulons parler de « l'Association des souscripteurs pour le développement des colonies de vacances », fondée par M^{me} de Felice née Stæhling en 1899. Cette œuvre ne possède pas de colonies à elle, mais elle envoie ses protégés à d'autres comités qui les admettent parmi leurs colons, et elle se charge de payer tous les frais de transport et de nourriture. L'année de sa fondation, l'association envoyait dans différentes localités 4 colons ; en 1904, 629 plus 12 mères de familles. Les fonds proviennent de cotisations minimales de souscripteurs : 0 fr. 10 par mois, 1 fr. 20 par an. Là ne se borne pas son action, elle subventionne des comités scolaires de vacances, de province, 21 en 1905 ; de plus elle en fonde de nouveaux dans des villes où il n'en existait pas, tel à Alais, Belfort, Carmaux, La Grand'Combe, Lille et Roubaix.

De même la Ligue de l'Enseignement donne des subventions à plusieurs œuvres scolaires. Beaucoup de patronages de Paris, ne possédant pas de villa,

chargent l'Œuvre des Saines Vacances de prendre leurs protégés en payant tous les frais.

Mais les associations qui étudient les conditions générales que permettent le développement et l'extension des colonies scolaires doivent être l'objet de tous les encouragements, et il serait à souhaiter qu'il se fonde quelque chose d'analogue à la société des habitations à bon marché. Cette société favoriserait la construction de locaux en prêtant de l'argent sur hypothèques et servirait d'intermédiaire financier. Peut-être même l'Etat pourrait-il favoriser l'installation de villes scolaires au même titre que celle des habitations à bon marché, en diminuant les impôts ou bien en autorisant les Caisses d'Epargne à prêter des capitaux contre des références sérieuses.

CHAPITRE VI

Rôle du médecin

Rôle du médecin en général.

La plupart des œuvres fondées au début avaient un caractère purement confessionnel, et toutes ne croyaient créer que des œuvres sociales ; elles faisaient alors de l'hygiène sociale sans le savoir.

Au fur et à mesure que l'on est venu à pénétrer plus avant dans le problème étiologique de la tuberculose, les hygiénistes, convaincus que l'origine du mal était surtout dans l'insalubrité des habitations urbaines, et que son remède plutôt préventif que curatif consistait à fortifier l'organisme des prédisposés par la vie au grand air, portèrent leur attention sur toutes les œuvres sociales qui favorisaient le séjour des citadins au grand air, et s'aperçurent bientôt que c'étaient là des œuvres d'hygiène sociale, ayant une très grande portée pour la prévention contre la tuberculose, si elles voulaient bien accepter les conseils et la direction des médecins.

Les œuvres de colonies de vacances figurent au

premier rang parmi celles qui sont à encourager dans la lutte contre la tuberculose.

Sans aucun doute, en ce qui concerne leur organisation matérielle et l'accomplissement de leur but social, elles restent dans le domaine des philanthropes. Mais si elles veulent remplir en même temps le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans l'hygiène sociale, si elles veulent faire tout le bien dont elles sont capables, elles doivent recourir à la collaboration judicieuse et presque constante du médecin.

Le rôle du médecin devra porter sur le choix des enfants à envoyer au dehors, sur la désignation du lieu de séjour, sur l'inspection des nourriciers acceptés par les œuvres qui font le placement familial. Ce sera au médecin à déterminer quels sont ceux des enfants qui peuvent profiter le plus de chacune des colonies, campagne, montagne ou mer ; c'est lui encore qui réglera la durée du séjour comme le choix de la saison, qui surveillera l'état sanitaire des colons et constatera leur état de santé au départ et au retour, de façon à dégager nettement le bénéfice que chaque enfant aura retiré de son séjour et par suite les indications pour un séjour ultérieur.

On voit donc que le rôle du médecin est multiple et de première importance. C'est sur lui que repose tout le côté hygiénique, et on devra bien prévenir les œuvres qu'elles ne doivent sous aucun prétexte refuser son concours, et ne pas accepter que des personnes incompetentes, mais croyant avoir acquis des notions hygiéniques, se substituent à lui, au grand détriment de la santé des petits colons.

Choix des Enfants.

Malheureusement les œuvres de colonies scolaires, qui ont surtout en vue le bien social, n'attachent pas toute l'importance qu'il faut à ce choix. Aussi ne donnent-elles pas au médecin un temps suffisant pour s'y livrer sérieusement. Généralement ce sont des médecins de bonne volonté qu'on sollicite pour faire la sélection parmi les postulants. Leur dévouement est acquis à l'œuvre, mais pour mener leur tâche à bien, il faudrait que l'on accorde un temps plus prolongé pour l'examen, et faire en sorte qu'on leur permette de revoir plusieurs fois le même enfant. Il serait donc souhaitable que, dès le début de l'année scolaire, en tout cas immédiatement après l'hiver, on commence à s'occuper de l'examen des enfants et qu'on prépare ainsi longtemps d'avance et avec tout le soin désirable le choix des colons.

Lorsqu'on procède, comme cela se fait trop souvent, à des examens par fournée nombreuse d'enfants, fatalement le médecin malgré tout son dévouement est dans l'impossibilité de constater l'état exact de leur santé, étant donné qu'il ne s'agit pas là seulement de reconnaître des maladies existantes, mais encore de porter un jugement complet sur l'état constitutionnel.

La fiche sanitaire, qui devrait exister pour chaque écolier, lui serait d'un précieux secours. Pour y remédier, chaque œuvre devrait exiger de la famille

des renseignements sommaires sur les antécédents sanitaires du postulant. Elle pourrait rédiger un court questionnaire, que remplirait la famille ou même le médecin de la famille. Ce document joint au dossier serait très utile en permettant au médecin d'orienter son examen sur tel ou tel point malade. Toutefois dans certaines œuvres le choix des enfants est fait avec soin, le nombre des postulants étant assez restreint, tel pour l'Œuvre des Colonies scolaires de vacances.

Le médecin devra d'abord éliminer tous les enfants atteints de maladies contagieuses ou même en convalescence de ces affections, tous ceux qui sont atteints de maladies parasitaires de la peau ou du cuir chevelu : c'est dans le but d'éviter la contagion. Tous ceux qui présentent des lésions de tuberculose pulmonaire ouvertes seront éliminés pour la même raison. De plus tous les tuberculeux avérés, quelles que soient la nature et l'étendue de leurs lésions, doivent également être écartés, parce que ces enfants sont destinés à former la clientèle des sanatoriums, les colonies scolaires étant faites pour préserver et non pas pour guérir ; seront éliminés également ceux qui sont porteurs de certaines affections sur lesquelles l'exercice prolongé au grand air pourrait avoir une influence néfaste, tels sont les enfants atteints de cardiopathies nettement accusées et non compensées. On écartera également les enfants qui peuvent être un objet de frayeur ou de répulsion pour leurs camarades, tels ceux qui sont sujets à des attaques

convulsives, à des accès d'épilepsie ou d'hystérie, ou encore ceux qui souffrent d'incontinence d'urine ou de matières fécales.

Pour se diriger dans son choix, le praticien doit appliquer la méthode, si sage et si complète, préconisée par le professeur Grancher pour faire le diagnostic de la prétuberculose, s'appliquant à ausculter l'inspiration seulement, appréciant les dissemblances d'un sommet à l'autre de la poitrine, admettant tous ceux qui présentent le moindre trouble à l'inspiration, *a fortiori* s'ils ont déjà une résonance anormale à l'expiration ou présentent de la résistance au doigt ou de la submatité à la percussion ; de même s'ils sont porteurs de chapelets ganglionnaires, sous-maxillaires, carotidiens ou trachéo-bronchiques, s'ils ont une tendance à contracter des affections ganglionnaires : ce sont autant de candidats à la tuberculose si déjà ils ne l'ont contractée.

Il pourra s'inspirer aussi des recherches de Letulle sur la prétuberculose. Il considérera aussi comme des candidats à cette affection tous les enfants qui présentent des signes certains de faiblesse constitutionnelle, de croissance retardée et d'anémie.

Pour le choix des enfants le médecin pourra s'aider des renseignements donnés par un enquêteur, afin de choisir, parmi ceux qui présentent les conditions médicales requises pour être envoyés à la campagne, ceux-là surtout qui en ont le plus besoin par suite de la misère constatée dans la famille ou de l'insuffisance plus accusée de leur habitation.

Choix des familles des nourriciers.

Lorsqu'il s'agit du placement familial, c'est encore le médecin, tout au moins pour la partie qui est de sa compétence, qui choisit les familles des nourriciers auxquels on peut confier des enfants. Il constatera la salubrité de l'habitation et établira le nombre de colons que l'on peut placer dans chaque famille d'après le cube d'air des appartements où ils doivent loger pendant leur séjour. Il devra aussi examiner les personnes qui composent la famille adoptive, s'assurer qu'elles ne sont atteintes d'aucune maladie contagieuse constitutionnelle (tuberculose, syphilis) ou même accidentelle, ou encore d'affections parasitaires. Une œuvre serait vraiment coupable si elle mettait ses colons dans la possibilité de contracter une scarlatine, une diphtérie ou une fièvre typhoïde ; il serait même regrettable qu'elle rende à leur familles des enfants ayant contracté la teigne ou la gale, voire même des enfants rapportant des parasites avec eux. Dans le cas où une maladie contagieuse aurait existé dans la famille du nourricier, même des mois et des années auparavant, le médecin, avant d'accorder l'autorisation d'y placer un colon, devra s'inquiéter de savoir si une désinfection suffisante a été opérée. Il serait bon aussi que celui-ci fasse attention à la nature et à la qualité de l'eau potable, bien que d'une façon générale il faut toujours éviter de placer

des colons dans des villages où on a constaté à plusieurs reprises des cas de fièvre typhoïde.

Répartition à la mer, à la montagne ou à la campagne.

Mais là ne se borne pas le rôle du médecin, il doit aussi indiquer quels sont les enfants qui iront à la mer, à la montagne ou à la campagne, quand l'œuvre possède ces trois séjours : d'un choix bien fait peut dépendre le bénéfice du mois de vacances au grand air.

Les anémiques surtout se trouvent bien du climat d'altitude. En effet ce qui caractérise ce climat c'est la diminution de la pression barométrique : l'air raréfié contient sous un même volume une quantité moindre d'oxygène que celui de la plaine, aussi la circulation s'accélère, le nombre des globules rouges augmente, parfois de 25 0/0 d'après les travaux de Reynard et Sellier, la respiration devient plus active et augmente d'amplitude, bref la montagne peut servir de médication tonique et excitante des fonctions ralenties.

Au contraire les enfants ayant des tendances à contracter des affections ganglionnaires peuvent retirer un grand profit d'un séjour au bord de la mer. Mais n'importe quel littoral n'est pas indifférent à tous les organismes. L'air vif et stimulant de la mer du Nord est excellent pour les atones et les scrofuleux ; dans le sud-ouest de la France la température douce, l'absence de vents violents, la

luminosité régulière conviennent aux éréthiques ou aux poitrines à bronches délicates ; enfin sur les bords de la Méditerranée le climat est stable grâce à la stabilité même de la température de la mer, l'air vif et privé d'humidité, la lumière vive : autant d'agents stimulant favorablement un organisme affaibli et déprimé.

Quant au séjour à la campagne, dans la plaine, il convient évidemment à tous les enfants : aucun organisme ne peut s'en trouver mal. On y enverra donc tous les enfants qui ne présentent pas d'indications spéciales, et même tous ceux qui, faute de place, ne peuvent être envoyés ailleurs.

Il résulte de là que les œuvres qui ne possèdent qu'une seule colonie devraient plutôt l'établir en plaine. Tous les enfants peuvent s'y rendre et le médecin peut tolérer cela. Au contraire, son obstination dût-elle paraître incompréhensible et barbare, il devra toujours refuser d'envoyer certains enfants au bord de la mer ou à la montagne, l'œuvre ne posséderait-elle que cette unique colonie.

Durée et époque du séjour.

De même quand il s'agira de prolonger le séjour du colon ou de l'envoyer faire une cure dans une saison autre que celle des vacances, cette décision ne devra jamais être prise en dehors de l'avis du médecin.

Sans aucun doute il n'y aurait pas grand inconvénient à prolonger le séjour à la campagne pour la plupart des enfants ; mais il ne faut pas oublier que cela pourrait être un obstacle à un plus grand bien, puisqu'on pourrait conserver à la colonie un colon qui n'a plus grand besoin du séjour au grand air, au détriment d'un autre qui pourrait en bénéficier à son tour.

Par contre, quand les colons habitent le littoral ou la montagne, il sera toujours nécessaire de les faire examiner par le médecin avant de décider si oui ou non, ils peuvent prolonger leur séjour. En effet, celui-ci peut être surpris, et le séjour dans de telles conditions pourrait être trop excitant pour certains organismes, ce que l'on ne peut apprécier que par un nouvel examen. De même tous les enfants ne peuvent passer l'hiver à la colonie, et ici encore c'est le médecin qui doit être juge.

Etat sanitaire pendant le séjour.

Sous prétexte d'économie, le directeur de la colonie ne doit pas hésiter à recourir aux avis d'un praticien. En effet des accidents peuvent survenir pendant le séjour : on a signalé des luxations du coude ou de l'épaule, des fractures de jambe ; les plaies de la tête ou des pieds causées soit par une chute, soit par des traumatismes divers, doivent être aussitôt traitées. Mais en général le médecin sera appelé pour soigner

des angines ou bronchites, parfois des pneumonies causées par les brusques variations de la température. Celui-ci ne doit jamais hésiter, dès que l'enfant présente quelques troubles de la santé qui paraissent persistants, de conseiller le rapatriement, afin de ne pas s'exposer aux conséquences d'une longue maladie qui pourrait entraver la bonne marche de la colonie entière.

Une excellente mesure serait que toutes les colonies d'internat possèdent une chambre d'isolement servant en quelque sorte d'infirmerie, de lieu d'observation des malades, et qui serait toujours très précieuse en cas de maladie contagieuse, rougeole, oreillons, etc. C'est ce qui a été fait dans certaines villas scolaires, tel à Mandres-sur-Vair.

Dans ses visites à la colonie, le médecin s'assurera lui-même de la propreté de l'établissement, de l'hygiène et de la santé des colons et donnera au besoin des conseils aux directeurs.

Certaines œuvres distribuent à leurs surveillants une instruction, telle celle rédigée par le D^r Noir pour l'Œuvre des colonies scolaires de vacances, dans laquelle sont indiqués les premiers soins à donner en cas d'accidents. C'est une sage précaution qui permettra d'apporter un premier secours au malade en attendant l'arrivée du praticien parfois retardé à la campagne. Mais en aucun cas, sous le vain prétexte qu'il aurait de se croire posséder quelque connaissance médicale, le surveillant ne doit éviter l'appel du médecin. Seul un homme compétent peut juger, en

toute connaissance de cause des conséquences d'une indisposition ou d'un accident, léger en apparence. En n'appelant pas le médecin, le directeur engage fortement sa responsabilité et celle de l'Œuvre qui l'a choisi, ces instructions qu'on lui donne devant lui permettre d'attendre le médecin et non de le remplacer.

Constatation des résultats.

Des résultats tangibles dépend l'avenir des colonies. C'est pourquoi toutes les opérations qui ont pour but de les constater devraient être faites avec soin et précision. Si quelques-unes ont été faites avec tout le soin demandé, malheureusement beaucoup d'autres ont été négligées, pour ne pas dire totalement oubliées.

En général les recherches ont porté sur le poids, la taille, le périmètre thoracique et dans certaines œuvres sur les globules du sang. Par contre, des observateurs ont poussé l'examen médical aussi loin que possible, tel le D^r Mirabail.

« Nos recherches, écrit-il dans sa thèse inaugurale, ont porté sur quatorze mesures réparties suivant les différentes fonctions : le poids, la taille, la respiration (circonférence thoracique moyenne, capacité vitale, distance inter-scapulaire et diamètre brachromial), la force musculaire (pression traction des différents groupes musculaires), Nous y avons joint des mesures d'ergographie crurale, que nous avons dû abandonner par suite de

l'inhabileté des enfants à servir de sujet dans ces expériences. Les variations du milieu intérieur ont été déterminées par l'examen du sang (numération des globules rouges et blancs, teneur en hémoglobine, variation de la formule leucocytaire). »

Peut-on dire ici que l'examen médical est poussé trop loin. « De l'avis même de l'auteur, certaines mesures n'ont pas donné de résultats probants, pour ne pas dire divergents. » Mais trois mesures doivent être prises avec soin : le poids, la taille et le périmètre thoracique. Certains ajoutent la numération globulaire à l'aller et au retour : c'est un travail de laboratoire qui ne peut être demandé à tous les médecins, à cause de la technique spéciale et aussi du temps que cette recherche nécessite ; mais on pourrait le faire partout où cela sera possible.

Poids. — Ce n'est guère la peine d'insister sur la nécessité des pesées, car la plupart des œuvres emploient ce moyen de contrôle en notant le poids au départ et au retour, ce qui peut donner une idée du bénéfice total, mais qui nous paraît insuffisant pour se renseigner sur la marche de l'accroissement, de manière à en tirer des déductions pour les séjours ultérieurs. A la ville de La Chantade, à la Colonie de santé, on pèse les colons chaque semaine à jour fixe, ce qui permet de suivre de très près les bienfaits de la cure.

Mais dans ces pesées, que de différences suivant que les enfants gardent tous les vêtements ou les retirent ; de plus elles sont faites trop vite pour être précises. Il devrait exister une règle uniforme, per-

mettant d'assurer une recherche soigneuse : l'enfant passerait sur une bascule sensible, à 50 grammes, dans le même costume, le garçon pieds nus ne gardant qu'une chemise et un pantalon, la fillette pieds nus et vêtue seulement d'une chemise et d'un jupon ; de plus on ferait ces pesées toujours à la même heure, par exemple trois heures environ après les repas.

Taille. — Pour la taille nous pourrions répéter les mêmes considérations que nous venons de présenter à propos des différentes époques auxquelles il convient de se livrer à ces observations. On mesure la taille à l'aide d'un ruban métrique collé au mur ou encore à l'aide d'une toise pareille à celle qui sert aux conseils de revision : l'enfant doit tenir sa tête bien droite, ni trop haut ni trop bas, et doit regarder devant lui en droite ligne ; il doit avoir les pieds nus, les talons rapprochés, les bras tombant le long du corps dans une position toute naturelle.

Périmètre thoracique. — Peu d'œuvres de colonies s'occupent des mensurations thoraciques, parce qu'elles sont probablement difficiles à prendre d'une façon exacte : car la mensuration varie suivant la hauteur à laquelle on la recherche et aussi avec les mouvements de la respiration, augmente pendant l'inspiration et diminue au moment de l'expiration. Plusieurs procédés existent pour prendre cette mesure avec précision, nous donnerons la préférence à la technique que le professeur Grancher a indiquée : « L'indice thoracique des côtés droit et gauche est pris à l'aide d'un ruban métrique dont le zéro

est placé sur l'apophyse épineuse, face aux deux mamelons. Le centimètre est double et les deux indications se rejoignent sur le sternum en passant sous les mamelons. Les chiffres relevés sont par exemple : 33 centimètres pour chaque côté ou 33 1/2 pour le côté droit et 33 pour le côté gauche ».

Coefficient de Robusticité. — Certains auteurs recommandent encore de calculer le coefficient de robusticité. Avec les trois éléments ci-dessus : taille, poids, périmètre thoracique, on a tous les éléments nécessaires. Plusieurs formules ont été proposées, on peut se rallier à celle du Dr Pignet :

$$\text{Taille} - (\text{poids} + \text{périmètre thoracique}) = \text{C. R.}$$

ou à celle du Dr Lucien Mayet :

$$\text{Taille} (\text{Poids} - + \frac{\text{circonf. thor. exp.} + \text{circ. thor. insp.})}{2}) = \text{C.R.}$$

La valeur numérique de ce coefficient indique :

inférieur	à 10 =	constitution très forte
»	de 11 à 20 =	» bonne
»	de 21 à 25 =	» moyenne
»	de 26 à 35 =	» faible
supérieur	à 35 =	» mauvaise.

Fiche médicale. — Pour permettre l'appréciation exacte de l'influence des colonies sur le développement de l'organisme, une fiche médicale, avons-nous dit, où seraient consignées toutes les mesures prises par le médecin, serait bien utile, en même temps

qu'elle faciliterait les recherches médicales statistiques et scientifiques. Cette fiche devrait être uniforme pour toutes les œuvres et aussi pratique, c'est-à-dire pas trop surchargée de renseignements superflus, et dont la notation ne demanderait pas trop de temps au médecin qui examine les enfants.

Beaucoup d'auteurs en ont proposé une qui souvent avait le tort d'être trop rudimentaire, ou trop longue comme celle du Dr Bonnard ou du Dr Bories dans sa thèse inaugurale. Récemment le Dr Lucien Mayet en publiait une très simple, qui sert déjà depuis quelques années à l'Œuvre municipale lyonnaise des enfants à la montagne.

Elle mesure 16 cm. $\times$ 24 cm. 5.

Le verso contient les renseignements administratifs fournis par les parents et les enquêtes.

Le recto se divise en deux parties : une administrative pour le nom de l'enfant et ses prénoms, le lieu et la date de naissance, la profession des parents, etc., et une partie médicale que nous transcrivons intégralement. Cette fiche médicale proprement dite mesure 16 cm. $\times$ 15 cm. et est assez claire par elle-même sans qu'il y ait besoin de l'expliquer.

Examen médical

Il est recommandé à MM. les Docteurs chargés de la visite médicale de n'exprimer verbalement aucune appréciation sur l'état des enfants soumis, ni sur les infirmités ou maladies qu'ils pourraient présenter.

Signalement anthropométrique	Départ	Retour	Différ.	Infirmités ou maladies.
Age				Indiquer les vices de conformation. L'état pathologique des yeux. Du nez, du larynx, etc. Le o s'applique aux enfants exclus, atteints d'affections parasitaires, contagieuses, ou cardiaques, épi- leptiques, etc.
Poids				
Taille				
Circonférence thoracique				
en expiration				
forcée				
en inspiration				
forcée				
Coefficient de robusticité...				
Tail.—(poids+périm.thorac.)				

Soins spéciaux (Lieu de séjour, habitation, parents nourriciers, etc.).

Annotation faites lors du précédent séjour, etc.

En résumé, au point de vue médical, l'envoi aux colonies est : Très utile, 3. — Utile, 2. — Peu ou pas utile, 1. — Impossible 0.

Biffer par un crayon de couleur le chiffre attribué.

Le Médecin,
L...

Il serait cependant utile d'y ajouter autant de colonnes que l'enfant séjourne de semaines à la colonie, puisque nous avons montré la nécessité de prendre les mesures chaque semaine.

CHAPITRE VII

Progrès et extension des Colonies de vacances

En 1901, le fondateur des colonies de vacances, le pasteur Bion, publiait un volume de près de 300 pages sur « les colonies de vacances et les efforts qui ont été tentés dans le domaine de l'hygiène de l'enfance ».

Parti de Suisse, le mouvement a gagné toute l'Europe pour la dépasser et se répandre, on peut dire, dans les autres parties du monde. Partout c'est une magnifique floraison d'œuvres s'occupant de faire bénéficier du séjour au grand air l'enfant pauvre des grandes villes.

Dès 1889, les villes suisses suivantes avaient envoyé des enfants en colonie : Zurich 820, Bâle 510, Berne 350, Lucerne 287, Neuchâtel 235, Lausanne 510, Winterthur 163, Genève 159, soit un total de 2.650 colons. En 1900 Bâle seule en envoyait 540. De plus Zurich en 1882, puis quelques autres villes ont installé des demi-colonies qui sont très florissantes.

En Allemagne on ne compte pas moins de 171 comités existant dans 114 villes de l'Empire. Les associations ayant une école pour centre, les comités spéciaux, les associations sanitaires, les sociétés évangéliques ou israélites, les orphelinats, les associations féminines, les municipalités, les loges maçonniques, les particuliers, tous ont rivalisé de zèle et d'activité. Pour montrer l'importance extraordinaire de ce mouvement nous empruntons à l'article de M. Delpy, dans la *Revue philanthropique*, le relevé suivant. De 1885 à 1901, il a été envoyé :

	153.734	enfants en colonies privées.
	43.455	» dans les familles à la campagne.
	123.820	» dans les stations de bains d'eau salée.
	36.407	» dans les stations de bains de mer
Ensemble	357.416	enfants.
Plus	129.556	enfants dans les demi-colonies.
Soit	486.975	enfants en 17 ans.

Rien qu'en 1901, 34.696 enfants profitaient des bienfaits des colonies de vacances dépensant 1.216.435 francs.

En Autriche-Hongrie les enfants sont envoyés à la campagne par des associations de bienfaisance qui n'ont pas pris le nom de colonies de vacances. Mais des œuvres confessionnelles, des maisons industrielles, de riches propriétaires fonciers, des loges

maçonniques ont organisé des villégiatures scolaires pour les petits Viennois ainsi que pour leurs petits camarades de Styrie, de Bohême, de Hongrie, de Silésie et de Moravie ; l'empereur François-Joseph lui-même prête son château de Wolfsperong à une de ces œuvres. En Galicie nous signalerons des colonies fondées par la direction des chemins de fer pour les enfants des employés subalternes à Stami-lar et à Lemberg.

En Italie c'est Milan qui organise les premières, puis Brescia, Crémone, Bologne, Turin, Venise, Florence, Bergame, Pavie, pour ne citer que les villes principales suivant ce mouvement. En 1900, Rome envoie 1000 enfants au bord de la mer pendant un mois à six semaines.

En Hollande, les colonies scolaires, dénommées sanitaires, fonctionnent toute l'année. Il en existe à Amsterdam depuis 1883, puis c'est La Haye, Rotterdam, Groningen, Leuwarden, Haarlem, Utrecht, Middelburg, qui possèdent en tout 21 colonies dont 12 installées dans les bois et 9 à la mer. Rotterdam, entre autres possède 2 colonies qui fonctionnent admirablement, et où le séjour d'un enfant, tous frais compris, ne revient qu'à 23 fr. 63 pour une durée de trois semaines.

Depuis vingt-sept ans le placement familial est très florissant au Danemark. Dès 1881, plus de 7.000 enfants avaient été placés chez les paysans.

En Russie, les colonies fonctionnent depuis 1881 à Varsovie, depuis 1888 à Abo, depuis 1895 à Bakou,

Iekaterinoslaw, Kiew, Kostroma, Lodz, Lublin, Riga, Odessa, Nijni-Novgorod et Saint-Pétersbourg : en 1889, Moscou en organise 28 : partout, sauf dans la capitale, toutes ces créations sont dues à l'initiative privée. De 1881 à 1900, 20.000 enfants avaient retiré des bienfaits du séjour au grand air. Sans doute c'est encore peu pour un si grand pays. Toutefois signalons que la plupart du temps les chemins de fer transportent les colons gratuitement, ce qui a permis à Moscou d'envoyer ses protégés à 850 kilomètres.

A Christiania l'œuvre fondée en 1881 est bien prospère et ne possédait en 1902 pas moins de 19 succursales abritant 700 écoliers. A Stockholm, de 1884 à 1898, on a envoyé 7.300 enfants au prix de revient de 0 fr. 85 par jour et par tête. En Norvège encore, il a été fondé des colonies de montagne, établies dans le Jemtland, avec une cure d'air variant de trois semaines à trois mois.

En Espagne l'action a été plus limitée. Le premier essai fut fait à Madrid, par Cassio, directeur du Musée social : on prit 18 enfants qu'on envoya au bord de la mer. Puis ce fut Barcelone, Orviedo, Leon, Santiago, Grenade.

La Bulgarie possède une colonie scolaire dépendant de la municipalité de Sofia. On n'en trouve pas de traces en Roumanie ni en Turquie.

Mais restent deux pays où elles ont pris un grand essor : l'Angleterre et la Belgique.

Deux grandes sociétés charitables anglaises s'occu-

pent surtout de colonies de vacances : « The Children's Country Holidays Fund » et « The Children's Fresh Air Mission » ont envoyé, depuis leur début jusqu'en 1902, la première 470.000 enfants, la seconde 50.813, en tout 520.813 enfants des quartiers pauvres de Londres.

Le placement familial est choisi ; on place 3 ou 4 enfants par maison, 50 à 60 dans un même village, on paie 6,25 par semaine au nourricier. En 1902, la première société possédait 55 comités à Londres, qui envoyaient pour 590.000 francs 20.000 colons sur les 800.000 écoliers de la capitale et des environs.

La seconde, plus modeste, disposait la même année de 60.000 francs répartis entre 2.430 enfants seulement.

Les Quakers ont leurs colonies fondées par la Bedford Institute, « The Factory Girls' Country Holiday Fund » s'occupe d'ouvrières d'usines. Liverpool, Manchester, Leeds ont suivi l'exemple. Par ce court aperçu, on peut dire que les Anglais, gens pratiques par excellence, ont compris que les colonies « rendaient ». Aussi ont-ils résolu de les cultiver sur une grande échelle.

La première œuvre belge en date, dite « Villas des Ecoles », possède deux colonies d'internat : l'une à Cortenæken et l'autre à Newport-les-Bains.

Les Marcumvins en 1892 fondaient la villa d'Ilas-tières qui en quatorze années a recueilli 13.523 enfants dont 932 en 1905 ; en 1802, la villa de Westende-Plage était ouverte et depuis, 3.904 y ont séjourné dont 1.111 en 1904 et 657 en 1905. En 1905

les Marcumvins ont dépensé pour ces deux colonies 39.738 fr. 66. Le Comité de la Foire possède une villa à Nil-Saint-Vincent (Brabant) où il dépense 3.600 francs annuellement. A Bruxelles, ce sont encore « le Rayon de Soleil », la « Feuille d'Etain », le cercle « les Sans-Noms », le cercle « le Progrès » qui s'occupent des enfants pauvres, ce dernier possédant six colonies et une villa scolaire auprès de Blankenberghe. A Anvers nous trouvons l'œuvre catholique des colonies scolaires et le « Diesterweg » composé d'un cercle d'instituteurs. Fondé en 1894, ce dernier a envoyé depuis 2.446 enfants pour la somme de 117.469 francs, dont 216 colons en 1905 qui ont profité de l'œuvre en séjournant soit trois semaines, soit cinq mois.

Liège, Ixelles, Middlekerke, Bruges, Mons, Malines, Tournai possèdent des villas scolaires. Mais nous voulons parler en dernier lieu de l'Œuvre du Grand Air pour les Petits vu son importance. Fondée en 1896 par la princesse Albert de Belgique, l'œuvre prend les enfants des écoles libres ou communales. Jusqu'en 1902, 10.680 en ont profité dont 2.278 pendant cette dernière année. Cette œuvre a deux colonies d'internat, mais pratique le placement familial, et est très prospère grâce à ses bons de vacances, dont nous parlerons plus loin.

Si nous passons aux Etats-Unis, nous trouvons là aussi des œuvres florissantes. A Boston c'est la Semaine à la campagne ; à Philadelphie « The Children's Country Wick Association » a placé chez des fermiers pendant une semaine 238 enfants en

1878, 679 en 1879, 4.333 en 1894, et 6.412 en 1902 ; à New-York, « The Association for improving the condition of the poor » a procuré la cure d'air à 22.136 enfants en 1902, à 254.876 depuis sa fondation ; « The New-York Tribune Fresh Air Fund » possède 250 agences réparties dans tous les quartiers et a procuré en 1902 des vacances au grand air à 9.130 enfants pendant quinze jours, à 27.783 pendant un jour, à 202.478 depuis sa fondation.

Nous aurons fini cette rapide revue quand nous aurons fait mention des colonies créées récemment en Colombie, dans la République Argentine à Buenos-Ayres, en Australie et jusqu'au Japon, à Kamakura, villégiature du Mikado.

La France n'est pas restée en retard. En voyant le grand bienfait produit, partout se sont créés des comités qui s'occupent de procurer le grand air pendant quelques jours ou quelques semaines. Ces dernières années surtout, nous assistons à une magnifique floraison d'œuvres dont nous donnons le tableau aussi complet que possible.

TABLEAU I

Œuvres possédant exclusivement des colonies d'internat.

NOMS	Fondées en	Nombre de colons			Prix de revient	
		Année de fond.	190	1903		1904
Colonies scolaires de la ville de Paris	1882		5.866	5.286	5.454	fr. c.
Œuvre mutuelle des colonies de vacances.	1897	67	263	»	»	2 70
Maison maternelle	1891	»	234	264	200	3
Œuvres parisiennes des colonies maternelles	1898	20	100	»	»	0 94
Colonie enfantine de Montfermeil.	1899	20	»	67	»	1
Œuvre des saines vacances.	1899	48	72	77	76	1 16
Œuvre israélite des séjours à la campagne	1899	102	» 41	285	101	2 15
Œuvre du rayon de soleil	1903	150	»	150	160	»
Œuvre du soleil.	1900	»	»	»	»	1 50
Œuvre des colonies scolaires de vacances.	1903	57	»	57	144	2 35
Colonies de santé de Rouen	1904	23	»	»	23	3 15
Œuvre rouennaise des enfants à la campagne.	1904	42	»	»	42	2 05
Œuvre id. à la mer	1904	70	»	»	10	»
Colonie scolaire havraise	1903	25	»	25	»	2 »
Comité scolaire de Brest.	1904	18	»	»	18	»
Œuvre israélite de Nancy	1903	17	»	»	17	1 15
Colonie municipale scolaire de Digne	1903	104	»	»	104	»
— de Marseille	1898	21	420	534	480	»
Société des écoles d'Arlac et de Solférino de Bordeaux	1888	»	52	61	»	»
Fédération des 7 cantons de Bordeaux	1902	190	190	»	»	1 60
Union bordelaise des personnages laïques.	1902	62	62	»	»	2 10
Colonie municipale lyonnaise du Serverin de Lyon.	1897	100	»	»	»	1 »
Maison de convalescence pour jeunes filles protestantes.	1895	»	»	43	»	1 93
Œuvre de colonies de vacances de Grenoble	1904	14	»	»	14	0 80
Puis des patronages nombreux de Paris :						1 50
Le patronage Ollier.	1898	11	24	72	»	»
Le patronage Notre-Dame de Bon-Conseil	»	»	»	»	38	1
— St-Joseph de la Maison-Blanche.	»	»	»	»	40	3 15
— St-Paul de Plaisance.	»	»	»	»	30	1 70
— de Kremlin-Bicêtre	»	»	»	»	40	1 50
— Saint-Ambroise.	1904	70	»	»	70	1 50
Colonies scolaires des sœurs de St-Vincent-de-Paul	1901	121	143	106	153	»
Œuvres des Bonnes vacances.	1901	45	60	150	160	1 60
Patronage de la Couture	1904	25	»	»	25	1 50
— de St-Nicolas du Chardonneret					50	1

Puis il nous faut encore citer :

La Colonie de l'Enfant,

Les Œuvres rurales de Champrosay,

L'Œuvre des Parisiennes,

L'Œuvre du Piémont.

puis les patronages suivants :

Le patronage Saint-Pierre-de-Montrouge,

- Saint-Gervais dit Entre ciel et terre,
- de Ménilmontant,
- Saint-Merry,
- Saint-Louis en l'Ile,
- Saint-Maurice,
- de Courbevoie,
- Saint-Joseph des Epinettes,
- Jeanne d'Arc,
- Notre-Dame-du-Rosaire à Plaisance,
- des Jeunes filles de Plaisance,
- Mouffetard,
- de l'OEuvre générale des jeunes filles,

OEuvre philanthropique de la paroisse Saint-Joseph,

Le Syndicat de l'Aiguille,

Le patronage de la paroisse Saint-Sulpice,

- Sainte-Catherine,
- Saint-François-Xavier,
- La Fraternelle,
- Maria Deraisme,
- de la paroisse de l'Etoile,

La maison de convalescence de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux.

La maison de convalescence pour jeunes filles à Saint-Prix,

La maison des Sœurs de Saint-Thomas-de-Villeneuve : qui ont des villas de vacances spéciales ou bien confient leurs protégés à d'autres œuvres comme celles des « Saines Vacances ».

TABLEAU II

Œuvres pratiquant exclusivement le placement familial

NOMS	fondées en	Nombre des colons				Prix de revient par jour et par tête
		Année de fondation	1902	1903	1904	
Œuvre stéphanoise des Enfants à la Montagne.	1893	52	1.382	1.428	1.831	0.65
Œuvre municipale lyonnaise —	1901	160	635	900	»	»
Œuvre roannaise —	1900	62	175	»	»	0.60
Œuvre valentinoise —	1902	46	46	84	94	0.83
Œuvre de Clermont-Ferrand —	1900	»	»	»	17	»
Comité d'Avignon —	1904	12	»	»	12	»
Comité de Carmaux —	1903	10	»	10	18	0.90
— de la Grand'Combe —	1903	10	»	10	18	0.50
— de Firminy —	1903	10	»	10	25	»
— de Montbéliard —	1904	21	»	»	21	1.29
— de Nîmes —	1903	96	»	96	168	0.87
Œuvre des petits Lozerets d'Alais.	1903	42	»	42	65	»
Sou des petits Algériens.	1904	29	»	»	29	0.85
Œuvre des petits Agenais à la Montagne.	1899	31	65	71	91	1.35
Œuvre Lyonnaise du Pasteur Puyroche	1893	»	»	131	140	0.78
Solidarité scolaire du II ^e arrondissement de Lyon	1902	20	20	175	216	1
Œuvre des Enfants à la campagne, Saint-Quentin	1904	55	»	»	55	1.20
Colonie scolaire de la ville de Lille	1897	200	320	»	230	1.08
Comité lillois libre de vacances.	1903	22	»	22	28	2.20
Œuvre des Petits Bergers de Besançon.	1903	33	»	33	41	»
Ligue meuséenne de Bar-le-Duc	1902	»	»	43	»	»
Jeunesse Vosgienne d'Epinal.	1903	»	»	»	15	1.60
Colonie municipale de Nancy.	1904	»	»	»	17	1.50
Comité de vacances d'Avignon	1904	12	»	»	12	2.15
— de Belfort	1904	16	»	»	16	»

Enfin des comités similaires à l'Œuvre stéphanoise sont établis à Angers, Limoges, Mirecourt, Saint-Chamond, la Ricamarie, Villars, Saint-Priest, Rive-de-Gier, Annonay, Montélimar, Montpellier, Romans, Mazamet, Montauban, Albi, Alger et Oran en Algérie. Enfin il existe encore deux sociétés de Paris, « Pour l'Enfant » et « l'Œuvre du grand air » qui font le placement familial.

TABLEAU III

Œuvres possédant à la fois des colonies familiales et d'internat.

NOMS	Fondées en	Nombre de colons en					Prix de revent
		Année de fond.	1902	1903	1904	1905	
Œuvres des Trois Semaines	1881	3	1.736	1.965	1.988	2.083	fr. c.
— des Quatre-Semaines (mer).	»	»	»	»	»	»	2 35
Œuvres des colonies de vacances de la Chaussée-du-Maine	1882	20	1.387	1.571	1.988		1 50
Œuvre des colonies sanitaires de vacances	1887	10	38	50	98		0 88
Petits Toulousains aux Pyrénées	1900	107	201	232	»	300	1 24
Ligue Fraternelle des Enfants de France.	1902	100	100				1
Comités catholiques Lyonnais réunis	1902	35	350	130	678		0 93
Comité protestant de colonies de vacances de Nancy	1897	»	»	»	»	»	1
Œuvre des colonies de vacances de Tarbes.	1903	6	»	6	37		1 50
Pupilles de la Presse	1903	284	»	284	»	»	3 06

En vingt ans, de 1884 à 1904, Paris n'a donné des vacances au grand air qu'à 62.000 enfants pauvres. Or en 1902, la population scolaire de la ville était de 142.287 élèves, 5.329 seulement ont bénéficié des colonies de vacances dans la proportion de 3 3/4 o/o. Les écoles maternelles enfantines comprenaient à la même époque 41.395 enfants en bas âge : 100 ont été envoyés hors Paris, soit environ 0,25 o/o. Or dans la même année, une société de bienfaisance de Londres assurait à elle seule des vacances au grand air à 34.529 enfants malingres, la ville de Copenhague envoyait à la campagne 33 o/o des enfants de ses écoles communales, tandis que Paris, redisons-le, n'en envoyait pas même 4 o/o ! Mais depuis 1902 nous avons marché. Nous donnons le tableau pour Paris en 1904.

En résumé, 56 villes de France ont des comités d'œuvres de vacances, revêtus d'un caractère officiel ou privés, qui fonctionnent régulièrement pour le

TABLEAU IV

Colonies de vacances des écoles municipales de Paris en 1904

Arrondisse- ments	LOCALITÉS	Jours de vacances	Nombre des enfants	Subventions des Caisses des écoles	Subventions du Conseil municipal	Recettes totales	Prix de revient par élève	Prix de revient par jour	Dépense totale
I.	Mortean (Doubs) et Coudeville (Manche) . .	21	100	3,500	3,000	4,095	75.45	3.60	7,795
II.	Vermondois (Doubs)	21	130	5,500	2,500	5,500	67.20	3.20	8,756
III.	Vert-le-Grand (Seine-et-Oise)	21	220	8,000	6,000	8,000	43.	2.	16,030
IV.	Id.	21	220	6,600	6,000	8,455	63.	3.	14,454
V.	Id.	21	300	3,500	10,300	3,900	56.70	2.70	17,000
VI.	Vermondois (Doubs) et Sables-d'Olonne (Vendée)	20	98	1,500	4,000	1,600	66.30	3.30	6,500
VII.	Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise) . .	21	150	5,000	3,500	5,000	62.	2.95	9,687
VIII. ..	Condé-sur-Noireau (Calvados) et collège de Flers (Orne)	21	115	5,000	1,000	8,200	65.45	2.75	7,923
IX.	Toucy (Yonne) et Vert (Seine-et-Oise) . .	30	145	8,592	3,500	8,592	70.20	2.35	12,889
X.	Châtillon-sur-Seine.	21	400	6,000	10,000	6,500	58.60	2.80	25,040
XI.	Mandres-sur-Vair (Vosges)	21	612	5,600	35,000	5,600	47.90	2.30	50,800
XII.	Boulogne-sur-Mer et Fontainebleau. . . .	20	540	16,000	14,000	16,000	52.80	2.65	28,512
XIII.	Boulogne-sur-Mer et Sables-d'Olonne . . .	21	300	3,000	13,300	3,700	42.60	2.	19,108
XIV.	Mors-sur-Mer, Berck et Sables-d'Olonne .	21	200	5,440	7,500	5,440	68.65	3.25	13,440
XV.	Collège de Melun (Seine-et-Marne)	21	270	3,500	12,000	3,900	58.90	2.80	15,902
XVI.	Audincourt (Doubs) et Vermondois (Doubs), Mers-s.-Mer (Somme) et Montlhéry (S.-et-O.), Luzancy (Seine-et-Oise).	21	140	5,800	2,500	5,800	62.85	3.	8,800
XVII.	Malherbes, Villers-Côterets et les Sables- d'Olonne.	21	418	5,441	10,000	16,666	39.87	2.	16,666
XVIII.	Collège de Melun (Seine-et-Marne)	21	380	3,158	22,500	3,158	39.90	1.90	41,158
XX.		21	375	4,611	18,500	5,212	63.-	3.15	23,812
		21	341	1,400	18,000	1,508	43.	2.	19,976
	TOTAUX OU MOYENNES.	21	5,454	107,142	203,100	126,916	50.30	2.70	364,128

plus grand bien des enfants chétifs et candidats à la tuberculose qui peuplent nos villes. A Paris, en dehors des caisses des écoles, 26 institutions, plus 40 comités de patronage ou de paroisses envoient des enfants à la campagne.

Dans son rapport à la Société d'assistance, M. Delpy, parlant de l'extension des colonies de vacances, donnait un tableau comparatif du nombre d'enfants qui en profitaient dans les différents pays ; la France avait le sixième rang seulement (Statistique de 1899).

Sur 100.000 habitants le Danemark envoyait 552 enfants

—	l'Angleterre	»	116	»
—	la Suisse	»	104	»
—	l'Allemagne	»	85	»
—	la Belgique	»	38	»
—	la France	»	21	»
—	la Hollande	»	20	»
—	la Suède	»	15	»
—	* l'Autriche	»	11	»
—	la Russie	»	6	»
—	l'Espagne	»	1	»

Depuis cette époque les œuvres des colonies de vacances ont pris chez nous une grande extension ; beaucoup de nouvelles se sont fondées, et si aujourd'hui on faisait une seconde statistique reposant sur les mêmes bases que celle de M. Delpy, certainement la France aurait un meilleur rang.

Remarquons aussi que la base de cette statistique

est légèrement défectueuse. Ce n'est pas sur le nombre des habitants d'un pays, mais bien sur le nombre des enfants que le rapport devrait être cherché. Or l'on sait que la France, vu sa faible natalité, possède un moins grand nombre d'enfants sur 100.000 habitants que les pays voisins. Néanmoins nous considérons comme nécessaire un nouvel effort pour l'extension des colonies de vacances.

CHAPITRE VIII

Résultats hygiéniques

Tous les rapports sont unanimes à relater les bons effets de la cure au grand air procurée aux enfants par les colonies de vacances. Ils sont partis les joues pâles, les yeux cernés, les membres grêles et la démarche gauche, et le passant qui les a regardés peut-être s'est-il remémoré ces vers du poète :

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit,
Ces doux êtres pensifs que la fièvre amaigrit ?...

Les voilà qui reviennent méconnaissables : les joues sont roses, la figure ouverte, toute leur physiologie reflète les joies ressenties là-bas ; tous ont élargi leur poitrine, tous présentent un accroissement sensible de poids, de taille et de périmètre thoracique.

Les bons effets de la cure d'air ont été étudiés en Suisse par M. Bion et le D^r Leuck, en Allemagne par le D^r Warrentrapp, en Italie par le D^r Federici, en Pologne par le D^r Markiewicz, en France par Cottinet, les D^{rs} Delfour et Mirabail de Toulouse, Demozay des mines de Firminy, Bonard et Bories de

Lyon, Venot de Paris : tous s'accordent à constater les bons résultats hygiéniques.

Pour apprécier à leur juste valeur pareils résultats, un terme de comparaison est nécessaire : il faut connaître quel est le développement normal de l'enfant en poids, en stature et en périmètre thoracique à cette période qui s'étend de sept à treize ans, ou plutôt aux environs de onze à douze ans, âge moyen de la plupart des colons.

Malheureusement des auteurs qui font autorité fournissent des chiffres assez différents, tels Gilbert et Pagliani pour l'accroissement normal en poids pendant deux mois : de dix ans à onze ans et demi le premier donne 400 grammes de gain tandis que le second donne 700 grammes : il est vrai qu'ils sont d'accord pour le chiffre 700 à l'âge de treize ans.

Quételet a donné le tableau suivant *comme croissance moyenne en poids dans l'enfance* :

Hommes			Femmes		
Age	Poids moyen	Accroissement annuel	Poids moyen	Accroissement annuel	
6 ans	17 kil. 800 gr.	1 kil. 900 gr.	16 kil. 700 gr.	1 kil. 400 gr.	
7 »	18 » 7 »	1 » 9 »	17 » 8 »	1 » 1 »	
8 »	21 » 6 »	1 » 9 »	19 » 0 »	1 » 2 »	
9 »	23 » 5 »	1 » 9 »	21 » 0 »	2 » 0 »	
10 »	25 » 2 »	1 » 7 »	23 » 1 »	2 » 1 »	
11 »	27 » 0 »	1 » 8 »	25 » 5 »	2 » 4 »	
12 »	29 » 0 »	2 »	29 » 0 »	2 »	
13 »	33 » 1 »	4 » 1 »	32 » 5 »	3 » 5 »	

En résumé entre onze et treize ans, la croissance marche très vite, elle commence un peu plus tôt

chez les filles et s'arrête aussi plus tôt. D'ailleurs cette constatation de Quételet peut se faire partout : en Angleterre, en Italie, l'âge seul diffère suivant les races et les climats.

Pour la taille c'est la même chose.

Tables (1) de Schmidt, relatant l'accroissement de taille par année d'âge.

Age....	7 ans	8 ans	9 ans	10 ans	11 ans	12 ans	13 ans	14 ans
Garçons.	109 cm. 3	— 114,3	— 119,8	— 124,9	— 128,2	— 132,9	— 137,8	— 142,2
Filles...	108 cm. 5	— 114,1	— 118,5	— 123,9	— 129,2	— 133,6	— 138,7	— 144,2

Quételet seul pour la taille est d'un avis contraire, c'est-à-dire n'admet pas le développement plus marqué chez la jeune fille vers l'âge de douze à treize ans.

En résumé, ce serait le cas de dire avec Aristote : « Les filles croissent plus promptement et arrivent à la force de l'âge plus vite que les garçons. »

Quant au périmètre thoracique, on s'accorde à donner *une moyenne annuelle de 2 centimètres*, c'est aussi le résultat des recherches de Vierodt et de Pagliani.

De plus, d'après Malling Hansen, la croissance en poids et en taille subit des variations, a des maxima et des minima suivant les saisons :

Variations du poids d'un garçon entre 9 et 15 ans.

Accroissement maximum, août à novembre

— minimum, avril à juillet

— intermédiaire, décembre à mars

Pendant la période maximum le gain en poids serait trois fois aussi grand que pendant la période intermédiaire ; de plus tout le gain de cette période-ci disparaîtrait pendant la période minimum.

Quant à la taille, toujours d'après le même auteur, elle présenterait des variations en sens inverse du poids, l'accroissement du poids est minima lorsque celui de la taille est maxima.

Août-novembre, accroissement minima

Avril-juillet, accroissement maxima

Décembre-mars, accroissement intermédiaire

En résumé on peut dire que l'automne favorise la croissance en poids, tandis qu'au printemps l'enfant grandit sans pour cela augmenter sensiblement en poids, l'organisme ne pouvant faire ces deux choses à la fois.

Dès 1883, Cottinet signalait les résultats remarquables obtenus dans la colonie du IX^e arrondissement.

« L'âge moyen de nos filles, disait-il, est de douze ans et demi. D'après Quételet, l'accroissement normal du poids d'une fille de cet âge est de 291 gr. par mois ; les nôtres avaient augmenté de 2 kgr 391. Pour la taille, Quételet fixe la croissance à 4 millimètres, une fille en avait gagné 20. Chez nos garçons l'âge moyen était de onze ans trois mois. A cet âge, Quételet assigne aux garçons une augmentation de 150 grammes, ils ont gagné 1 kgr. 883. En un mois le thorax s'est développé autant que Pagliani veut qu'il se développe en une année chez ceux de leur âge et de leur condition, et, remarque

curieuse, c'est chez ceux qui ont maigri qu'il s'est développé le plus (20 mm.). Pour la taille, pour les garçons comme pour les filles, la moyenne d'accroissement était cinq fois supérieure à la moyenne normale. »

Depuis, les résultats ont été toujours excellents. En 1901, à la colonie du XI^e arrondissement nous lisons dans le rapport : « La moyenne d'augmentation au retour de la colonie a été, cette année, de 1 à 2 centimètres pour la taille, de 3 à 4 centimètres pour le développement thoracique, et de 1 à 2 kilogrammes pour le poids, chez les garçons. La moyenne a été sensiblement la même chez les filles. Il semble cependant qu'elles augmentent moins que les garçons en périmètre thoracique et qu'elles gagnent surtout en taille. »

En 1888, à la colonie du XIV^e arrondissement, Gellé donne les résultats suivants :

Augmentation moyenne en poids et en périmètre thoracique.

Filles.....	1 kgr. 406	2 cm. 7
Garçons.....	1 kgr. 765	1 cm. 15

et il faisait remarquer qu'une des petites filles avait un accroissement thoracique de 5 centimètres.

Delpy, dans son rapport à la Société d'Assistance, relate pareils résultats. Il donne l'augmentation moyenne de tous les enfants des arrondissements de Paris, qui ont profité des colonies de vacances en 1902.

Pour le poids :

Les garçons ont gagné de	0 kgr. 643 à 2 kgr. 214
Les filles	» 0 kgr. 450 à 2 kgr. 014

Pour le périmètre thoracique :

Les garçons ont gagné de	1 cm. à 3 cm.
Les filles	» 1 cm. 5 à 3 cm.

Pour la taille :

Les garçons ont gagné de	4 mm. à 18 mm.
Les filles	» 2 mm. à 18 mm.

Colonie municipale lyonnaise du Serverin.

En 1902, trois séries d'enfants ont été envoyées : les deux premières séries étaient composées de filles, la troisième de garçons. Le Dr Roux a constaté les résultats suivants :

1 ^{re} série	au mois de juillet,	gain moyen en poids	1 kgr. 414
2 ^e série	» août,	»	2 kgr. 105
3 ^e série	» septembre,	»	1 kgr. 500

Dans le *Bulletin médical* (1), un homme de sciences, étranger aux choses de la médecine, publiait une étude relative aux diverses améliorations physiques, constatées chez les enfants de l'Œuvre stéphanoise, et en particulier les variations du poids. Grâce à une application ingénieuse de la méthode mathématique, il déduisait avec une rigueur un peu sèche, mais non dépourvue d'élégance, des conclusions et

1. *Bulletin médical*, n° 81, 1903. « Etude sur les variations du poids observées chez les enfants envoyés à la montagne. »

des renseignements susceptibles d'intéresser les médecins :

1° De deux enfants du même sexe et du même âge, celui qui profite le plus du séjour à la montagne est le moins lourd ;

2° De deux enfants pris au départ, dans les mêmes conditions relatives par rapport à la moyenne des poids de leur âge, celui qui retire le plus grand bénéfice de la montagne est :

A égalité de sexe, le plus âgé ;

A égalité d'âge, la fille.

3° D'un garçon et d'une fille pris au départ, dans les mêmes conditions relatives, par rapport à la moyenne du poids de leur âge :

a) Si l'âge de la fille est inférieur aux trois quarts de l'âge du garçon, c'est le garçon qui profite le plus ;

b) Si l'âge de la fille égale les trois quarts de l'âge du garçon, tous deux bénéficient également ;

c) Si l'âge de la fille est supérieur aux trois quarts de l'âge du garçon, c'est la fille qui profite le plus.

Ces conclusions, mathématiques en quelque sorte, pourraient être déduites de tous les résultats publiés par les différentes œuvres. Aux environs de douze à treize ans la fille tire plus de bénéfices que le garçon de sa cure au grand air. Sans doute, il y a des exceptions et on le verra par la suite, mais cette règle n'en reste pas moins juste en général.

Voici quelques chiffres pris au hasard, que nous empruntons à une étude du pasteur L. Comte, sur l'Œuvre stéphanoise des Enfants à la Montagne.

Poids gagnés par les enfants.

Garçons	au départ		au retour		gain	
Jean, 11 ans	25	kgr.	28	kgr.	3	kgr.
Maurice, 7 ans	20		22		2	
Charles, 13 ans	35		37		2	
Lucien, 12 ans	28	600	30		1	200
Georges, 12 ans	27		29	700	2	700
Filles						
Marie, 12 ans	25	400	27		2	400
Jeanne, 9 ans	21	650	24	700	3	150
Noémie, 8 ans	22	300	25	500	2	200
Marie, 11 ans	30		32	300	2	300
Bénédicte, 12 ans	30	900	34		3	100

Œuvre municipale Lyonnaise.

(1902)

		Augmentation moyenne en poids	
Commune d'Alboussières	15 garçons	1	kgr. 980
»	9 filles	3	165
» de Rias	52 garçons	2	kgr. 010
»	10 filles	2	700
» de Vernoux	34 garçons	2	230
»	16 filles	2	685

A la ville de La Chantade, qui recueille de jeunes ouvrières de quinze à vingt-cinq ans, les pesées ont lieu tous les huit jours. Dans le rapport du Dr Bonnard, le médecin de la colonie, nous trouvons les résultats suivants :

Poids	M ^{lle} X...	M ^{lle} Z...	M ^{lle} Y...
6 août 1903	47 kilog.	46 kilog.	46 kilog.
14 août 1903	49 »	48 »	50 »
24 août 1903	52 »	51 »	52 »
5 sept. 1903	52 fort.	51 k. 500	50 »

Par une courbe le Dr Bonnard montre que l'ascension de la ligne des poids est brusque, presque verticale, pendant les quinze premiers jours et qu'ensuite elle se maintient à peu près horizontalement, particularité sur laquelle il insiste. Il est bon de faire remarquer que les sujets en expérience sont ici des adolescents et non des enfants, ce qui peut faire varier les résultats. Ces chiffres laisseraient à penser qu'après trois semaines de séjour à la campagne, l'organisme en a retiré tout le bénéfice possible et une prolongation de séjour ne donnerait plus de gain appréciable.

Dans le *Journal trimestriel de la Ligue fraternelle des Enfants de France*, nous voyons peu de résultats consignés. Toutefois l'augmentation de poids est donnée pour 1904 où le gain moyen était de 2 kgr. 300, certains ont gagné 4 kgr. 6, et même jusqu'à 7 kilogrammes. En 1905, la moyenne a varié de 2 kilogrammes à 2 kgr. 500.

« Colonie de santé » de Rouen (1).

Année 1904.

Augmentation de poids, moyenne générale.	1 k. 550 gr.
» — filles	2 k. 200 gr.
» — garçons..	1 k. 200 gr.
» minimum.	0 k. 500 gr. Observation V
» maximum.	4 k. 500 gr. Observation XIV

Augmentation du périmètre thoracique :

12 0/0 des enfants n'ont pas eu de gain,
chez les autres 2 centimètres en moyenne

Augmentation de taille, variant de 1 1/2 centimètre
à 3 centimètres 1/2.

Année 1905.

Moyennes d'augmentation de poids.

4 filles ayant déjà fait un séjour à la Colonie	
en 1904	1 kil. 825
32 filles faisant leur premier séjour en 1905. . .	1 kil. 420
12 garçons.	1 kil. 246

La taille a été en augmentation de :

Filles ayant fait un premier séjour en 1904. . .	0 m. 00.625
Filles de la colonie de santé en 1905.	0 m. 00.625
Garçons.	0 m. 00. 54

Le périmètre thoracique a été en augmentation de :

Filles ayant fait un premier séjour {	en expiration. 0 m.00.625
en 1905 }	en inspiration. 0 m. 0.112
Filles ayant fait un séjour en 1905. {	en expiration. 0 m. 0.112
. }	en inspiration. 0 m. 0.185
Garçons. }	en expiration. 0 m. 0.041
. }	en inspiration. 0 m. 0.1

Œuvre Rouennaise des Enfants à la mer.

Période de séjour du 2 au 30 juillet 1904. 10 filles.

Moyenne des augmentations en taille.	0 m. 008 m/m.
— en périm. thorac. 0 » 019 »	
— en poids.	1 kl. 196 gr.
gain maximum en poids.	3 » 250 »
— minimum —	0 » 620 »

Période de séjour du 30 juillet au 31 août 1904.
11 garçons.

Moyenne des augmentations en taille.....	0 m. 0,336 m/m.
— en périm. thorac.	0 » 0,306 »
— en poids.....	2 kl. 090 gr.
gain maximum en poids.....	6 » 250 »
— minimum —	0 » 500 »

Période de séjour du 31 août au 29 septembre 1904.
12 filles.

Moyenne des augmentations en taille.....	0 m. 0,166 m/m.
— en périm. thorac..	0 » 0,162 »
— en poids.....	1 kl. 500 gr.
gain maximum en poids.....	2 » 800 »
— minimum »	0 » 700 »

Comité Rouennais des Enfants à la mer

En 1905, nous lisons les résultats suivants :

La colonie se composait de 16 garçons et 15 filles. Pour la taille, les garçons ont un gain moyen de 3 centimètres, les filles n'ont pas grandi, sauf deux ; mais le périmètre thoracique de celles-ci s'est accru de 3 centimètres presque, tandis que celui des garçons ne s'est accru que de 15 millimètres seulement, quant au poids de gain moyen il a été de 1 kilogramme 630 par enfant.

Les garçons ont un gain moyen. .	1 kgr. 102
Les filles.	1 kgr. 852
Chez celles-ci, une a gagné . . .	0 kgr. 300 seulement
2 ont gagné.	3 kgr. 300

Œuvre Israélite des séjours à la campagne.

En 1902, trente-sept enfants chétifs sont envoyés à Ymare, pour un séjour de six semaines, présentant une augmentation moyenne de poids variant de 2 kilos à 2 kgr. 500 par tête.

En 1903, aux Bézards.

Gain en poids, moyenne pour les garçons . . .	2 kgr. 500
— pour les filles. . . .	2 kgr.

A Ymare, l'Œuvre envoie trois séries :

Première série.

Augmentation moyenne en poids. . .	de 2 kgr. à 2 kgr. 500
—	taille . . . de 3 cm. à 5 cm.
—	Périm. thoracique. de 1 cm. à 2 cm.

Augmentation moyenne en poids, *deuxième série.* 2 kilos

Augmentation moyenne en poids, *troisième série.* 2 kgr. 500

Colonie municipale Lilloise.

En 1905, l'augmentation de poids a varié de 1 kilo à 2 kgr. 500 et même 3 kilos pour quelques-uns.

Colonie municipale de Marseille.

En 1903, les garçons ont une augmentation moyenne en poids de 1 kgr. 154, les filles de 0 kgr. 980.

*Œuvre de la Préservation de l'Enfance contre
la tuberculose.*

Colonie de Chabris. Dr Patrigeon. 11 enfants.

Après deux mois de séjour, du 15 août au 15 octobre 1904.

Augmentation moyenne du poids... 2 kgr 860.

— maximum » ... 4 »

— minimum » ... 1 » 700

Colonie de Couture. Dr Poirier. 9 enfants.

Après un mois de séjour, du 17 septembre au 19 octobre 1904:

Augmentation moyenne du poids... 0 kgr. 600.

— maximum » ... 2 »

— minimum » ... 0 »

Œuvre des colonies scolaires de vacances.

Moyennes générales des gains en 1905.

Garçons.

Filles.

Age	Nombre	Poids	Taille	Pér. thor.	Nombre	Poids	Taille	Pér. thor.
de 10 à 11 ans	28	1 k. 77	7 mm	2 cent.	12	1 k. 67	5 cent.	6 cent.
de 11 à 12 ans	19	1 » 81	9 »	3 »	15	1 » 73	2 »	2 »
de 12 à 13 ans	17	1 » 89	8 »	4 »	14	1 » 58	2 »	1, 3
de 13 à 14 ans	16	1 » 54	9 »	3 »	9	2 » 23	0,7	0, 4
de 14 à 15 ans	8	1 » 90	12 »	3 »	5	2 » 07	3,0	2, 5
de 15 ans	1	1 » 50	6 »	» »	»	»	»	»

Récapitulation des gains.

Pour 144 enfants, poids moyen..... 1 kgr. 780

Pour 115 enfants, taille moyenne..... 0 m. 011

— périmètre thoracique. 0 030

De plus, 4 n'ont pas grossi, 1 a perdu 250 grammes, 4 autres n'ont pas grandi, et 3 n'ont pas accusé d'augmentation notable du périmètre thoracique.

Œuvre des colonies de vacances dite de la Chaussée-du-Maine.

En 1904, à la colonie maritime de Coutainville, le Dr Viaud a présidé aux pesées à l'arrivée et au départ. Sur les cinquante-six enfants, deux n'ont pas gagné en poids, les autres ont un gain variable de 1 kgr. 500 à 4 kilos. Deux jeunes filles ont même atteint 5 kilos. Une fillette de quinze ans complètement anémiée qui est restée quatre mois, est revenue pesant 14 kilos de plus !

Depuis trois ans, l'Œuvre prend les enfants des écoles du quartier de Clichy.

Voici les résultats pour 1905 :

Colonie de vacances de Choux-Boismorand (Loiret) pour les enfants de Clichy en 1905.

Garçons

Filles

Age.	Nombre	Poids	Taille	Pér. thor.	Nombre	Poids	Taille	Pér. thor.
de 6 à 7 ans	1	1 k. 200	5 mm.	2 cm.	»	»	»	»
de 7 à 8 ans	9	1 » 505	4 » 7	1 » 16	12	1 k. 650	3 mm. 7	0 cm. 8
de 8 à 9 ans	14	1 » 200	5 » 07	1 » 10	5	1 » 260	3 »	1 »
de 9 à 10 ans	11	1 » 480	5 »	1 » 60	5	1 » 580	3 » 8	1 »
de 10 à 11 ans	12	1 » 600	4 »	1 » 12	7	1 » 640	3 »	1 »
de 11 à 12 ans	6	6 »	6 »	0 » 7	4	1 » 850	6 »	0 » 7
de 12 à 13 ans	1		2 »	2 »	4	1 » 650	5 »	1 » 50

Récapitulation des gains.

Pour 36 garçons augmentation moyenne en poids.	1 kgr.400
—	taille.... 4 mm.
—	Pérим. thoracique. 1 cm.25
Pour 37 filles augmentation moyenne en poids...	1 kgr.700
—	taille.... 4 mm.
—	Pérим. thoracique. 1 cm.20

En 1903, M. et M^{me} de Félice, présidents de l'Association des Souscripteurs pour le développement des colonies de vacances, ont publié des graphiques très intéressants, résultats des examens des colons de Choux-Boismorand (Loiret), enfants des écoles de Clichy, qui y avaient passé les vacances de 1902.

Dans les premiers graphiques, à côté de la courbe indiquant l'augmentation normale en poids, taille et périmètre thoracique dans un mois, ils ont noté l'augmentation moyenne de ces trois mesures, chez les garçons et les filles, pendant la même durée de séjour à la colonie.

Dans le même tableau, nous résumons les résultats des six premiers graphiques ; le séjour est d'un mois.

Mesures	Garçons		Filles	
	Augmentation normale	Augmentation moyenne à la colonie	Augmentation normale	Augmentation moyenne à la colonie
Poids.....	0 kil. 150 "	1 kil. 083 gr.	0 kil. 291	2 kil. 391 gr.
Taille.....	4 m/m	20 m/m	4 m/m	20 m/m
Pérим. thor.	1 m/m 3	16 m/m	2 m/m	4 m/m

En résumé, garçons et filles ont gagné en poids sept à huit fois la normale, on pourrait même dire plus, comme disait M. de Félice : (1) « Il faut observer que nous comprenons ici les accroissements obtenus aux accroissements normaux, mais dans leur milieu habituel, mal nourris, vivant dans des conditions médiocres d'hygiène, les enfants que nous envoyons aux colonies de vacances restent habituellement au-dessous de la normale et accusent une différence encore plus sensible avec le gain obtenu pendant les vacances. »

Dans les graphiques suivants, les auteurs précédents ont montré que si le retour au foyer paternel est de suite marqué par un fléchissement de la courbe, si la poussée est ralentie et subit même un recul, (Marthe P., 11 ans), le développement physique reprend ensuite un nouvel essor, après cinq à six semaines d'acclimatement au milieu malsain, la courbe reprend sa marche ascendante, et le trait de croissance reste définitivement bien au-dessus du trait de la normale.

A son départ pour la colonie, Marthe P. (11 ans) pesait 26 kilos, à son retour 28 kgr. 500, et dix mois après son retour au foyer paternel 32 kgr. 750, c'est-à-dire 2 kgr. 750 de plus que le poids normal au même âge.

Pour la taille, c'est la même chose. Madeleine H. (13 ans) à son départ mesurait 1 mètre 45 centi-

1. *Idéal du Foyer*, 1903.

mètres, à son retour 1 mètre 465 millimètres, et dix mois après son retour 1 mètre 515 millimètres, c'est-à-dire qu'elle accusait un gain de 65 millimètres au lieu de 41 millimètres, qui serait l'accroissement normal.

Dans un dernier graphique, on relate le développement thoracique en trois mois, dont un à la colonie de vacances : après ce mois le gain était de 18 millimètres, de 39 millimètres après deux mois de retour dans la famille. Or le gain annuel, d'après tous les auteurs, n'est que de 20 millimètres.

C'est le cas de dire avec le pasteur Bion : « L'augmentation n'est pas passagère. Dans quelques endroits les enfants ont été pesés au bout de six mois. Les résultats ont été les suivants : pendant les quatre premières semaines, après le retour des enfants à leurs conditions ordinaires de nourriture et de vie, l'augmentation de poids a marché, il est vrai, très lentement, à partir du deuxième mois une augmentation très grande et très rapide s'est produite, presque sans exception, chez tous les enfants. »

Œuvres des Petits Toulousains aux Pyrénées.

Dans sa thèse inaugurale, le Dr Mirabail a consigné les recherches qu'il avait faites sur vingt-cinq enfants qui avaient passé un mois au grand air.

Nous lisons les résultats suivants :

Pour le *poids*.

1	seul a un accroissement nul.
7	ont eu un..... 0 kg. 400 à 1 kgr.
10.....	de 1 kgr. à 2 kgr.
6.....	de 2 kgr. à 3 kgr.
1.....	de 3 kgr. à 4 kgr.

D'après l'âge l'accroissement moyen est le suivant :

de 8 à 9 ans	7 enfants ont gagné.	0 kgr. 900
de 9 à 11 ans 1/2	10.....	1 kgr. 300
de 12 à 13 ans	8.....	1 kgr. 300

Pour la *taille*.

3	enfants ont eu un accroissement nul.
3.....	variant de 0 cm. 6 à 1 cm.
15.....	de 1 cm. à 2 cm.
4.....	de 2 cm. à 3 cm.

D'après l'âge

de 8 à 9 ans	7, qui ont un gain moyen...	de 0 cm. 6
de 10 à 11 ans 1/2	10.....	de 1 cm. 2
de 12 à 13 ans	8.....	de 1 cm. 2

Pour le *périmètre thoracique*.

7	colons n'ont pas d'accroissement appréciable.
3	ont un gain variant..... de 6 m/m à 1 cm.
11.....	de 1 cm. à 2 cm.
2.....	de 2 cm. à 3 cm.
2.....	de 3 cm. à 4 cm.

D'après l'âge

de 8 à 9 ans	7 enfants gagnent en moyenne.	9 m/m
de 10 à 11 ans	1/2 10.....	1 cm. 4
de 12 à 13 ans	8.....	1 cm. 5

En résumé, « l'accroissement du poids est en moyenne de 1 kgr. 400, de beaucoup supérieur à l'accroissement normal ;

« L'accroissement moyen de taille est de 1 cm. 2, supérieur de 0 mc. 3 à l'accroissement normal :

« L'accroissement de la circonférence thoracique est d'autant plus grand que l'enfant est plus âgé, il est égal, chez les enfants de la colonie à cinq ou six fois sa valeur normale qui est de 2 millimètres.

Cercle Pédagogique « Diesterweg » d'Anvers.

Pour 216 enfants, filles et garçons, qui ont passé leurs vacances soit à la mer, soit à la campagne, soit encore aux Campines (sapinières), les résultats sont les suivants en 1905.

Filles :

Augmentation moyenne. Poids..	2 kgr. 200
—	— Taille.. 0 m. 011
—	— Périm. thorac.. 0 » 029
N'ont pas augmenté : en poids..	0 enfants.
—	— en taille .. 2 »
—	— en périm. thorac.. 1 »

Garçons :

Augmentation moyenne. Poids..	1	kg.	500
— — Taille..	0	m.	009
— Périm. thorac..	0	»	012
N'ont pas augmenté : en poids..	1	enfant.	
— — en taille..	3	»	
— en périm. thorac.	6	»	

Enfin certaines œuvres ont dirigé leurs recherches du côté du sang, se demandant si la cure d'air produisait un résultat favorable sur sa composition.

Le Dr Mirabail a examiné le sang de vingt-cinq enfants, pris parmi les colons envoyés par l'Œuvre des Petits Toulousains aux Pyrénées. Il a constaté une augmentation des globules rouges, augmentation qui a persisté, et une diminution sensible du nombre des globules blancs, chez ceux qui présentaient une hyperleucocytose pathologique.

L'augmentation moyenne des globules rouges a été de 398.000. Les cas observés se répartissent ainsi :

de 62.000 à 54.000 gl. R.	2 cas.
de 500.000 à 1.000.000....	15 cas.
de 1.000.000 à 1.500.000....	3 cas.
4 sujets sont restés stationnaires.	
1 sujet a diminué de 281.000 globules.	

Quant aux globules blancs, leur diminution est naturelle. En moyenne elle est de 2.044 globules, qui se répartit ainsi :

de 1.000 à 3.000 globules.....	3 cas
de 3.000 à 5.000.....	9 cas
de 5.000 à 8.000.....	2 cas
de 8.000 à 11.000.....	1 cas

Chez cinq sujets le nombre est resté stationnaire, chez cinq autres il a augmenté dans des proportions variant de 2.050 à 2.300.

Mais non seulement le sang présente des modifications quantitatives, mais encore il y a des variations qualitatives. Le Dr Mirabail a constaté une augmentation très nette du taux hémoglobinométrique. Sur les 25 enfants examinés

22 ont subi un gain variant de 0 gr. 30 à 1 gr. 75.

2 n'ont subi aucune augmentation.

1 enfant a subi une diminution de 1 gramme.

L'augmentation moyenne est de 1 gr. 7, qui se répartit ainsi :

3 cas ont augmenté de 0 gr. 30 à 1 gramme	
11 cas..... de 1 gr.	à 2 grammes
5 cas..... de 2 gr.	à 3 grammes
3 cas..... de 2 gr.	à 4 grammes
2 cas..... de 4 gr.	à 5 grammes

A l'étranger les auteurs sont unanimes à relater les bons effets de la cure d'air sur la composition du sang : c'est l'opinion de Warrenttrapp, Uffelmann, Schmid-Monnard, de Gœpel : à la colonie maritime d'Anvers la « Diesterweg » l'examen du sang sur huit enfants a donné les mêmes résultats.

En résumé, les chiffres de ces bilans physiologi-

ques accusent quelquefois des différences d'une région à l'autre, d'une colonie à la suivante, quand il y a plusieurs séries dans la même année ; ils varient suivant l'âge, le sexe, le tempérament de l'écolier, suivant la durée au lieu de séjour et, on peut le dire, suivant le lieu de séjour lui-même.

Toutefois, en examinant les statistiques dues à un contrôle médical sérieux, nous pouvons en tirer les deux conclusions suivantes, celle-ci notamment, qu'il ne faut pas considérer l'augmentation du poids comme une mesure exacte de l'accroissement des forces, car tel enfant qui n'aura rien gagné en poids présentera une augmentation notable de la circonférence thoracique ou de la taille : en second lieu on peut dire que les filles, surtout aux environs de douze à quatorze ans, gagnent plus en poids que les garçons ; ceux-ci par contre gagnent davantage en taille et en circonférence thoracique.

Cependant on peut conclure en règle générale que le séjour à la colonie de vacances amène chez tous les enfants une augmentation de poids, de taille et de périmètre thoracique, augmentation sensible si on s'en rapporte aux chiffres de Quételet, de Vierort et Pagliani, même en tenant compte des variations saisonnières.

Pour la taille, les recherches sont d'autant plus probantes que Malling Hansen attribue au printemps la période de croissance maxima.

Pour le poids, même en admettant que la période de juin à novembre, pendant laquelle la grande

majorité des œuvres de colonies procurent leur séjour à la campagne, est celle où l'accroissement normal est maximum, nous avons vu qu'il est encore deux ou trois fois supérieur à l'accroissement mensuel moyen.

Tous ces chiffres sont un peu confus, car tous les enfants ne bénéficient pas de leur séjour à la campagne, ou tout au moins n'accusent pas un bénéfice de la même manière. Nous avons vu que chacun d'eux gagne davantage par rapport à une de nos trois mesures conventionnelles. Aussi pour calculer le bénéfice réel que les enfants retirent de leur séjour à la campagne, il serait souhaitable que l'on trouve le moyen pratique d'établir un coefficient moyen, dans le compte duquel entrent en même temps les constatations relatives à ces trois mesures.

Le coefficient de robusticité de Pignet, dont nous avons parlé précédemment, donne de bons résultats quand il s'agit de recrues et de jeunes soldats ; le Dr Lucien Mayet conseille de l'employer pour vérifier l'état de santé des petits colons. Donnera-t-il pour des enfants en pleine croissance des résultats aussi bons et aussi comparables ? On peut l'espérer sans toutefois l'affirmer *à priori*. Aussi conseillons-nous aux Œuvres de colonies de vacances d'essayer sur un grand nombre d'enfants ce mode de mensuration, et après un an ou deux, on sera fixé sur sa valeur.

A côté de ces résultats hygiéniques, palpables en quelque sorte, il en est d'autres qui ne sont pas

moins réels, quoique nous ne pouvions les mesurer exactement.

Et d'abord c'est l'heureux effet du grand air sur le bon état général. Ces enfants débiles, pâles, anémiés, aux joues creusées par la maladie et les privations parfois, les voyez-vous revenir ? Ils rentrent au foyer paternel, après trois semaines ou un mois passés à la colonie, frais et dispos le teint hâlé par les rayons du soleil et l'air vivifiant de la campagne ; mais les couleurs sont revenues, les joues sont plus pleines, les muscles ont pris de la force et de la vigueur, le regard est plus vif et plus brillant. Qu'est-il advenu ? Pendant la première semaine il a pu se produire chez quelques-uns une sorte d'affaissement physique sous l'influence du changement de milieu et de l'air vif de la campagne, qui les a déprimés tout d'abord, comme il arriverait à une jeune plante de serre transplantée brusquement dans le grand air de la campagne ; mais bientôt le régime, l'exercice, le grand air et aussi l'accoutumance à leur nouvelle existence a relevé leurs forces, augmenté l'appétit et réveillé leur nutrition endormie et ralentie. Quel est celui, en effet, qui après une promenade au bord de la mer ou une excursion dans la montagne, n'en est pas revenu avec un appétit plus grand ? De plus ce réveil de la nutrition n'est pas momentané, et de retour au foyer paternel l'enfant continue à ressentir les bons effets du coup de fouet donné à l'organisme par la vie au grand air pendant ces trois ou quatre semaines. Des examens pratiqués un mois après la

rentrée en ville sont là pour prouver la vérité de cette assertion, tels ceux qui ont été faits à la colonie de santé de Rouen, à la villa de la Chantade, ou pour les enfants des écoles de Clichy confiés à l'œuvre de la Chaussée-du-Maine.

De plus dans les colonies en général, mais surtout dans les colonies d'internat, les enfants prennent de bonnes habitudes d'hygiène. Ils font leur lit, sont astreints à des soins de propreté qu'ils ne prennent que rarement dans leurs familles, et dont quelques-uns mêmes leur sont inconnus. Souvent c'est à la colonie qu'ils apprennent à cirer leurs chaussures, à prendre soin de leurs vêtements, à changer de linge chaque fois qu'il est nécessaire, à nettoyer et balayer leurs chambres ou dortoirs, à découvrir leur lit et à le dresser avec goût, excellentes leçons pratiques dont ils peuvent tirer grand profit dans la suite. Ils s'habituent aussi à veiller à la propreté de leur corps, à prendre des bains, puisqu'on les y conduit au moins deux ou trois fois par semaine dans les colonies au bord de la mer ; dans les colonies d'internat à la campagne, on leur donne l'habitude du bain de baignoire et de la douche.

Enfin dans les colonies de jeunes filles on insiste avec raison sur les soins ménagers de façon, à tâcher de former pour plus tard, de bonnes ménagères, débrouillardes et économes. « D'une façon générale, dit le Dr Bonnard, l'ouvrière est d'une ignorance stupéfiante sur tout ce qui touche à la cuisine ; nous en avons vu, et de fort intelligentes, habiles dans

leur spécialité, ne pas savoir s'y prendre pour faire une soupe ou une omelette. On leur rendrait un très grand service en leur enseignant les éléments de la cuisine, de raccommodage, de repassage et d'économie domestique. »

C'est ce qu'on fait dans certaines villas, tel à la Chantade, à Champrosay, ou bien encore à Wimeux pour la Ligue des Enfants de France. En Belgique on fait mieux encore : on a créé des cours d'écoles ménagères et les repas des colons sont préparés par les élèves qui en suivent les leçons. Ainsi l'enseignement pratique de l'économie domestique s'ajoute aux leçons de l'école, et la participation des jeunes filles au fonctionnement des colonies de vacances constitue une récompense enviée, car l'on forme des sections qui sont employées alternativement, afin d'éviter toute fatigue aux futures ménagères, et de faire de leur travail une occupation agréable au lieu d'une corvée.

CHAPITRE IX

Résultats intellectuels moraux et sociaux

Outre les résultats physiques que nous venons de constater, les colonies scolaires de vacances en produisent d'autres qui, pour être moins palpables, n'en sont pas moins réels : ce sont les résultats intellectuels, moraux et sociaux.

Ils sont plus considérables qu'on ne croit à première vue. Les maîtres, tels Pestallozi, Toppfer, le pasteur Bion, Cottinet, Louis Comte, etc., sont unanimes à le relater.

Et d'abord le cercle d'idées de l'enfant s'élargit grâce aux choses nouvelles qu'il voit et entend ; l'imagination, le sentiment, le sens du beau s'éveillent et se développent, grâce à ce séjour au milieu du magnifique spectacle de la nature qui l'entoure, et que souvent il voit pour la première fois de sa vie. Beaucoup en effet, parmi ces petits colons, ne connaissent que le quartier où ils habitent ; pour eux l'univers se réduit à deux ou trois rues où ils jouent. Tout à coup les voilà transplantés au milieu des champs et des bois : de leurs yeux avides et grands

ouverts ils contemplent cette nature inconnue dont le spectacle les émeut, les enchante et les instruit. Leurs maîtres et leurs maîtresses dans des leçons de choses appropriées se font un plaisir de leur expliquer les aspects si variés de la campagne. Dans leur journal scolaire ils relatent ce qu'ils ont vu ou fait, dans un style simple et naturel, sans aucun effort ; tout est matière à récit : promenades, visites de monuments historiques ou de vieux châteaux, etc. Ainsi des connaissances multiples s'acquièrrent rapidement sans fatiguer l'esprit et restent à jamais gravées dans la mémoire.

De retour en ville, l'enfant fortifié, de corps et d'esprit et revenu à l'école, s'instruit avec plus de plaisir et d'application. A Ratisbonne on a noté une diminution considérable du nombre des absences après le séjour en colonies. Le Dr Leuch, de Zurich, écrit dans la *Correspondance des médecins suisses* : « Si l'on prend la peine de s'informer auprès des maîtres, quelque temps après le retour de la colonie, on apprend que le séjour à la campagne a exercé sur l'activité intellectuelle de beaucoup d'écoliers une action des plus favorables ; des enfants qui auparavant assistaient aux leçons avec aussi peu d'intérêt que de succès passent au rang des élèves les plus attentifs et les meilleurs. »

Mais en voulant trop bien faire il ne faut pas tomber dans un mal, et transformer la colonie d'internat en une école. C'est le reproche que le pasteur

Bion (1) adresse aux colonies municipales de Paris, qui, à son avis, ont trop de tendance à rechercher des résultats pédagogiques : « Cette préoccupation, dit-il, de chercher partout matière à instruction conduit à des généralités niaises et encombrantes : herbiers, collections d'insectes, de papillons, de minéraux. L'enfant ne trouve plus de temps pour exercer la spontanéité de son esprit, pour admirer dans son ensemble l'auguste et imposante nature. Pourquoi pédantiser au moment où les écoliers ont le plus pressant besoin d'oubli et de repos ? Nous sommes loin de prétendre que la vie en colonie n'offre pas une riche matière à des exercices didactiques variés, que le directeur doit utiliser avec tact et adresse. Mais ici plus qu'ailleurs exagérer est un mal... Si on prétend se livrer à une étude sérieuse on produit le surmenage. »

Il ne faut cependant rien exagérer et s'il est bon d'éviter tout ce qui ressemble à une prolongation de la classe, il n'y a guère à craindre le surmenage quand on donne aux enfants des leçons de choses en plein air. Le surmenage naît surtout de la prolongation du travail en atmosphère confinée, et il est peu à craindre en pleine campagne. De plus la variété et le changement animent aussi un repos qui résulte du changement d'occupation. Les explications du maître ne sont jamais trop nombreuses pendant les vacan-

1. Bion. *Die Ferien colonien.*

ces, mais ce qu'il faut éviter c'est d'exiger des enfants tout ce qui ressemble à la récitation d'une leçon.

Les colonies de vacances pourront encore avoir des conséquences importantes sur la moralité des enfants.

Les ouvriers de nos grandes villes, et même trop souvent les employés, sont absorbés par leur travail, et dès lors, pendant les vacances, quand l'enfant ne fréquente plus l'école, pendant les heures où le père et la mère sont retenus au loin du foyer, il est trop souvent livré à lui-même et entraîné au vagabondage et à ses funestes conséquences ; dans la rue il est exposé à faire de bien mauvaises connaissances et à acquérir des habitudes déplorables. Nous n'apprenons rien à personne en disant que le pavé de Paris est dangereux et les ligues contre la pornographie ont assez souvent insisté sur ce danger. Toutes les grandes villes de province pourraient sur ce point être rapprochées de Paris. Donc ce sera déjà un grand bien pour la moralité de l'enfant si, en l'envoyant à la campagne, on le soustrait à un danger, si on l'entoure d'une surveillance que ses parents ne peuvent exercer.

M. Eugène Plantet (1) a insisté sur ce point :

« Quant aux résultats moraux, tout dépend de la colonie et de l'esprit qui l'anime. Beaucoup pensent qu'il ne suffit pas de

1. Eug. Plantet. *Réforme sociale*, 1905. « Colonies scolaires pour enfants chétifs et pauvres ».

faire gagner à de pauvres enfants une livre de graisse par semaine. Il y a mieux à faire. On peut réaliser un bien plus durable ; il faut viser à ce qu'ils rentrent meilleurs à leur foyer. Dans certaines colonies un tel souci ne se devine guère. Dans d'autres, au contraire, c'est la pensée dominante et le rêve du directeur. Le tout est de savoir choisir.

« Il ne vous a pas échappé ce que nous avons dit des œuvres socialistes, comme « La Nature pour Tous », qui tentent malheureusement d'importants groupes d'ouvriers. Il est bon de les bien connaître pour mettre en garde certains philanthropes contre leur conception de la solidarité, les tendances de leur propagande. Vous avez vu, par ailleurs, tous les efforts que les œuvres protestantes, israélites, catholiques et laïques, celles-là subventionnées en grande partie par les pouvoirs publics, faisaient pour rivaliser dans la recherche des meilleurs intérêts des enfants chétifs. Bien qu'on ait prétendu le contraire, des abus regrettables ont été signalés dans quelques colonies soi-disant neutres. Telle raille la religion, telle autre le drapeau. Un publiciste, M. Delay, n'a-t-il pas récemment rapporté certains faits de nature à suggérer la défiance des pères de famille ? Nous pourrions en citer d'autres, exceptionnels il est vrai, mais qui seraient déplorables si, bien loin de jeter le discrédit sur cette institution, ils ne provoquaient pas, dans des régions diverses, la plus heureuse concurrence.

« On ne disconvient pas ici que la philanthropie païenne mérite d'être louée. Nous croyons, cependant, qu'elle est loin de passer pour le dernier mot de la bienfaisance et de l'amour du prochain. Il importe donc, selon nous, que la colonie collective ou familiale soit sagement organisée et chrétiennement dirigée. « Un but moral, n'est atteint qu'avec une morale chré-

tienne, et la morale civique anti-confessionnelle, comme on l'appelle aujourd'hui, ne saurait suffire à nous rassurer sur la mentalité de ses jeunes adhérents.

« Sous le bénéfice de ces réserves, reconnaissons, avec les rapports annuels des colonies de vacances, les progrès constatés dans le domaine moral.

« Ici, nous dit-on, les enfants se sont bien améliorés, au contact de paysans satisfaits de leur existence laborieuse et pauvre. Là, ce furent les apaisements de la vie rustique, les victoires de la volonté par l'endurance des marches, le développement de l'esprit d'obéissance et de solidarité. D'un côté, les colons se sont un peu débarrassés des préjugés de leur monde. Ils ont compris, comme nous l'écrit M. de Montbrun, au sujet des bataillons de ses petits Agenais « ce que c'est d'être responsables et de soi-même et d'autrui ».

« D'autre part, ils ont vu de près des hommes de cœur, qui, pour les conquérir sans les endoctriner ni les contraindre, se consacraient à les aimer, éveillaient leur conscience du bien et du mal, et leur enseignaient par l'exemple, le dévouement, le désintéressement, la bonté, l'accomplissement des devoirs que le Décalogue impose envers Dieu et le prochain. Autant de bons souvenirs, suffisants peut-être pour les retenir un jour sur la pente du vice, et qu'il leur sera doux plus tard de caresser ! « La sollicitude dont ils ont été entourés, écrit M. André dans son récent annuaire, a réchauffé leur cœur et leur a inspiré des sentiments meilleurs. » Ils ont appris, comme l'a dit le pasteur Comte, ce qui est beaucoup à notre époque, à s'aimer, et non à se haïr. Certes nous pouvons prétendre, avec Max Turmann, que bien des natures se sont assouplies, que bien des caractères se sont compris, pendant ces quelques semaines où l'écolier,

sorti de son milieu habituel est apparu plus expansif, plus confiant, plus accessible à l'éducation moralisatrice. Mais comme on conçoit mieux, en lisant les rapports pleins de monographies et d'aperçus pris sur le vif qui nous ont passé sous les yeux, les salutaires influences qu'exerce sur ces âmes d'enfants la vie commune et joyeuse, avec tout ce qu'elle comporte de douceur, de dévouement, de fraternité et de services mutuels ! »

Sans aucun doute il serait à souhaiter que toutes les œuvres puissent observer une neutralité absolue au point de vue confessionnel et politique, mais comme cela nous paraît pratiquement très difficile, nous nous demandons si les œuvres à tendance confessionnelle ne sont point celles qui donnent le plus de garantie, à la condition qu'elles fassent nettement connaître les idées qu'elles défendent et les opinions qu'elles professent, les parents, qui confient leurs enfants momentanément, pouvant faire un choix et s'adresser à l'œuvre qui ne risque pas d'inculquer à l'enfant des opinions en opposition avec leurs principes.

Les résultats sociaux que l'on est en droit d'attendre des colonies de vacances ne sont pas moins importants.

A notre époque la société est divisée, il y aurait tout intérêt pour le pays à resserrer l'union parmi les citoyens d'un même pays qui sont faits pour s'aimer et non pour se haïr.

Or aujourd'hui, on prêche à outrance la lutte des

classes, et ce ne serait pas un médiocre résultat que de contribuer à leur rapprochement. Le malentendu social repose sur l'inégalité des conditions et des situations, il est entretenu par l'envie parfois, mais aussi par la constatation de certaines injustices sociales.

L'ouvrier qui voit son enfant dépérir dans l'atmosphère nocive des grandes villes, et qui sait que quelques semaines passées au bord de la mer et au grand air pourraient lui rendre la santé, regrette d'abord de n'avoir pas les ressources nécessaires pour lui procurer cette villégiature; puis voyant à côté de lui d'autres parents plus fortunés procurer ce même bienfait à leurs rejetons, il ne peut s'empêcher de trouver que la société est injuste à son égard. En donnant à cet ouvrier le moyen d'envoyer son fils à la campagne, et de lui faire profiter des bénéfices des vacances réservées jusque-là aux heureux du monde, on arriverait à faire cesser ce malentendu et à lui faire reconnaître que la société n'agit pas toujours pour lui en marâtre, puisqu'elle a fait quelque chose pour venir à son aide, puisqu'elle a procuré, à ce qu'il a de plus cher au monde, le plaisir et la santé.

Les colonies de vacances sont encore un moyen de créer une véritable solidarité sociale entre toutes les classes de la société, en ce qu'elles font appel aux enfants fortunés pour que, remplissant dès le jeune âge leur devoir social, ils viennent en aide à ceux qui sont pauvres : grâce au don d'une partie de leur superflu, ils leur procurent des vacances comparables aux leurs. C'est ce sentiment que l'on a cherché

à faire naître dans le cœur de nos enfants dès l'école en les engageant à verser chaque semaine ou chaque mois une petite somme, pour que leur école puisse avoir le plaisir d'envoyer chaque année un certain nombre de pupilles en colonies de vacances. De cette manière, les enfants fortunés se familiarisent avec le devoir de la bienfaisance, en faisant de plein gré le sacrifice d'une partie de l'argent, dont ils sont disponibles pour leurs menus plaisirs. Cette impulsion reçue dès l'enfance a grande chance de persister pendant toute la vie. D'autre part les petits malheureux, qui profitent de ces vacances, apprendront à regarder d'un œil moins malveillant ceux qui sont plus riches qu'eux, et s'il ne leur vient pas l'idée de reconnaissance, pour un sacrifice que la justice impose, tout au moins ils sentiront que la solidarité sociale n'est pas un vain mot. Ainsi pourront se dissiper certains sentiments de haine qui déjà pouvaient régner dans leur esprit.

Les colonies de vacances ont encore un heureux effet au point de vue du rapprochement des diverses classes de la société, en ce que dans la colonie même les pupilles sont mis en rapport avec des enfants plus fortunés. C'est ainsi que certains comités n'ont pas hésité à admettre des colons à titre gratuit en même temps que d'autres, dont les familles payaient la pension. De plus, tous ceux qui ont fréquenté nos plages du littoral, savent quelle bienveillance montrent toujours les baigneurs pour les enfants des colonies scolaires.

Ecoutez plutôt ce que dit, à cette occasion, un organe local, le *Wimereux-Plage*, en parlant de la colonie de la Ligue des Enfants de France : « ... Le groupe des jeunes filles, ayant à sa tête des membres souscripteurs de l'Œuvre, placèrent en deux jours cinq cents cartes... Il y eut une cote. Certains petits cartons de cinquante centimes trouvèrent preneur à un, deux, trois francs. Ce n'est pas ordinaire. ... Pendant que la gent féminine se surpassait, ces messieurs les jeunes gens ne restaient pas inactifs. C'était à eux qu'incombait la tâche d'exécuter le programme... Pendant que les monologues se débitaient, et que le grand guignol nasillait, les jeunes filles, en coquet tablier, organisaient le goûter. Nous eûmes le plaisir de voir les enfants de nos baigneurs distribuer avec un bon sourire, le « petit pain » de nos enfants de la Ligue. Par des générosités que je ne puis oublier le petit pain ne fut pas sec. Et comment ne pas citer cette famille qui eut la délicatesse d'envoyer à nos petits un dessert sortant tout chaud de chez le pâtis-sier. »

De plus les parents ne peuvent pas manquer de se laisser attendrir par tout ce que l'on fait pour leurs enfants, et sans oser toujours l'avouer, ils gardent une certaine reconnaissance pour ceux qui se sont occupés de procurer à leurs rejetons les bienfaits de vacances au grand air.

« Si l'on voyait, dit le Dr Delvaille (1), avec quelle

1. *Santé de l'Ecolier.*

joie les parents accueillent leurs enfants au retour de ces vacances, quand ils les retrouvent grandis, hâlés par le soleil et la mer, avec quel intérêt ils écoutent leurs récits enfantins, et quelle reconnaissance ils gardent à cette utile institution, on comprendrait que nos colonies de vacances jettent dans les familles, par l'intermédiaire des enfants, des germes bienfaisants. Ces œuvres ont à peine l'apparence de la charité, et non seulement les familles en acceptent, mais en sollicitent avec empressement le fonctionnement. »

En résumé, avec le Dr Bonnard nous pouvons dire : « Que de préventions ces œuvres de colonies feraient tomber ! Que de haines sourdes elles pourraient apaiser, que de malentendus se dissiperaient par le rapprochement des classes qui ont le grand tort de s'ignorer ! »

Enfin les colonies de vacances peuvent donner un dernier résultat, qui est de faire aimer la campagne au petit citadin. Surtout dans le placement familial, l'enfant voit de près le travail des champs, s'y intéresse et parfois y participe dans la légère mesure de ses forces ; dans la colonie d'internat, le directeur s'attache à familiariser le jeune écolier, à l'aide d'explications, aux occupations de la campagne. Cette transplantation momentanée peut parfois déterminer chez quelques colons la vocation rurale, surtout quand les organisateurs d'œuvres y aident. A Odessa, les fondateurs de la colonie pour enfants israélites ont acheté un domaine où les colons sont initiés aux

travaux des champs. En Danemark, souvent les relations établies entre colons et nourriciers se continuent sous forme de louage prolongé. A Marseille, des colons envoyés dans l'école d'agriculture de Vala-bre ont subi avec succès les examens d'entrée à l'école l'année suivante. En développant chez nos petits citadins le goût et l'amour de la campagne, on pourrait les engager à s'y fixer définitivement ; ce serait une façon heureuse de donner des bras à l'agriculture qui en manque et résoudre du même coup ce terrible problème du repeuplement de nos campagnes.

Il faut toujours conclure, nous ne pouvons mieux le faire qu'en répétant le mot d'un médecin : « Je crois que l'Œuvre du Grand Air est le meilleur emplâtre que nous ayons à appliquer sur d'injustes conditions sociales. »

CHAPITRE X

Économie sociale. — Budget.

Les considérations que nous pouvons développer à propos du budget des recettes et des dépenses de ces œuvres, ne semblent pas *à priori* intéresser le médecin. Cependant il est utile de montrer quelle ingéniosité ont su développer les œuvres pour faire le bien, cet exemple pouvant leur susciter des imitateurs. C'est encore indirectement faire œuvre de médecin que de montrer, à ceux qui les ignorent, quels sont les moyens qui permettent de créer et d'alimenter ces œuvres d'hygiène sociale.

D'autre part, le médecin qui souhaite, pour lutter contre un fléau aussi étendu que la tuberculose, voir les œuvres de colonies de vacances prendre chaque jour un plus grand développement, et s'adresser à un plus grand nombre d'enfants, ne peut rester indifférent lorsqu'il s'agit d'apprécier la somme à dépenser pour chaque enfant. Il faut savoir faire les dépenses nécessaires, mais il faut aussi savoir se limiter : car, plus on fera d'économies tout en accordant aux colons les conditions de confort suffisant

et la durée de séjour nécessaire, plus on pourra étendre l'œuvre et plus l'on préservera d'enfants de la tuberculose.

Sans doute les colonies d'internat doivent présenter toutes les conditions de salubrité nécessaires, mais il faut savoir y éviter le luxe. Au point de vue du régime des enfants, il faut leur donner une nourriture saine, suffisante, mais il ne faut pas aller au delà, ce serait un danger. En effet, un enfant appelé à séjourner pendant un mois dans une maison qui est pour lui un véritable palais, pourvu d'une nourriture à la fois trop abondante et trop recherchée, éprouvera de la répulsion à sa rentrée pour le taudis paternel et ressentira du dégoût pour la nourriture souvent insuffisante et commune que lui donne sa famille.

De plus, il ne faut pas perdre de vue que, si peu que l'on fasse, l'enfant en retirera toujours un grand bénéfice, pourvu que la maison qui le reçoit soit saine et bien aérée, la nourriture procurée un peu supérieure en qualité et en quantité à celle qu'il trouve sur la table de famille.

L'Œuvre des colonies de vacances trouve à placer avantageusement ses enfants et à bon prix ; mais néanmoins comme elle doit s'adresser à un très grand nombre de sujets, on est encore un peu effrayé des sommes qu'il faut trouver pour en assurer le fonctionnement annuel.

Cependant les œuvres ont développé beaucoup d'ingéniosité pour se procurer des ressources. Les

moyens employés varient suivant les localités. Nous ferons connaître les principaux pour les porter à la connaissance de tous et exciter chacun à une noble émulation sur ce terrain.

Les principales ressources viennent évidemment de souscriptions, de produits de fêtes, de concerts, de conférences, de ventes de charité faites au profit des œuvres. La presse aussi a apporté un excellent concours, en faisant connaître ces œuvres et en ouvrant des souscriptions dans les colonnes de ses journaux. Certains quotidiens ont même organisé des comités spéciaux dirigés par eux, telle est l'Œuvre des pupilles de la Presse. Une autre forme ingénieuse a été employée par certaines revues, s'adressant directement aux enfants et leur demandant de faire preuve de solidarité vis-à-vis de petits camarades plus déshérités qu'eux. Ces souscriptions ont donné de beaux résultats. Telle est l'Œuvre du « Sou de mon Journal (maison Hachette) qui, en demandant 10 centimes par mois à chacun de ses petits lecteurs, est cependant parvenue à envoyer chaque année trente ou quarante enfants, qu'elle confie à l'Œuvre de la Chaussée-du-Maine.

C'est encore à la solidarité que l'on fait appel chaque fois que l'on s'adresse aux enfants. Cottinet en 1887 avait frappé à la porte des collèges Rollin et Chaptal. En 1905 dans le même ordre d'idées M. Liard adressait les exhortations suivantes, dans une circulaire aux élèves des lycées de garçons et de filles de Paris :

« Formez dans chaque lycée une association qui ait pour but d'entretenir dans une des colonies de l'Œuvre un ou plusieurs enfants. Je connais trop les sentiments de vos maîtres et de vos maîtresses pour n'être pas certain qu'il s'en trouvera beaucoup pour vous aider, vous conseiller et vous guider. Organisez vous-mêmes cette association, administrez-la vous-mêmes ; chaque mois ou chaque trimestre, versez pour l'œuvre une cotisation régulière. Et dans certaines circonstances joyeuses pour vous, un jour de fête, un jour d'anniversaire, sur le cadeau reçu prélevez une part pour vos petits pupilles.

« Car ce seront vos pupilles. L'association de chaque lycée aura les siens. On vous dira leurs noms, vous saurez où ils seront ; plusieurs fois chaque année on vous rendra compte de leur santé, de leurs progrès, de leurs travaux d'écoliers, de tout ce qui pourra vous intéresser à leur vie, et vous aurez la joie et la douce fierté d'avoir contribué à sauver quelques existences.

« Si vous voulez, vous pourrez en sauver beaucoup. En effet, chaque enfant transplanté de Paris à la campagne coûte seulement 1 franc par jour, soit 365 francs par an. Donc, autant de fois vous aurez 365 francs dans votre association, autant de pupilles vous pourrez avoir. »

Déjà le collège Sainte-Barbe a répondu à l'appel, et depuis le mois de novembre, a son pupille à l'« Œuvre de la Préservation de l'Enfance ».

Or, qui empêche les collèges et les lycées de province de faire, à l'égal de ceux de Paris, œuvre de solidarité ? Pourquoi ne pourrait-on pas organiser dans chaque établissement d'instruction secondaire une

association qui, grâce à des cotisations régulières, donnerait à une œuvre de colonies de vacances existant dans la ville même, la somme nécessaire à l'entretien et à la nourriture d'un ou de plusieurs colons.

De divers côtés, des associations analogues se sont fondées, soit entre les anciens élèves des écoles, collèges, lycées ou séminaires, soit encore entre d'anciens colons. Elles peuvent être étendues davantage, sinon généralisées, elles donneraient les meilleurs résultats, car elles peuvent produire beaucoup, tout en demandant une faible contribution à chacun, puisqu'elles s'adressent à un très grand nombre de personnes.

En 1903, l'Œuvre de la Chaussée-du-Maine employait un nouveau moyen, qui consistait à installer des tirelires dans les chambres d'enfants favorisés de la fortune. Deux ans auparavant, l'Œuvre israélite avait inauguré la « Cagnotte » pour enfants israélites chétifs et malades, qui rapportait 2.795 fr. en 1901, et 7.268 francs en 1904.

Les quêtes faites dans diverses réunions mondaines donnent également des résultats. En particulier en Belgique, nous avons vu des organisateurs faire de nombreuses collectes sur les plages à la mode, aux environs desquelles il existe des colonies scolaires : les baigneurs, qui sont heureux de se reposer et de faire bénéficier leurs enfants de l'air vivifiant du littoral, donnent facilement leur obole, pour procurer les mêmes avantages à quelques enfants pauvres. En Belgique encore, les œuvres ont trouvé de

grandes ressources dans les trones placés dans divers endroits de la voie publique, dans les lieux de réunion, dans les cafés ou les casinos. Pour encourager les détenteurs de ces trones à faire de la réclame pour l'œuvre et solliciter la générosité, de leurs clients en sa faveur, on leur accorde parfois certains avantages : telle œuvre nomme membre bienfaiteur, accorde un diplôme ou une médaille aux cinq ou six personnes qui ont recueilli le plus d'argent dans l'année ; ailleurs encore on leur concède le droit de désigner un pupille à leur choix qui passera un mois à la colonie, pourvu qu'il remplisse les conditions prévues pour l'admission.

Certaines œuvres ont retiré également des bénéfices de la vente des cartes postales représentant les villas scolaires ou des scènes de la vie des colons. Ailleurs on a organisé des soirées, des représentations à la colonie elle-même, tel à Wimereux, en 1905, par les baigneurs, pour la Ligue Fraternelle des Enfants de France.

Enfin il existe en Belgique, en particulier pour l'« Œuvre du grand air pour les petits », un procédé qui nous paraît très recommandable. Cette œuvre distribue *des bons de vacances* au prix de cinq francs. Toute personne qui achète de ces bons a le droit d'envoyer un enfant de son choix à la colonie ; un bon donne droit à un séjour d'une semaine à la campagne, deux bons donnent droit au même séjour au bord de la mer. Ce moyen nous paraît très ingénieux car beaucoup de personnes, qui reculeraient devant

une dépense importante ou qui refuseraient une subvention dont profiterait un inconnu, donneront très volontiers la modique somme de cinq francs pour envoyer dans une colonie un enfant auquel elles s'intéressent.

Nous aurons passé en revue à peu près toutes les sources de revenus dont profitent les œuvres, quand nous aurons dit un mot des subventions qu'elles reçoivent des villes ou de l'Etat. Certaines colonies, que nous avons appelées municipales, vivent aux dépens des Caisses des écoles, mais aussi grâce aux larges subventions des conseils municipaux. Paris en 1904 donnait 200.000 francs, répartis entre les vingt arrondissements suivant les nécessités : Lyon, Marseille, Bordeaux, Lille, ont suivi l'exemple de Paris, et on pourrait en dire autant de toutes les villes de France, toutes celles du moins qui possèdent des colonies scolaires organisées, sinon par les Caisses des écoles, du moins par des œuvres privées. Les conseils généraux de plusieurs départements, les ministères de l'Instruction publique et de l'Intérieur facilitent par des allocations annuelles l'extension de ces colonies. D'ailleurs « on ne peut nier, dit M. Delpy, que c'est encore être sagement économe des deniers publics que de savoir dépenser l'argent nécessaire pour assurer contre la tuberculose et les autres maladies des enfants qui, sans cela, arriveraient infailliblement un jour à encombrer nos hôpitaux ».

En France, le budget des œuvres de colonies scolaires n'atteint jamais le chiffre de 500 à 600.000 fr.,

que nous trouvons pour certaine grande œuvre anglaise. Chez nous, comme dans d'autres pays voisins, il est plus modeste, et souvent ne dépasse pas 10 à 15.000 francs, sauf quelques-uns, tels celui de l'Œuvre de la Chaussée-du-Maine qui en 1905 atteignait 125.000 francs, celui des Caisses des écoles de Paris qui en 1904 dépassait 330.000 francs, celui des Trois-Semaines s'élevant à près de 60.000 francs en 1902. Plusieurs œuvres dépensent de 20 à 25.000 fr. ; la Maison maternelle 23.306 en 1903 ; l'Œuvre stéphanoise 21.622 en 1902 ; l'Association des souscripteurs pour le développement des colonies de vacances 24.974 en 1904 ; l'Œuvre municipale lyonnaise des enfants à la montagne 25.278 en 1902 ; le Serverin, colonie lyonnaise, 20.700 en 1903 ; les Marcumvins en Belgique 21.000 la même année.

Comme toutes les œuvres ont un prix qui varie, il y a intérêt à rechercher quelle est leur dépense par jour et par enfant et quelles sont les raisons qui font varier le prix de revient.

Le mode le plus économique, nous l'avons déjà dit, est le placement familial qui revient parfois à 50 ou à 60 centimes par jour, comme à la Grand'Combe et à Roanne, et qui en général ne dépasse pas 1 franc. Par exception, nous trouvons le Comité libre Lillois de vacances où le placement coûte 2 fr. 20, et le Comité de vacances d'Avignon où le prix de la journée revient à 2 fr. 15.

Cependant le placement en colonie d'internat peut parfois être obtenu au même prix et nous trouvons

nombre de colonies où le prix de placement ne dépasse pas ou ne dépasse guère 1 franc : telles sont la Maison maternelle, la Colonie enfantine de Montfermeil, la Ligue des Enfants de France pour sa villa de Mâloles-Bains, l'Œuvre israélite de Nancy, l'Œuvre des colonies sanitaires de Bayonne, le Comité protestant des vacances de Nancy, les Comités catholiques réunis de Lyon, l'Union bordelaise des patronages laïques, la Maison de convalescence pour jeunes ouvrières de Lyon, les Patronages parisiens Ollier, de la Couture, de Saint-Nicolas-du-Chardonneret. Dans quelques-unes le placement ne coûte que 1 fr. 50 : telles sont l'Œuvre du Rayon de Soleil, les Sociétés des écoles d'Arlac et de Solférino, l'Œuvre des colonies de vacances de Grenoble, les patronages parisiens Saint-Joseph, de la Maison Blanche, de Saint-Paul de Plaisance, de Kremlin-Bicêtre, de Saint-Ambroise, les colonies scolaires des sœurs de Saint-Vincent de Paul, l'Œuvre des Bonnes Vacances, l'Œuvre de la Chaussée-du-Maine, les Petits Toulousains aux Pyrénées, l'Œuvre des colonies de vacances de Tarbes.

Par contre, nous trouvons que le prix atteint et ne dépasse pas 3 francs pour l'Œuvre mutuelle des colonies de vacances, l'Œuvre des colonies scolaires de vacances, le Patronage Notre-Dame du Bon Conseil et pour la plupart des colonies des écoles des Paris. Là, le prix moyen a varié de 3 fr. 83 maximum en 1890 à 2 fr. 70 minimum en 1904. Des vingt arrondissements c'est le XVIII^e à Luzancy qui dépense le

moins: 1 fr. 90, et c'est le I^{er} à Morteau (Doubs) et à Coutainville (Manche) qui dépense le plus, 3 fr. 60 : quatre arrondissements les III^{es}, XIII^{es}, XVII^{es} et XX^e, dépensent 2 francs ; dix dépensent de 2 francs à 3 francs, les IV^e, V^e, VII^e, VIII^e, IX^e, X^e, XI^e, XII^e, XV^e, XVI^e ; les I^{er}, II^e, VI^e, XIV^e, XIX^e, c'est-à-dire cinq dépensent plus de 3 francs, et tous procurent un séjour de vingt et un jours, sauf le IX^e où les enfants séjournent un mois.

Nous devons noter les conditions excellentes qui permettent aux œuvres belges, ou du moins à la plupart, de placer leurs enfants dans des colonies d'internat soit à la mer, soit à la campagne, mais dans des pays fréquentés par des touristes, et à des prix très bas ne dépassant rarement 1 fr. 25 ou 1 fr. 30 par jour. Si on peut objecter que la vie est meilleur marché en Belgique qu'en France, il faut cependant faire remarquer que cette différence n'existe guère dans les localités fréquentées par les touristes pendant les vacances.

Une des conditions qui influent le plus sur le prix de séjour dans tous les modes de placement c'est évidemment les frais généraux provenant du transport des colons. Nous avons déjà insisté sur l'inutilité qu'il y avait à trop éloigner les colonies de leur lieu d'origine.

Nous avons déjà dit que les frais les plus élevés proviennent le plus souvent de la nécessité où on se trouve de rétribuer, parfois même à des prix très élevés, les surveillants.

Si l'on veut bien se donner la peine de considérer nos tableaux, et de parcourir la liste que nous venons de dresser des œuvres auxquelles le prix de séjour coûte le moins, on peut se rendre compte que toutes sont des œuvres privées, que la plupart même sont des œuvres confessionnelles, ou tout au moins ont à leur tête des directeurs qui s'occupent de l'œuvre par pur dévouement.

C'est ainsi que dans la discussion qui a suivi le rapport de M. Delpy à la Société d'assistance, le 10 juin 1903, on a fait remarquer qu'en 1902 l'Œuvre de la Chaussée-du-Maine avait envoyé 1.387 colons pour une dépense de 79.259 francs, l'Œuvre des Trois-Semaines 1.756 colons et 125 mères de familles pour 59.456 francs, soit un ensemble d'environ 3.500 colons pour 138.715 francs, soit encore 40 francs en moyenne par séjour minimum de trois semaines; nous disons minimum car le séjour a été prolongé parfois jusqu'à six semaines : or la même année la ville de Paris dépensait 306.900 francs pour 5.866 enfants de ses écoles, soit 54 francs en moyenne pour un séjour de vingt et un jours.

Ces considérations nous semblent suffisantes à entraîner la conclusion qu'il est préférable de chercher à établir des œuvres privées, à la tête desquelles seront des personnes honorables et dévouées, et que les villes feront plus sagement en accordant des subventions seulement.

CONCLUSIONS

I. — La tuberculose confirmée de l'adulte n'est souvent que la conséquence d'une tuberculose latente qui a débuté dans l'enfance. Pour prévenir la tuberculose c'est donc surtout dans l'enfance que l'on doit prendre les mesures hygiéniques et sociales nécessaires.

II. — La tuberculose est surtout la conséquence de la vie dans des habitations surpeuplées, contaminées, où les familles ouvrières vivent sans air et sans lumière dans une déplorable promiscuité.

III. — En attendant que l'on puisse faire la réforme des habitations ouvrières dans les grandes villes, on doit favoriser toutes les œuvres qui ont pour but de procurer à l'enfant pauvre un séjour plus ou moins prolongé dans l'air pur, soit à la campagne, soit à la mer, soit à la montagne.

IV. — L'idéal serait de faire profiter tous les enfants d'un séjour à la campagne, dans une famille judicieusement choisie comme cela existe pour l'Œuvre de la Préservation de l'Enfance contre la Tuberculose du professeur Grancher.

V. — Des conditions économiques s'opposant le

plus souvent à la réalisation de cet idéal, il convient d'encourager les œuvres qui ont pour but de procurer aux enfants un séjour au grand air d'une durée minimum de trois semaines.

VI. — Faute de mieux, il convient aussi d'encourager les œuvres, qui envoient les enfants des grandes villes passer une journée par semaine au grand air dans les campagnes, dans les bois des villages suburbains.

VII. — Le médecin doit encourager aussi la multiplication des espaces libres, des jardins publics dans les grandes villes. Il est à souhaiter que leur emménagement mieux compris, suivant les idées du professeur Letulle, y attire davantage et y retienne plus longtemps tous ceux qui s'étiolent dans l'atmosphère contaminée des logements ouvriers.

VIII. — C'est au même titre que le médecin doit encourager les comités des jardins ouvriers.

IX. — Toutes les œuvres de colonies de vacances sont unanimes à relater les bons effets hygiéniques du séjour au grand air, attestés par les constatations ayant une précision presque mathématique : augmentation de poids, de périmètre thoracique et de taille. Il serait à souhaiter cependant que la méthode d'examen des enfants, ayant besoin de bénéficier de ce séjour à la campagne, soit précisée et uniformisée par l'établissement d'une fiche sanitaire bien comprise et cependant pas trop compliquée.

X. — Les colonies de vacances ne donneront leurs résultats au point de vue hygiénique, que si le

médecin est appelé à y jouer le rôle important qui lui revient pour le choix des enfants et du lieu de séjour, et la surveillance constante de la colonie.

XI. — Les colonies de vacances, outre leur importance au point de vue hygiénique, donnent encore des résultats moraux et sociaux, qui devraient porter tous les philanthropes à s'occuper de ces œuvres.

Vu : le Président de la thèse,

CHANTEMESSE

Vu : le Doyen,

DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

LIARD

BIBLIOGRAPHIE

- ANCELET. — Assistance aux mères et nourrissons. Revue philanthropique, 1904.
- ANDRÉ. — De l'influence du climat dans le traitement de la tuberculose. Th., Paris, 1904.
- Œuvre des voyages scolaires. Rapports et bulletins annuels, 71, rue Hincmar, Reims.
- Association des Marcumvins. Rapports annuels.
- Association des souscripteurs en faveur des colonies de vacances. Rapports annuels, 16, rue Dufétel, Versailles.
- BARTH. — Thérapeutique de la tuberculose. Paris, 1896.
- BATTAREL. — Petits Algérois à la montagne. Bulletin médical de l'Algérie, 1904.
- BERNHEIM. — Défense pratique contre la tuberculose. Tribune médicale, 1901.
- BERTILLON. — Les logements à Paris. Revue d'Hygiène, 1899. Communication au I^{er} Congrès international d'assainissement et de salubrité de l'habitation. Paris, 1904.
- BEURDELEY. — Ecole nouvelle, Paris.
- BÉZY. — Colonies de vacances. Société de médecine de Toulouse, 1896.
- BION. — Colonies de vacances, Zurich, 1896.
- Colonies de vacances et les tentatives similaires dans le domaine de l'hygiène de l'enfance (Berne).
- BONNARD. — Vie au grand air. Paris, 1906.
- BORIÉS. — Colonies scolaires de vacances. Th., Lyon, 1906.
- BRALY. — Tuberculose, jardins, galeries de cure. La Démocratie chrétienne, 8 juin 1904.
- BREGEAULT. — Caravanes scolaires du Club Alpin français. Conférence faite à la Sorbonne, 28 oct. 1905.
- BRESSET et VENOT. — Œuvres d'assistance de la Caisse des Ecoles du VII^e arrondissement.
- BROUARDEL. — Lutte contre la tuberculose, 1901.
- BROUET. — Colonies de vacances. Rev. pédagogique, 1892.

- Colonies scolaires de la ville de Paris. Revue pédagogique, 1902.
- BRUNON. — Prophylaxie de la tuberculose pour les enfants malades de l'Hospice général. — Normandie médicale, 7 juillet 1904.
- Bulletin du cercle le « Progrès » de Bruxelles, septembre 1895. Colonies scolaires à Zurich, leur fondation et leur développement.
- Caisses des Ecoles des XX arrondissements de Paris. Rapports annuels sur les colonies de vacances.
- CARLIER. — Colonies scolaires en Angleterre. Bulletin du cercle le « Progrès ». N° 7, 1895.
- CARRIÈRE. — La tuberculose et l'armement anti-tuberculeux en Suisse. Colonies de vacances.
- CATTIER. — L'asile de Montefiore, 1903.
- CAUSERET. — Promenades, voyages, colonies scolaires. — Revue pédagogique, 1898.
- CHANTAVOINE. — Colonie de vacances de la Ligue fraternelle des Enfants de France. Journal des Débats, 1^{er} juin 1903.
- Colonies de vacances, par un ami de l'enfance. Chalon-sur-Saône, 1904.
- Colonie enfantine scolaire de Montfermeil (Statuts).
- Colonies scolaires et l'« Œuvre du Grand Air » de Bruxelles. Revue pédagogique, janvier 1898.
- Colonies scolaires de Marseille. Bulletin de l'enseignement primaire de Marseille.
- Colonies scolaires du Cercle d'Instituteurs « Diesterweg ». Anvers, 1897.
- COMTE. — Œuvre des Enfants à la Montagne. Saint-Etienne, 1902. — Préface du professeur Landouzy. — La Montagne et l'Enfant. Idéal du Foyer, 1903.
- Congrès de Thalassothérapie. Biarritz, 1903. Compte rendu.
- Congrès international des jardins ouvriers. Paris, 1903. Compte rendu.
- Congrès international d'Hygiène et de Dermographie. Guide de l'hygiéniste en Belgique. Bruxelles, 1903.
- Congrès international de la tuberculose. Paris, 1905.
- COTTINET. — Formation et fonctionnement des colonies de vacances, 1887.
- Colonies de vacances en France et à l'étranger (Recueil de monographies pédagogiques).
- DELAY. — Colonies de vacances. Correspondant, septembre 1904.

- DELILLE. — Rôle des colonies de vacances dans la prophylaxie de la tuberculose infantile. Congrès de tuberculose. Paris, 1905.
- DELFOUR. — Colonies scolaires de Toulouse. Thèse, Toulouse, 1897.
- DELPY. — Rapport sur les colonies de vacances à l'étranger et en France, communiqué à la Société d'Assistance. Revue philanthropique, 1903.
- DELVAILLE. — Colonies sanitaires de Bayonne. Journal d'hygiène, 18 octobre 1894.
- A propos de l'« OEuvre du Grand Air pour les petits ». Revue pédagogique, 1898.
- La Santé de l'écolier. Paris, 1898.
- DEQUEM. — Rapport sur les colonies de vacances de l'Association des Instituteurs. Mairie du XI^e arrondissement. Paris.
- DUBRISAY. — Rapports sur les colonies de vacances. Revue d'hygiène, 1887, 1896.
- DUMONT. — Les habitations ouvrières. Thèse de Paris, 1905.
- ELY. — Enfant du premier âge. Séjour à la campagne. Thèse de Paris, 1904.
- FABRE (P.). — Colonies scolaires de vacances de Mulhouse. Berne, 1895.
- FÉLICE (de). — Colonies de vacances. Idéal du foyer, mars-août-septembre-octobre 1903.
- OEuvre des colonies de vacances. Versailles, 1903.
- FIEDLER. — Choses d'Allemagne. Colonies de vacances. Correspondant, septembre 1901.
- GRANCHER. — L'OEuvre de la préservation de l'enfance contre la tuberculose. Bulletin médical, 1903.
- Tuberculose pulmonaire et sanatoriums. Bulletin médical, 1903.
- Préservation scolaire contre la tuberculose. Bulletin médical, 1904.
- GENIN-CASSAL (M^{me}). — La Fraternité en action.
- GILLARD. — Rapports sur l'OEuvre des Petits Toulousains aux Pyrénées.
- GUINON. — Indications de la cure marine et forestière. Annales de médecine et de chirurgie infantines, 15 août 1905.
- GUIRAUD. — Manuel pratique d'hygiène.
- HÉLOT et PETIT (Paul). — « Colonie de Santé » de l'Association rouennaise pour la préservation de la tuberculose. Normandie médicale, 15 nov. 1904. — Revue médicale de Normandie, 25 nov. 1904.

- Communication et rapport à la Société normande d'hygiène pratique sur la « Colonie de Santé ». Normandie médicale, 15 oct. 1905. — Revue médicale de Normandie, 10 février 1906.
- HEUBNER. — Lutte contre la tuberculose chez les enfants en Allemagne.
- HUTINEL et LEREBoullet. — Etapes de la tuberculose chez l'enfant. Rapport au Congrès de Paris, 1905.
- Instruction générale de la « Société pour la propagation et l'encouragement des « colonies de vacances ». Paris, Hachette, 1898.
- Instruction ministérielle concernant la prophylaxie de la tuberculose dans les écoles de Paris. Annales d'hygiène, 1902.
- LADEVÈZE. — Comment les familles ouvrières parisiennes disparaissent par tuberculose. Th. de Paris, 1901.
- LANGRY (G.). — Tuberculose et jardins ouvriers. Normandie médicale, 15 oct. 1903.
- Une visite aux jardins ouvriers à Sedan. La Démocratie chrétienne, octobre 1895.
- LANDOUZY. — Conférence à la Sorbonne, 3 nov. 1903. Presse médicale, nov. 1903.
- La Presse. — Collection du Journal, 1903.
- LAVERNE. — Petits Algérois à la Montagne. Bulletin médical de l'Algérie. Paris, 1904.
- Lectures pour Tous, n° 4, 1904. Hachette, Paris.
- LEMIÈRE. — De l'influence des habitations à bon marché sur la santé publique. Congrès d'hygiène sociale de Montpellier, 1905. Pratique journalière, 1905.
- Habitations hygiéniques à bon marché. Influence sur la mortalité générale et la mortalité tuberculeuse. Journal des sciences médicales, oct. 1905.
- Mortalité tuberculeuse à Lille, ses causes et sa prophylaxie. Pratique journalière, 1905.
- L'Enfant, revue mensuelle, 13, rue l'Ancienne-Comédie. Paris, février 1904, sept. 1905.
- LETULLE. — Jardins populaires. Presse médicale, 20 oct. 1904. Bulletin officiel de l'Union des Femmes de France, décembre 1904.
- Les fortifications de Paris. Presse médicale, janvier 1905.
- LEVÊQUE. — Un mois de vacances à Saint-Jean-Soleymieux. Lyon, 1904.
- LEVESQUE. — Protection de la première enfance dans les cités industrielles. Thèse de Lille, 1905.

- LIARD. — Circulaire aux élèves des lycées de Paris. Bulletin médical, 2 déc. 1905.
- LIEBRECHT. — Stations de cure d'air et colonies agricoles. Dans le rapport sur l'état de la lutte contre la tuberculose en Allemagne. Berlin, 1905.
- Ligue française de l'enseignement, 16, rue Miromesnil. Paris. Bulletins mensuels.
- Ligue fraternelle des Enfants de France. Journal, janvier, septembre 1904, novembre 1905.
- Maison maternelle, 38, rue Manin. Paris, Rapports annuels.
- MALLING-HANSEN. — Article « Croissance ». Dictionnaire de Physiologie de Richet.
- MARIE-DAVY. — Mortalité par tuberculose à Paris dans ses rapports avec la densité de la population et l'aération. Journal d'hygiène, 25 janvier 1905.
- MARMIER. — Bulletin de l'Œuvre des Petits Bergers. Besançon.
- MARTIN (H.). — Les colonies de vacances en France et à l'étranger. Revue pédagogique, 1903.
- MATET (L.). — Fiche sanitaire de l'Œuvre des colonies scolaires de vacances. Province médicale, 1906.
- MERY. — Etiologie de la tuberculose scolaire. Congrès de tuberculose, 1905.
- MIRABAIL. — Colonies scolaires et tuberculose. Toulouse, 1902.
— Colonies scolaires à Toulouse. Th. de Toulouse, 1904.
- MOLINERY. — Coopération des œuvres sociales à la lutte contre la tuberculose. Th. de Toulouse, 1904.
- MONTHEUIL. — Charité privée à l'étranger. Paris, 1898.
- MOSNY et BERNARD. — Tuberculose. Traité de médecine et de thérapeutique de Brouardel et Gilbert.
- NOIR. — Colonies scolaires de vacances. Progrès médical, 1903.
— Lutte contre la tuberculose et les colonies scolaires comme œuvre de préservation, 1904.
- Œuvre de l'Assistance publique à Paris contre la tuberculose, 1896-1905. Paris, 1905.
- Œuvre israélite des Séjours à la campagne. Rapports annuels des Colonies Maternelles scolaires. Rapports annuels (Mairie du IV^e arrondissement).
- Œuvre des Colonies scolaires de vacances. Revue annuelle (6, rue de Louvois, Paris).
- Œuvre des colonies de vacances dites de la Chaussée-du-Maine. Rapports annuels.
- Œuvre rouennaise des enfants à la mer. Rapports annuels.
- Œuvre des enfants à la montagne de Saint-Etienne. Rapports annuels.

- Œuvre des enfants à la montagne (Eglise réformée de Lyon).
Rapports annuels.
- Œuvre de la Préservation de l'enfance contre la tuberculose.
Bulletin, 1905.
- Œuvre des Saines Vacances, pour les enfants des patronages
catholiques de Paris (371, rue de Vaugirard). Statuts
et Rapport de 1905.
- Œuvre des Trois-Semaines (51, rue Gide, Paris). Statuts.
- PANET. — Recherche de la tuberculose et de la pré-tuberculose
chez les enfants des écoles d'Arcachon. Revue médi-
cale de Normandie, 10 août 1905.
- Paris charitable et prévoyant. — Tableau des œuvres et les ins-
titutions du département de la Seine, 175, boulevard
Saint-Germain, 1904.
- PETIT (Paul-Ch.). — Jardins ouvriers de Paris et de la ban-
lieue. Journal des sciences médicales, 2 déc. 1905.
- Petits Parisiens à la campagne. Œuvre de la Chaussée-du-
Maine. Rapport à l'Exposition de 1900.
- PLANTET (Eug.). — Colonies de vacances pour enfants chétifs
et pauvres. Réforme sociale, 1905.
- Relèvement social (38, rue Fontainebleau, St.-Etienne).
- Revue du bien (32, boulevard Poniatowski, Paris).
- Revue d'hygiène. — Rapports sur les colonies de vacances,
1888-1896.
- Revue philanthropique. — Discussion à propos des colonies de
vacances à la Société d'Assistance, 1903.
- RISLER. — Colonies de vacances. Revue philanthropique, juillet
1903.
- ROBIN (A.). — Discours au congrès des jardins ouvriers. Paris,
1903.
- SCHÉPELYNCK. — Des jardins ouvriers. Th. de Lille, 1905.
- Sou de mon Journal (œuvre). — Paris, Hachette.
- STERNE. — Tuberculose dans les écoles maternelles de Nancy.
Revue médicale de l'Est, 15 janvier 1905.
- TABARY. — Tuberculose. Lutte dans la classe ouvrière. Thèse
de Paris, 1900.
- THOMESCO. — Tuberculose chez les enfants à Bucarest. Congrès
de la tuberculose de Naples en 1900.
- TOGGENBURGER. — Les colonies de vacances de Zurich. Zurich,
1901.
- TOPPFER. — Voyages en zigzag, ou Excursions d'un pension-
nat en vacances (Paris, janvier 1843).
- TURMANN (Max). — En plein air. Lille, 1904.
- Education populaire, Paris, Lecoffre, 1904.

VALLIER. — Une colonie de vacances dirigée par des séminaristes. Recrutement sacerdotal, décembre 1904.

— Echo des vacances à Verrières (Loire).

VAN KALKEN. — Colonies de vacances. Bulletin du cercle le « Progrès ». Bruxelles, n° 10, 1895.

VAN LEDE. — Colonies sanitaires. Bruges.

VENOT. — Colonies scolaires au point de vue médical. Paris, 1903.

VLOEBERGHE (M^{me}). — Œuvre du Rayon de Soleil. Bruxelles, 1903.

— Belgique charitable. Bruxelles, 1904.

VUILLERMEZ. — Colonies scolaires de vacances. Th. de Lyon, 1899.

WITT-GUIZOT (de). — Enseignement libre. Notice du Bulletin de la Ligue de la liberté de l'Enseignement. Juillet-août 1904, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7
CHAPITRE I. — Tuberculose et prophylaxie.....	11
CHAPITRE II. — Tuberculose, maladie des villes.....	15
CHAPITRE III. — Historique des colonies de vacances.	27
CHAPITRE IV. — Organisation générale des colonies de vacances.....	33
CHAPITRE V. — Diverses modalités des colonies de vacances.....	51
I. — Divers modes au point de vue du placement.	51
II. — Divers modes économiques.....	116
III. — Divers modes, au point de vue de l'organi- sation du séjour.....	131
CHAPITRE VI. — Rôle du Médecin.....	147
CHAPITRE VII. — Progrès et extension des colonies de vacances.....	163
CHAPITRE VIII. — Résultats hygiéniques.....	177
CHAPITRE IX. — Résultats intellectuels, moraux et sociaux.....	203
CHAPITRE X. — Economie sociale. Budget.....	215
BIBLIOGRAPHIE.....	229